N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

Margaret dans l'ombre d'Elizabeth II

L'Hermione va-t-elle sombrer ?

MAISONS CLOSES

de Napoléon Ier à Marthe Richard

M 02630 - 948S - F: 6,90 € - RD

AVRIL 2026
N°948
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

VOYAGES À LA UNE

L'art de voyager



LES LACS ITALIENS ET LEURS SUBLIMES VILLAS

Du 30 avril au 3 mai 2026

Avec **Évelyne LEVER** retrouver l'atmosphère du lac Majeur et du lac de Côme, leurs villas et jardins. Nous ouvrirons les portes de la Villa Serbelloni et de la Villa Carlotta. Déjeuner privé à la Villa del Balbianello. Séjour au mythique Grand Hôtel des Iles Borromées.





VOYAGE EN ANDALOUSIE

Du 28 mai au 3 juin

Séville, Grenade, Jerez de la Frontera, Cadix et Cordoue en seront les étapes. La région recèle des joyaux du patrimoine artistique mondial : l'Alhambra, les jardins du Generalife... **Franck FERRAND** évoquera l'Andalousie et la Reconquista. **Serge LEGAT** la peinture espagnole et notamment Velázquez né en 1599 à Séville.

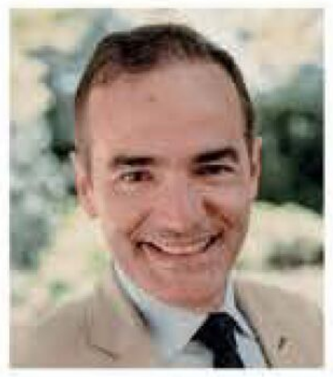




FRANCK FERRAND VOUS INVITE AU PUY EN VELAY

Du 27 au 29 août

Visiter sa ville d'adoption au cœur de l'Auvergne. La cathédrale du Puy, la statue Notre-Dame de France, le musée Crozatier... Traverser les villages des gorges de l'Allier. Assister au Festival de la Chaise-Dieu, déguster la cuisine de Régis Marcon. **Franck FERRAND** nous recevra chez lui à la Villa Carpe Diem.





VISITE PRIVÉE À CHAMBORD

Du 25 au 26 septembre

Virginie GIROD évoquera Catherine de Médicis et François Ier. Soirée privée à Chambord, écouter le brame du cerf une coupe de champagne à la main. Visite spéciale de Blois et de Chenonceau. Séjourner au Relais de Chambord. En 4x4 visiter la plus grande réserve naturelle d'Europe.



Réservé à un nombre limité de participants. Programme détaillé sur simple demande.

Moments uniques
Voyages d'exception

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

01 40 54 99 20 / info@valu.paris
www.voyagesalaune.com

Voyages à la Une · 2 rue Meissonier, 75017 Paris

IM 075100173

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directrice de la publication et gérant de SFPA : Michèle Benbunan.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : avril 2026.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart First Voyage France, un encart L'homme Moderne et un encart Sélect Press sur la diffusion abonnés.
Photo de couverture : Everett / Aurimages.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito
Par Éric Pincas

Filles sans joie

« À toi mon prostitueur. Tu me connais sous le nom de Mia, Marie-Soleil, Maria, Natasha… […] Avec toi, je perds mon identité ; j'ai perdu aussi le contact avec mon corps. Je ne m'appartiens plus. Le seul plaisir que je retire de notre relation est la vengeance de te faire payer pour tes bas instincts qui me font tant souffrir. La prochaine fois que je te dis que j'aime ça… ne me crois pas, je me mens ! […] Parce que dans tes bras, je me trahis : je deviens mon propre agresseur. »
Ces mots sont extraits du témoignage contemporain d'une prostituée, publié sur le site « La Maison de Marthe », un organisme communautaire québécois, qui aide les femmes dans leur processus de sortie de la prostitution. Le message qu'il transmet revêt une dimension universelle aujourd'hui comme hier : celle de l'objectivation des femmes soumises aux désirs et aux pulsions des hommes… Ce fameux « mal nécessaire » tel qu'il est qualifié depuis des siècles pour justifier le « plus vieux métier du monde ».

En France, il y a tout juste quatre-vingts ans, les maisons closes baissaient définitivement le rideau à la suite de la promulgation, le 13 avril 1946, de la loi Marthe Richard. Rappelons que ces hauts lieux des plaisirs décomplexés avaient été réglementés sur décision de Napoléon Ier, le 12 octobre 1804. Cet univers transgressif a inspiré de nombreux artistes. Entre 1891 et 1895, Toulouse-Lautrec n'y a-t-il pas laissé librement courir son pinceau pour peindre les moments de vie intime des femmes qui y travaillaient ? La simple évocation des maisons closes active tout un imaginaire où se bousculent les fantasmes, entre stupre et cadre initiatique sublimé. Car pendant plus d'un siècle, elles furent associées à un rite de passage dans la vie des jeunes hommes. Outils régulateurs de la sexualité masculine, ces institutions ont connu leur âge d'or dans la France de la IIIe République. Des dorures du Chabanais aux murs décrépis des maisons d'abattage, leur réalité fut plurielle. Nous vous invitons à en explorer l'envers du décor. Avec en tête ces paroles de Brassens : « Bien que ces vaches de bourgeois/les appellent des filles de joie/C'est pas tous les jours qu'elles rigolent. »

> « Entre stupre et cadre initiatique sublimé »

HISTORIA SOMMAIRE

6



22



28



6 Portfolio

Dans l'intimité d'une demeure du XVIIIe siècle

Le Palais Galliera nous plonge, jusqu'au 5 juillet, au cœur d'un hôtel particulier et dans la vie de ses habitants au travers d'objets du quotidien.

12 Échos de l'Histoire

L'Hermione, bois et déboires ; le *Washington Post* en crise ; des politiques dans les églises ; 1906, tremblement de terre à San Francisco…

16 Ils font l'événement

Byblos, une cité méditerranéenne oubliée ; le film *Les Rayons et les ombres* ; l'exposition Renoir et l'amour.

22 Récit

Margaret, dans l'ombre d'Elizabeth

L'histoire d'un fort amour fraternel mais d'une relation tumultueuse entre une reine et sa sœur cadette aux caractères diamétralement opposés.

PAR FRANCK FERRAND

28 Dossier

Maisons closes de Napoléon Ier à Marthe Richard

Il y a quatre-vingts ans, les bordels fermaient, après avoir été réglementés par l'Empereur, puis, bouges sordides ou maisons de luxe, vécu leur âge d'or sous la Troisième République.

30 **Napoléon règne sur l'empire des sens** JACQUES-OLIVIER BOUDON

32 **Temples du plaisir et taudis de l'amour** PAUL TEYSSIER

37 **Un rite de passage bien ancré** VIRGINIE GIROD

39 **Bas résille et blouses blanches** VIRGINIE GIROD

40 **Un bordel bien ordonné** OLIVIER TOSSERI

43 **Le chagrin d'être une fille de joie** OLIVIER TOSSERI

44 **La prostitution réglementée en France à la fin du XIXe siècle** CHARLES GIOL ET MEHDI BENYEZZAR

46 **Pas toutes logées à la même enseigne…**

50 **Les morues rêvent de milords pot-au-feu** BRUNO FULIGNI

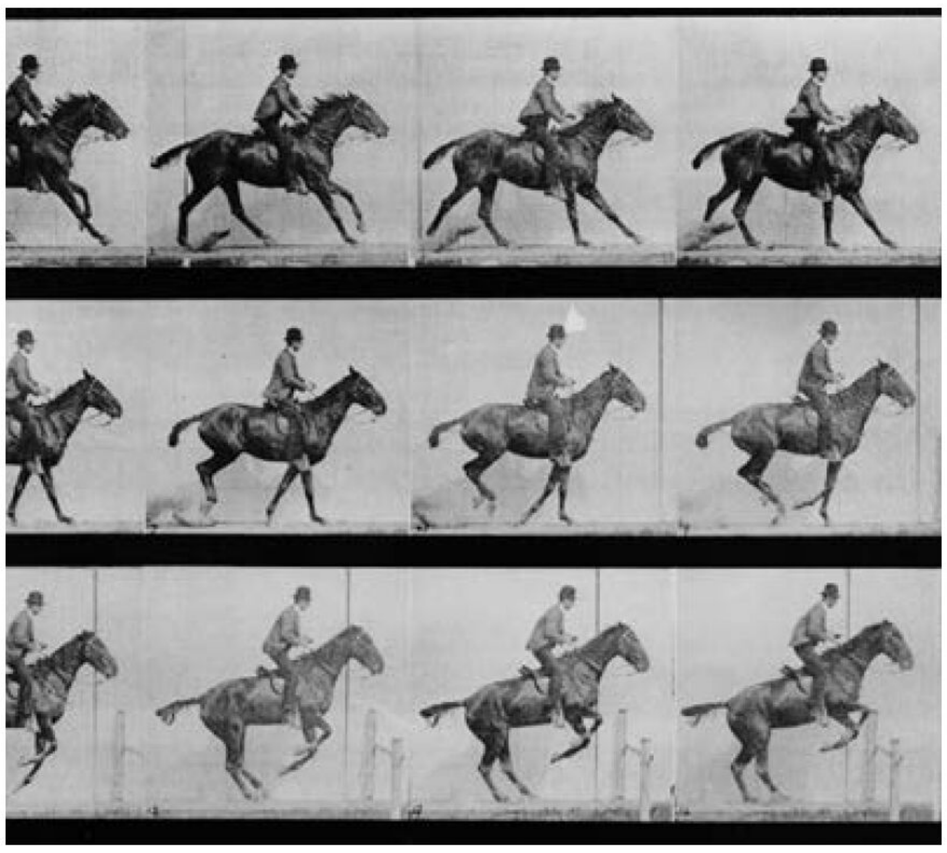
52 **Sous les yeux de la Brigade mondaine** BRUNO FULIGNI

54 **Les alcôves de la collaboration** OLIVIER TOSSERI

56 **Marthe Richard clôt les ébats, pas les débats** VIRGINIE GIROD

60 **Madame Claude, de belles poules pour le gratin** VIRGINIE GIROD

64



68



90



64 Récit

Muybridge, la magie du mouvement

Le photographe a inventé un procédé permettant de décomposer les mouvements, une réalisation qui préfigure le cinéma. **PAR JEANNE MORCELLET**

68 Reportage

Stockholm, dans les pas de Gustave Adolphe

Un voyage dans la capitale suédoise au XVII^e^ siècle, sous le règne du « Lion du Nord ».
PAR LAURENT AVEZOU

74 Une œuvre, un artiste

Il Quarto Stato de Giuseppe Pellizza da Volpedo

Un village se met en marche avec force et harmonie sous le pinceau de l'artiste piémontais, et les plus démunis trouvent en ce tableau l'incarnation de leur combat. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

78 Cahier culture

78 **Expos** La mode des Lumières à Galliera ; Simone Veil et ses sœurs au Mémorial de la Shoah ; les sorcières ; le testament de Napoléon.
82 **Écrans** Ciné, scène, télévision…
84 **Livres** La sélection bios et essais, romans et BD.

90 Tête-à-tête

Alex Lutz & Françoise Sagan

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL ET ÉRIC PINCAS**

94 Histoire sur ordonnance
La cardiopédiatre Helen Taussig met au point l'une des premières opérations du cœur en 1944.
PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 Mots croisés

98 L'humeur
D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

Contributeurs

Farid Ameur Historien, spécialiste des États-Unis. **Laurent Avezou** Historien, archiviste paléographe, auteur notamment de *Sully, bâtisseur de la France moderne* (prix Hugues Capet 2024). **Jacques-Olivier Boudon** Historien, spécialiste de l'histoire de la Révolution française et du Premier Empire. **Vincent Campredon** Commissaire général de la Marine. **Gérard de Cortanze** Romancier, essayiste. **Clément Dirié** Historien d'art. **Bruno Fuligni** Essayiste et historien. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Charles Giol** Journaliste. **Virginie Girod** Historienne et animatrice du podcast *Historia*. **Yetty Hagendorf** Journaliste. **Serge Legat** Historien d'art. **Jeanne Morcellet** Journaliste. **Thierry Sarmant** Archiviste et historien. **Paul Teyssier** Architecte, auteur de *Maisons closes parisiennes. Architectures immorales des années 1930* (Parigramme, 2010). **Olivier Tosseri** Journaliste.

Dans l'intimité d'une demeure du XVIIIe siècle

Avant que la Révolution ne vienne chambouler le monde de la noblesse, la vie des aristocrates était des plus douces. L'exposition proposée par le musée des Arts décoratifs jusqu'au 5 juillet nous plonge dans les secrets d'un hôtel particulier parisien des années 1780.

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP

La tapisserie fait le mur Apparu en France à la fin du XVII^e^ siècle, le papier peint se développe surtout dans la seconde moitié du XVIII^e^. Les fleurs sont un motif des plus prisés aux côtés des trompe-l'œil et du style **néoclassique.** Manufacture Jacquemart et Bénard (1794-1797).



JEAN THOLANCE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP

Mal d'amour Cette petite toile (23,5 x 18,5 cm) de Jean-Baptiste-Marie Pierre (1714-1789), *La Mauvaise Nouvelle*, dévoile les tourments de l'âme auxquels est soumise la jeune fille, en ce siècle des amours libertines.

Courbes voluptueuses L'on devait s'adonner aux plaisirs de la lecture dans cette ottomane au bel ovale (v. 1775-1780), probablement nichée dans un boudoir, en noyer sculpté, gris et doré, tapissée d'un lampas (étoffe de soie aux motifs en relief) vert broché de blanc.



CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP

Portfolio



CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS

Cabine première classe
Pour éviter la saleté des rues la chaise à porteurs (v. 1740-1750) est idéale. Sa structure est réalisée par des selliers-carrossiers et des menuisiers de façon à être la plus légère possible.

Accessoire de mode
Au XVIIIe siècle, c'est un indispensable de la vie de cour. L'éventail rafraîchit et dissimule avec coquetterie. Parmi les multiples motifs de ces tableaux miniatures, les scènes galantes sont appréciées. Monture en ivoire et feuille peinte à la gouache (v. 1735).



CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP

Le Beau dans l'utile Cette table de toilette (v. 1775), dite « en cœur », repose sur trois pieds cambrés à roulettes. Le placage est composé de plusieurs bois dont celui de rose, de violette et de citronnier. En dépit de sa finesse, ce type de meuble aurait plutôt été utilisé par les hommes.



CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS



CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP

En chien de faïence
Au XVIIIe siècle, l'Europe se passionne pour les carlins – race venue de Chine –, un intérêt qui ne se dément pas les siècles suivants. On en trouve dans toutes les maisons de la bonne société, en chair et en os, ou sous forme de décoration, en particulier de petites miniatures en porcelaine. Carlin sur un coussin, manufacture de Berlin (v. 1760).

Pendule à l'heure Cette petite chinoiserie polychrome en porcelaine tendre est agrémentée de bronze ciselé et doré. La pendule a été réalisée par la maison Ladouceur, une horlogerie parisienne. Manufacture de Chantilly (v. 1740-1750).

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS /SP

Portfolio

Paraître en toute discrétion Le papier peint, ici sur le thème des cinq sens, habille aussi les paravents, très en vogue au Siècle des lumières. Hormis leur utilité, **ils deviennent des meubles à part entière. À six feuilles, celui-ci est en bois et cuir.** Attribué à la manufacture de Réveillon (v. 1780).

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP



Au bonheur des dames Ce petit secrétaire féminin destiné à la maîtresse de maison a pour joli nom bonheur-du-jour. Réalisé vers 1766 par le maître ébéniste Martin Carlin, il est plaqué de bois de rose, d'ébène et d'amarante, et rehaussé de plaques en porcelaine de la manufacture de Sèvres.

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP



Soirées cristallines Après le souper, les cantates, sonates et autres petites suites rassemblant harpe, clavecin, flûte et violon sont prisées des amateurs de musique. Harpe en érable et sapin à 38 cordes signée Renault et Chatelain (1786).

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS

Jeux en bonne société D'origine génoise, le cavagnole est un jeu de hasard, l'ancêtre du loto, introduit en France vers 1740. Chaque joueur place ses jetons sur une carte joliment illustrée de scènes de la vie quotidienne ou de personnages de théâtre puis, du sac surmonté d'un fermoir en ivoire, le banquier tire au sort un numéro roulé dans une olive en buis…

Jeu de cavagnole (v. 1780).

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS













Théâtre de verdure Le jardin imaginaire de ce surtout a dû orner avec succès les tables des maîtres de maison lors de leurs réceptions. Outre sa beauté, il permettait de recevoir salières, sucriers ou autres boîtes à épices. Les personnages et les animaux sont en verre filé de **Nevers.** Surtout de table en bois, métal et verre (XVIIIe s.)

CHRISTOPHE DELLIÈRE/LES ARTS DÉCORATIFS/SP



RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

L'Hermione, bois et déboires

Trois-mâts. À l'heure où nous écrivons ces lignes, le destin de cette réplique de la frégate de La Fayette reste suspendu à la décision du tribunal de La Rochelle. La faute à un champignon qui a provoqué une restauration du navire synonyme de gouffre financier.



ROIGNANT/ANDIA.FR

Sur les traces de La Fayette ***L'Hermione*** **a effectué plusieurs voyages dont un aux États-Unis au départ de la Charente-Maritime, en 2015. Mais, en 2021, un contrôle montre que sa coque en bois est attaquée par un champignon. Depuis, le bateau est en cale sèche.**

Placée en redressement judiciaire à l'hiver 2025, l'association Hermione-La Fayette n'a pas sombré sous les coups d'une crise financière classique. Le cœur du problème se trouve dans la coque même de *L'Hermione*: des champignons lignivores attaquent les membrures internes – ces côtes en bois qui forment l'ossature de la coque –, rendant indispensable une restauration lourde et coûteuse.

Le paradoxe est cruel: la frégate, conçue pour faire revivre la marine du XVIIIe siècle, est aujourd'hui confrontée aux mêmes ennemis que ses glorieux modèles d'antan. Fallait-il sélectionner une autre essence pour la construire? Le chêne, choisi par fidélité historique au modèle original, n'est pas en cause. Mais un navire en bois ne succombe jamais à une seule faille.

Un entretien perpétuel

L'humidité persistante, la ventilation faible, les immobilisations prolongées, l'alternance d'eau douce et salée, sont autant de facteurs qui favorisent l'invasion fongique. L'erreur réside moins dans les choix techniques que dans notre vision contemporaine de la marine à voile: *L'Hermione* du XXIe siècle a été pensée pour durer des décennies, alors qu'à l'époque moderne, une frégate dépassait rarement quinze à vingt ans, sans reconstruction majeure ou transformations profondes. Le vrai défi est bien là: une réplique de navire ancien exige à la fois la logistique d'une marine ancienne et des soins sans relâche.

Construire un navire de guerre sous l'Ancien Régime représentait une dépense immense d'argent, d'énergie et de temps. Il fallait sélectionner des milliers de chênes centenaires, aux courbures naturelles



PHILIPPE ROY/AURIMAGES

adaptées aux couples [pièces d'assemblage s'élevant de chaque côté de la quille et jusqu'à la hauteur du plat-bord, ndlr] du navire. Puis, le bois séjournait généralement de quelques mois à plusieurs années dans de l'eau pour éliminer les champignons présents à l'état naturel dans ses fibres. Quoi qu'il en soit et en dépit des précautions prises au XVIIIe siècle, un bâtiment était ensuite soumis à un cycle d'entretien perpétuel. Même immobile, une coque se dégradait et imposait des réparations régulières, longues et onéreuses, réservées en priorité aux meilleurs navires.

Le vivant, pire ennemi

Ces derniers passaient ensuite une grande partie de leur existence en bassin de radoub, où l'on remplaçait les bordages, les membrures, les ponts – parfois la moitié de la coque. Certains vaisseaux furent même presque reconstruits. Le pire ennemi n'était ni le canon ni la tempête, mais le vivant: à savoir les tarets – ces vers voraces qui rongeaient le bois –, les moisissures et les pourritures. Au XVIIIe siècle, les carènes étaient parfois doublées de cuivre, ce qui les protégeait des insectes et ralentissait leur dégradation.

L'Hermione incarne aujourd'hui cette histoire oubliée avec une authenticité déchirante. Sa restauration rappelle qu'un patrimoine naval ne survit qu'au prix d'un effort permanent, financier et humain, comme dans les arsenaux de l'Ancien Régime. Immobilisée pour travaux, la frégate ne pourra malheureusement pas participer aux célébrations de l'indépendance américaine cet été. Ironie de l'histoire, le navire qui porta La Fayette vers la liberté américaine demeure aujourd'hui à quai pour la même raison que ses ancêtres, parce que le bois, matériau d'avenir autant que de mémoire, reste un matériau vivant. **VINCENT CAMPREDON**

Le mot du mois de Virginie Girod



Azyme

D'après le livre de l'Exode, après que Dieu eut envoyé dix plaies sur l'Égypte, Moïse libéra son peuple d'un pharaon dont le nom n'est jamais cité. Les Hébreux réunirent leurs affaires à la hâte et firent cuire leur pain avant que celui-ci n'eût le temps de lever. Ils le consommèrent ainsi pendant leur fuite, sous la forme de galettes plates. Une fois installés en terre promise, leurs descendants créèrent la fête des pains azymes. Cette Pâque juive, ou Pessah, commémorait la sortie d'Égypte et la libération de l'esclavage. Pour l'occasion, les juifs chassaient de leur maison la moindre trace de levain et faisaient cuire du pain azyme, non levé. Aux origines, les Hébreux sacrifiaient un agneau pascal mais cette coutume tomba en désuétude au Ier siècle après la seconde destruction du Temple (70).

Le Galiléen, qui était juif, avait coutume de se rendre à Jérusalem pour Pessah. Lors de sa dernière Pâque, il demanda à ses disciples de préparer le *séder*, le grand repas donné le premier soir de Pessah. Une table fut dressée. Jésus et ses apôtres y prirent place pour la Cène, leur dernier dîner. Le fils de Marie institua alors l'eucharistie. Il prit l'un des pains azymes et dit : « Ceci est mon corps donné pour vous ; faites cela en mémoire de moi. » Il rompit le pain et le donna à ses apôtres. En le portant à leurs lèvres, les disciples entrèrent en communion avec le Christ. Comme il leur avait été demandé, ils répétèrent ce geste avec des hosties. L'eucharistie devint le moment le plus sacré de la messe. L'hostie des catholiques aurait pris sa forme de petit disque de pain azyme au Moyen Âge alors que les pâtissiers avaient le privilège de les confectionner. Aujourd'hui, elle est fabriquée par des ordres religieux en suivant une recette ancestrale à base de farine et d'eau. Ce petit morceau de pain azyme rappelle, comme l'a souligné Jean-Paul II en 1986, que les juifs et les chrétiens « ont un patrimoine commun ». Amen !

Le *Washington Post* à l'agonie

Média. En février dernier, la direction de ce prestigieux quotidien américain a annoncé le licenciement d'environ 300 journalistes, plus d'un tiers de ses effectifs, invoquant le besoin de « sécuriser » l'avenir d'une entreprise « ancrée dans une autre époque ». Très décrié, le plan social pourrait sérieusement écorner la réputation du journal, propriété du milliardaire Jeff Bezos depuis 2013. Fondé en 1877, le *Post* a notamment révélé les errances du gouvernement états-unien au Viêt Nam en



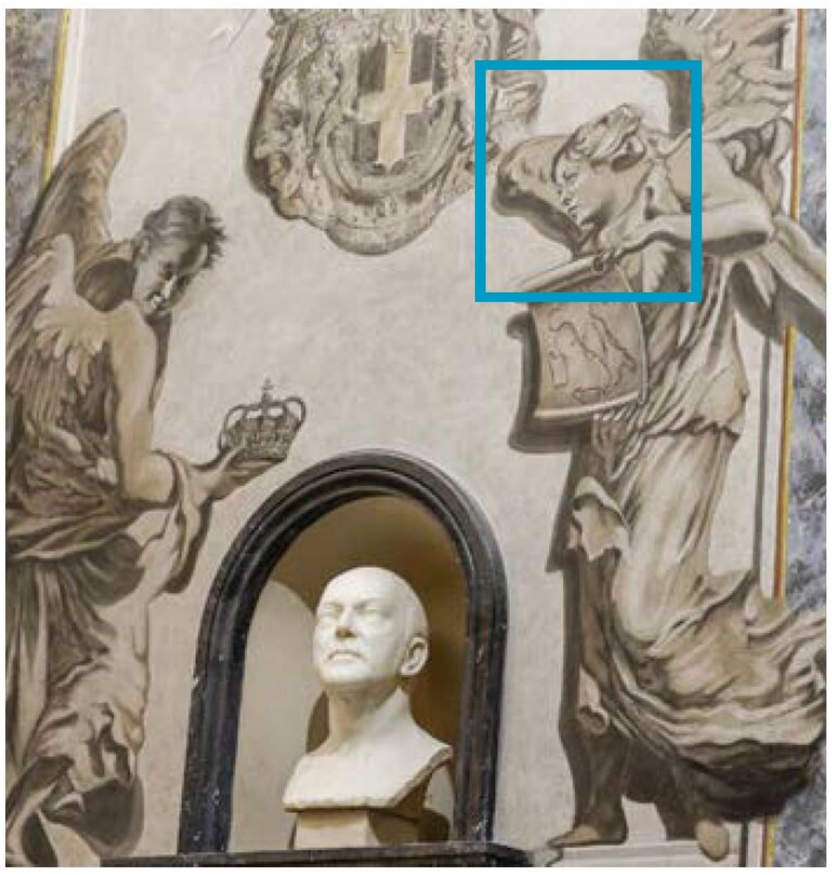
GETTY IMAGES

1971, puis dévoilé le scandale du Watergate en 1974. Alors que les attaques sur la presse se multiplient aux États-Unis, la vague de licenciements qui ébranle le *Post* pourrait bien faire tomber ce monument du journalisme d'investigation, récipiendaire de plus de 70 prix Pulitzer.

NICOLAS MÉRA

Quand les politiques s'invitent dans les églises

Divine idylle. Curieuse tradition de représenter des personnalités dans des décors sacrés. Surtout quand elles sont controversées…



AFP



AFP

Clone Le visage de Giorgia Meloni, découvert sur une fresque de la basilique San Lorenzo in Lucina à Rome, a été retiré. L'artiste a admis qu'il s'agissait bien de la Première ministre italienne.

L'art religieux a toujours été un dialogue entre le divin et l'humain. Mais lorsqu'un visage familier de la scène politique contemporaine apparaît au détour d'une nef, le dialogue se transforme souvent en polémique. Récemment, une fresque romaine a fait couler beaucoup d'encre : un chérubin y présentait une ressemblance troublante avec Giorgia Meloni. Ceci soulève une question historique et artistique : comment les figures de pouvoir s'immiscent-elles dans l'iconographie sacrée ? De fait, cela s'inscrit dans une tradition millénaire.

À la Renaissance, les mécènes, Médicis en tête, se faisaient régulièrement peindre au milieu des rois mages. Aux XX^e^ et XXI^e^ siècles, l'exercice devient plus périlleux, car il touche à des figures qui divisent l'opinion publique. L'un des exemples les plus documentés en France reste celui du maréchal Pétain. Pendant l'Occupation, le culte de la personnalité autour du chef de l'État français s'exprime à Tremblay-en-France où un vitrail le représente entouré de paysans et d'artisans. Une illustration de son slogan « Travail, Famille, Patrie ».

De la neutralité des lieux saints

Dans une église de Saulieu, on a pu voir le vieux maréchal sous les traits de saint Christophe. Des représentations qui ont été brisées, occultées ou modifiées à la Libération. Après-guerre, c'est de Gaulle qui apparaît parfois. Un phénomène qui n'est pas que français. Dans une église new-yorkaise, un buste à l'effigie d'Obama a été installé, suscitant à l'époque des débats sur la neutralité du lieu saint. De façon plus provocatrice, l'église Saint-Jacques de Landshut (Bavière) abrite un vitrail réalisé en 1946 par Max Lacher, représentant Hitler, Göring et Goebbels torturant saint Castulus. Ici, la politique n'est pas glorifiée, mais dénoncée comme l'incarnation du Mal. **OLIVIER TOSSERI**

San Francisco : magnitude 7,9

Cataclysme. Le 18 avril 1906, à 5 h 12 du matin, un séisme d'une magnitude estimée à 7,9 suivi d'incendies détruisait plus de 80 % de San Francisco *(photo)*. Contre toute logique géologique, la ville a été reconstruite exactement au même endroit. Elle repose toujours sur l'une des zones les plus instables au monde : la faille de San Andreas. Mais elle s'est également étendue sur des secteurs particulièrement vulnérables au phénomène de liquéfaction du sol en cas de secousse. L'ingénierie a bien sûr fait un bond de géant en plus d'un siècle : renforcement des bâtiments anciens dont le rez-de-chaussée était trop fragile pour supporter les étages, réseau de canalisations d'eau haute pression indépendant en cas d'incendie, pour éviter de répéter le désastre de 1906 – les tuyaux s'étaient brisés. Malgré tout, avec plus de 70 % de chances qu'un séisme majeur survienne bientôt, les habitants adoptent l'adage « puisqu'on ne peut déplacer la faille, on danse avec elle ». O. T.



US NATIONAL ARCHIVES AND RECORDS ADMINISTRATION



GALLICA/BNF

Chasse gardée **Bonne récolte pour cette enfant !** Mondial Photo-Presse. 1932.

Les œufs ont la vie dure !

Bien avant d'être une gourmandise chocolatée, l'œuf est déjà un symbole universel de vie. Il apparaît dès l'Antiquité dans de nombreuses cultures, associé au retour du printemps. Avec l'essor du christianisme, il devient l'emblème de la résurrection et s'installe durablement à la période de Pâques. Pendant des siècles, offrir des œufs à ce moment de l'année était symbolique. Durant le carême, la consommation en est interdite, mais on les décore pour les offrir une fois la fête venue.

À partir du XVIIIe siècle et plus encore au XIXe siècle, le chocolat transforme la tradition : son développement en Europe est indissociable de l'expansion coloniale, et de la culture du cacao dans les colonies d'Amérique et d'Afrique, fondée sur l'exploitation des populations et de leurs territoires. À la cour d'Espagne, le chocolat fut longtemps gardé comme un secret presque diplomatique, et certaines recettes étaient jalousement conservées pour préserver ce monopole lucratif. D'abord réservé aux élites européennes, il devient plus accessible grâce à l'industrialisation.

En 1873, la chocolaterie J. S. Fry & Sons de Bristol produit les premiers œufs en chocolat creux moulés. Deux ans plus tard, la société Cadbury lance ses créations et diffuse largement cette nouveauté, qui séduit par sa finesse et son caractère spectaculaire pour l'époque. Symbole ancien sans cesse réinventé, l'œuf de Pâques nous raconte l'histoire du monde. MAXIME GALENT

Byblos, une cité méditerranéenne oubliée

Antiquité **Malgré les frappes israéliennes sur le pays du Cèdre, et plusieurs fois reportée pour les mêmes raisons, l'exposition « Byblos, cité millénaire du Liban » prend enfin place à Paris. Elle nous plonge dans l'histoire d'un des plus anciens ports du monde et nous révèle le fruit des fouilles les plus récentes. Élodie Bouffard, spécialiste du sujet, nous la présente.** **PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL**



ALICE SIDOLI/SP

Élodie Bouffard
Responsable des expositions à l'Institut du monde arabe.

HISTORIA – Quelles sont les ambitions de l'exposition?

ÉLODIE BOUFFARD – Il s'agit de faire (re)découvrir l'une des plus anciennes cités de la côte du Levant. Byblos est un cas exemplaire de connexion avec la Méditerranée depuis l'âge du bronze ancien, au quatrième millénaire avant notre ère. Grâce aux richesses de son arrière-pays, la cité devient un point central des liens entre l'espace égéen, l'Égypte et l'Asie, via la Mésopotamie et ses routes terrestres. Ces croisements ont suscité le développement de productions artistiques uniques, tout comme l'invention du fameux alphabet phénicien, précurseur de la majorité des systèmes d'écriture modernes.

L'exposition s'articule autour de cette connexion et veut aussi souligner que l'archéologie continue d'y effectuer des découvertes incroyables. Byblos a été fouillée dès 1860, avec la mission de Phénicie dirigée par Ernest Renan puis, à de multiples reprises, jusqu'à la guerre du Liban. Or, en 2018, des hypogées quasiment intacts ont été mis au jour. Le travail se poursuit et permet de mieux cerner encore le destin très particulier de ce port vers lequel les pharaons envoyaient de l'or pour s'approvisionner en cèdre, ou des offrandes à la Dame de Byblos, sa principale divinité.

Quelles sont les périodes historiques traitées?

Comme le site est occupé depuis près de neuf mille ans, nous partons du néolithique pour arriver aux périodes hellénistique et romaine, et ainsi expliquer comment l'urbanisation s'est développée. Mais le cœur de l'exposition se focalise sur deux époques: l'âge du bronze (3200-1200 av. J.-C.) et l'âge du fer de la période phénicienne (1200-333 av. J.-C.).

À l'âge du bronze, Byblos est incontournable, elle est le port de toutes les richesses. Son nom apparaît dans les «lettres d'Amarna» – des correspondances diplomatiques découvertes en Égypte – ou dans celles des rois de Mésopotamie. À partir de la période phénicienne, elle demeure très importante, ses nécropoles royales ou l'invention de l'écriture alphabétique en témoignent, alors que des villes comme Tyr ou Sidon montent en puissance.

Comment le propos est-il illustré?

Nous avons réuni 410 œuvres, dont 377 proviennent du Liban. Certaines sont ici pour la première fois. Il y a, parmi elles, des pièces considérées comme des trésors nationaux et, compte tenu des secousses que subit la région, leur présence est vraiment un cadeau unique! Le visiteur peut admirer le mobilier en obsidienne et or, les pectoraux égyptisants retrouvés dans les tombes des rois Abi-Shemou et Yapi-Shemou-Abi: ces bijoux donnent une idée du niveau social de ces souverains qui commandaient les mêmes ornements que les pharaons.

> **«Vers son port affluait l'or égyptien destiné à être offert à la déesse dite Dame de Byblos»**

PHILIPPE MAILLARD/MINISTÈRE DE LA CULTURE/DIRECTION GÉNÉRALE DES ANTIQUITÉS DU LIBAN/SP



PHILIPPE MAILLARD/MINISTÈRE DE LA CULTURE/DIRECTION GÉNÉRALE DES ANTIQUITÉS DU LIBAN/SP



Nous présentons l'obélisque d'Abi-Shemou *(photo)* retrouvé dans le temple des Obélisques et plus de 70 figurines en bronze émaillées d'or *(photo)*, très caractéristiques de Byblos, issues du trésor de ce sanctuaire. Je citerais aussi la mosaïque figurant l'enlèvement d'Europe par Zeus. Elle illustre la période romaine, mais le mythe représenté sur cette pièce d'une grande finesse symbolise également le pont qu'incarne Byblos entre l'Orient et l'Occident.

Comment les fouilles récentes sont-elles abordées?

Des sections sont consacrées aux programmes de recherche «Byblos et la mer», qui a conduit à la localisation du port antique et «Byblos Hypogeum», qui a abouti à la découverte majeure d'une nécropole de l'âge du bronze moyen, en 2018. Plus d'une dizaine d'hypogées, percés dans la roche sous l'acropole, ont été retrouvés intacts, ce qui est très rare dans cette zone et permet de mener une étude complète sur les pratiques funéraires, l'organisation de banquets… Ceux qui y ont été enterrés appartenaient manifestement à l'élite: la qualité des bijoux importés ou de la céramique retrouvée sur place suggère leur haut niveau économique. Une centaine d'objets exposés à l'IMA proviennent des découvertes de ces deux programmes et nous exploitons un documentaire* comportant des reconstitutions 3D pour mieux expliquer l'agencement des tombes. Comme un vidéaste a aussi filmé les archéologues sur la durée, des projections permettent d'assister à leur travail, de voir leurs mains extraire les objets et d'appréhender leur immersion dans l'espace des morts, puisqu'ils ont accédé à des endroits inviolés depuis près de quatre mille ans. Mais l'exposition n'est qu'un début… Compte tenu de la dimension du port, le chantier s'annonce titanesque! Et il faudra encore d'autres fouilles pour évaluer l'étendue des hypogées et améliorer la compréhension des rites de leur époque.

Rayonnante Née **il y a près de neuf mille ans, la ville s'enrichit par le commerce du bois et de la résine de cèdre, devenant un carrefour méditerranéen où se mêlent toutes les influences.** Figurines divines en bronze et feuille d'or (âge du bronze); obélisque de calcaire portant une inscription hiéroglyphique au nom d'Abi-Shemou, roi de Byblos, «aimé d'Herishef-Ré» (âge du bronze).

* Liban, les secrets du royaume de Byblos *sera rediffusé le samedi 11 avril à 20 h 55 sur Arte et visible du 21 mars au 9 octobre sur arte.tv (voir notre chronique sur historia.fr).*

Byblos, cité millénaire du Liban,
Institut du monde arabe, Paris (5e),
du 24 mars au 23 août.
www.imarabe.org

Les Rayons et les Ombres, l'itinéraire d'un zélé de la paix et de la collaboration

Cinéma. Qui était vraiment Jean Luchaire, journaliste, ardent pacifiste dans l'entre-deux-guerres et fusillé en 1946 ? Le sublime film de Xavier Giannoli se penche sur sa vie.

Fin des années 1920, Jean Luchaire dirige *Notre Temps*, un mensuel pacifiste. Homme de gauche, opposé au traité de Versailles, il se lie d'une profonde amitié avec l'Allemand Otto Abetz, professeur de dessin et francophile. Tous deux ont de nobles idéaux, écrivent des articles, défendent les relations franco-allemandes et militent pour que les horreurs de la Première Guerre mondiale ne se reproduisent plus. Otto épousera même la secrétaire de son ami Jean. La belle intégration d'Abetz dans les milieux parisiens intrigue les autorités allemandes et… françaises. Luchaire l'ignore, mais Abetz pactise dès 1935 avec les SS. Soupçonné d'espionnage, il est expulsé de France en 1939 mais, un an plus tard, après la défaite de la France, le voilà nommé… ambassadeur du Troisième Reich à Paris! S'appuyant sur leur solide complicité, l'Allemand convainc Jean d'œuvrer ensemble pour limiter les conséquences de la défaite française. Des efforts conjoints qui vont le mener, sournoisement, à la collaboration. Jean Luchaire deviendra le patron des *Nouveaux Temps*, le principal média collaborationniste de la France occupée, et Otto Abetz aidera Hitler à piller les œuvres d'art dans le pays.

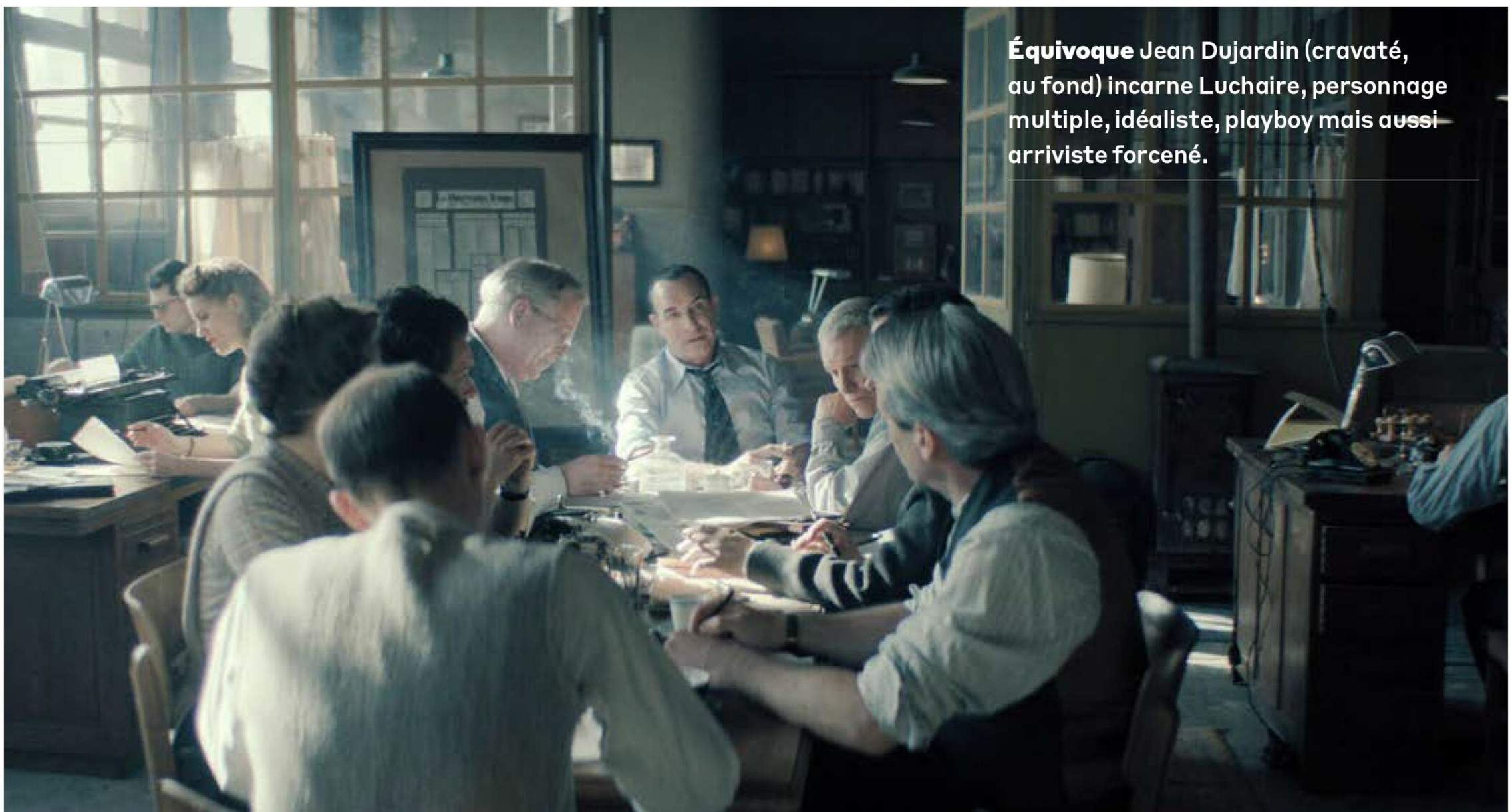
Avec une maîtrise époustouflante du récit, des dialogues, de l'image, Xavier Giannoli explore la trajectoire honteuse des deux militants de la paix, contaminés par l'idéologie nauséabonde du nazisme. Complicité? Passivité? Collaboration? Où sont les frontières? Cinq ans après le film multicésarisé *Illusions perdues*, le réalisateur français signe une fresque historique magistrale racontée par la fille de Jean, Corinne Luchaire (1921-1950) – interprétée par Nastya Golubeva Carax –, qui apporte une distance nécessaire sur sa dérive et celle de son père, tant aimé. Condamnée à dix ans d'indignité nationale, démunie mais lucide, elle questionne la responsabilité individuelle ou encore la coopération zélée des autorités françaises.

Xavier Giannoli rappelle l'aveuglement de la France, quand, en 1940, Hitler retourne à Paris les cendres de l'Aiglon, le fils de Napoléon, conservées en Autriche, et qu'une grande cérémonie – entièrement reconstituée dans le film – est organisée aux Invalides. «Je ne connaissais pas cet épisode machiavélique», explique le réalisateur, lequel décrypte avec brio et nuance les mécanismes sordides de la collaboration. Un formidable portrait de Jean Luchaire dans toute sa complexité. Un film à ne rater sous aucun prétexte.

YETTY HAGENDORF



***Les Rayons et les Ombres*, film de Xavier Giannoli, avec Jean Dujardin, August Diehl… (195 min) Sortie le 18 mars**



Équivoque Jean Dujardin (cravaté, au fond) incarne Luchaire, personnage multiple, idéaliste, playboy mais aussi arriviste forcené.

GAUMONT/SP

HISTOIRE TV

L'ARCTIQUE
UN TERRITOIRE SOUS TENSION

MERCREDI 29 AVRIL À 20H50

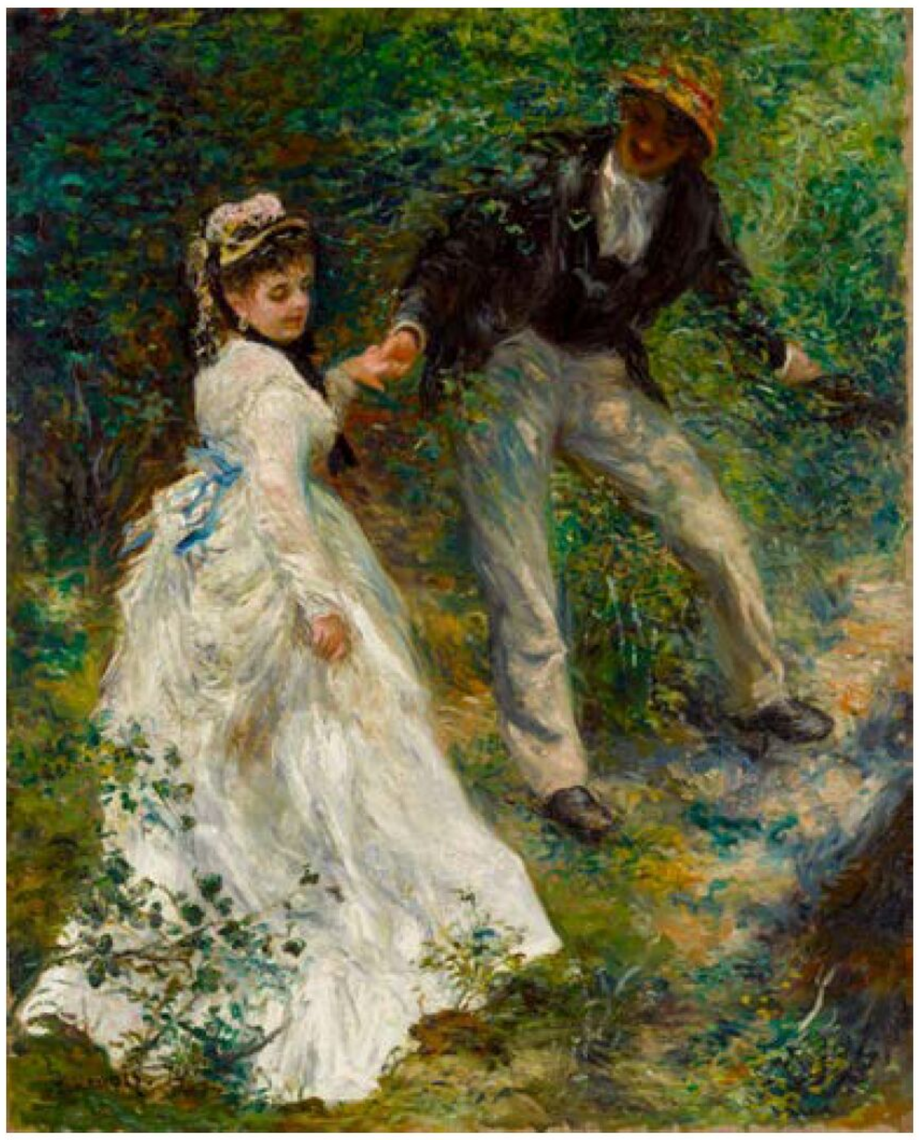
INÉDIT

CE DOCUMENTAIRE RÉVÈLE LES TENSIONS CROISSANTES ENTRE GRANDES PUISSANCES POUR LE CONTRÔLE DES RESSOURCES ET ROUTES DE L'ARCTIQUE EN PLEINE FONTE.

bouygues canal 121 | DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 | free canal 205 | orange canal 124 | SFR canal 177 | Chips Time | .nordnet. | Vialis | WiBox

© WILDCAT FILMS, NTV/RTL GERMANY & TVF INTERNATIONAL

REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS



COURTESY OF THE J. PAUL GETTY MUSEUM/SP



MUSÉE D'ORSAY/MATHIEU RABEAU/RMN-GRAND PALAIS/SP

Cœurs tendres *La Promenade* (1870) et le célèbre *Bal du moulin de la Galette* (1876) évoquent la vie de bohème telle que la vécut l'artiste, amateur de belles femmes et maître du nu féminin.

« Renoir et l'amour », la palette des sentiments les plus doux…

Exposition. Dans ses tableaux, le peintre met joliment en scène le couple.

Cette exposition s'inscrit dans le registre qu'en bon français on appelle *feel good* et présente une succession de chefs-d'œuvre réunis autour du *Bal du moulin de la Galette* (1876). Parmi les œuvres, quelques prêts exceptionnels venus d'outre-Atlantique – *La Promenade*, *La Danse à Bougival* ou *Le Déjeuner des canotiers*. «Le peintre du bonheur» qu'est devenu, pour le grand public, Pierre-Auguste Renoir (1841-1919) a célébré la femme et le couple dans une atmosphère colorée et joyeuse. Il a peint son épouse, ses maîtresses, ses amies, des modèles professionnels ou des jeunes filles rencontrées dans la rue, des actrices comme des grandes bourgeoises. La frontière, pour lui, entre modèle, muse et maîtresse demeure floue et illustre la vie de bohème menée par les artistes. Lise Tréhot est la compagne du peintre de 1866 à 1872. Leur liaison est intense mais secrète. Elle est pourtant reconnaissable dans plus de vingt tableaux et, même si elle demeure le modèle par excellence du début de la carrière de Renoir, il ne la mentionnera jamais dans ses entretiens ou mémoires à venir. Marguerite Legrand, dite Margot, apparaît comme modèle et amante dans les années 1870. Elle meurt jeune, ce qui affecte profondément Renoir.

Sensualité et grande peinture

On peut envisager une relation amoureuse avec l'actrice Jeanne Samary qui a posé pour lui. Il en est de même de Suzanne Valadon, modèle puis artiste de talent. De son vrai nom Marie-Clémentine, elle sera surnommée Suzanne par Toulouse-Lautrec qui, avec son humour habituel, a choisi ce prénom en fonction du sujet biblique de «Suzanne et les vieillards» – allusion à l'âge des peintres dont elle est le modèle, tels Renoir ou Puvis de Chavannes. Enfin et surtout, Aline Charigot s'impose comme la femme de la vie de Renoir. D'abord modèle et maîtresse, elle devient son épouse en 1890 et sera la mère de ses trois fils. Blonde et bien en chair, elle illustre l'idéal sensuel de Renoir qui déclarait: «Un nu féminin est réussi quand on a envie de lui mettre la main aux fesses!», ce que suggérera aussi Gabrielle Renard, qui deviendra un des modèles favoris du peintre, ainsi qu'Andrée Heuschling, ultime muse de l'artiste. Au XIXe siècle où le mariage est sanctifié comme la base de la société bourgeoise, Renoir, par ses relations illégitimes, s'affranchit des règles de la morale religieuse et consacre le plaisir des sens et la volupté triomphante, même si l'artiste a déclaré: «Je sais bien qu'il est difficile de faire admettre qu'une peinture puisse être de la très grande peinture en restant joyeuse.» **SERGE LEGAT**

«Renoir et l'amour La modernité heureuse (1865-1885)», du 17 mars au 19 juillet 2026, musée d'Orsay (Paris, 7e)

Historia,
un magazine qui
se fait entendre.



Nouveau podcast disponible sur :

Récit

Margaret, dans l'ombre d'Elizabeth

La reine Elizabeth II, née le 21 avril 1926, aurait eu cent ans. Le destin de sa sœur unique, la princesse Margaret (1930-2002), éclaire d'un autre jour son règne tellement marquant. Évocation d'un amour fraternel inaltérable, cependant contrarié par la jalousie, la rébellion et la raison d'État. PAR FRANCK FERRAND



Le 31 octobre 1955, un communiqué de Londres secoue dans le monde entier les rédactions de presse, jusqu'alors occupées par Norodom Sihanouk, la DS Citroën et la sortie américaine de *La Fureur de vivre*. Il s'agit de la déclaration par laquelle la sœur de la nouvelle reine Elizabeth, la charmante et magnétique princesse Margaret, renonce à épouser celui qu'elle reconnaissait pourtant aimer d'un grand amour: «Je souhaite qu'il soit connu que j'ai décidé de ne pas épouser le colonel Peter Townsend…» Tragédie feutrée, l'un des derniers sacrifices de l'histoire d'Angleterre à cette raison d'État qui, depuis quelques siècles, avait coûté tant de larmes à certains de ses ancêtres.

Une idylle tuée dans l'œuf

Officier de la Royal Air Force, jeune veuf au physique très avenant, Peter Townsend est entré au service du roi George VI en tant qu'écuyer en 1944. C'est peu dire que son charme, son charisme et son aura de héros de la Seconde Guerre mondiale ont fait le plus grand effet sur la princesse – au demeurant de seize années sa cadette. Lors du couronnement d'Elizabeth, en 1953, les caméras ont surpris ce geste intime et révélateur: Margaret ôtant un duvet de l'uni- •••

TIM GRAHAM/PHOTO LIBRARY/GETTY IMAGES

Duo **L'une règne, l'autre doit se plier à une lourde étiquette.** La reine Elizabeth et sa sœur Margaret au Royal Horse Show à Windsor, le 15 mai 1988.



POPPERFOTO/GETTY IMAGES

Raison d'État **Elle est princesse, lui (à g.), héros de la RAF puis écuyer du roi George VI, ils tombent bien sûr amoureux… Mais le conte de fées s'arrête ici. Leur union leur sera interdite.** Margaret et Peter Townsend, lors d'un voyage royal en Afrique du Sud en 1947.

• • • forme de l'aviateur… Voilà révélée une romance qui passionne bientôt les échotiers du monde entier ; mais qui se heurte à un mur d'interdits politiques et religieux. En tant qu'homme divorcé [son premier mariage], Townsend ne saurait épouser la sœur du chef de l'Église anglicane ; plus largement, les règles établies par le *Royal Marriages Act* restreignent la marge de manœuvre de la princesse. Margaret pourrait attendre ses vingt-cinq ans révolus, et prendre sa décision en toute liberté – mais à condition de renoncer aux titres et avantages que lui procure sa naissance… Le choix est cornélien ; on sait ce qu'il en sera.

Plus rien désormais ne sera comme avant entre les deux sœurs : celle qui a dû renoncer et celle qui passe pour l'arbitre inflexible. Avant l'abdication de 1936, personne au Royaume-Uni n'aurait eu l'idée de dissocier ces deux charmantes fillettes, sœurs aimantes et joyeuses, parfaitement complémentaires, qu'exhibe volontiers à l'objectif des photographes leur mère, la duchesse d'York, née Elizabeth Bowes-Lyon. Il faudra attendre que leur père – par la faute de son frère aîné, le roi démissionnaire Édouard VIII – soit à son tour hissé sur le trône, pour que leur situation bascule. Du jour au lendemain, alors que sa grande sœur devient l'héritière en titre de la Couronne, Margaret doit s'habituer à faire désormais la révérence à ses parents, le roi George VI et la reine consort Elizabeth.

> « Du jour au lendemain, alors que sa sœur devient l'héritière de la Couronne, Margaret doit s'habituer à faire désormais la révérence à ses parents »

L'amour et l'étiquette

On doit à ces géniteurs « pas comme les autres » la justice de souligner que, si l'on en croit la gouvernante Marion Crawford, Elizabeth et Margaret n'en restent pas moins « deux petites filles tout à fait normales et saines ». Leurs quatre années de différence – Margaret est née le 21 août 1930 – sont perceptibles sur les clichés de presse ; mais elles sont insuffisantes pour les éloigner au quotidien. Élevées ensemble, édu-



KEYSTONE USA COLLECTION/BESTIMAGE

Jour de fête Le 6 mai 1960 à l'abbaye de Westminster, Margaret épouse un photographe, Antony Armstrong-Jones. Cette cérémonie est le premier mariage royal à être diffusé à la télévision. Le couple, titré comte et comtesse de Snowdon, se séparera en 1978.

quées par les mêmes maîtres, elles partagent leurs loisirs autant que les heures d'étude et, comme toutes les sœurs aimantes de toutes les familles, multiplient les fous rires cachés et les confidences rougissantes. Cette complicité, teintée de sérieux du côté d'Elizabeth et d'espièglerie de celui de Margaret, elles la conserveront toute leur vie ; et en dépit de crises liées systématiquement aux contraintes monarchiques, jusqu'à la mort de la princesse en 2002, leurs fréquents conciliabules au téléphone témoigneront d'une indéfectible fraternité. Ainsi que – précision capitale à ce stade – le point d'honneur de la cadette à ne surtout jamais décevoir l'aînée.

La guerre, qui les surprend à l'âge de 13 et 9 ans, va souder un peu plus encore cette proximité.

Réfugiées à Windsor, conscientes des misères du peuple britannique et craignant pour leurs proches, les deux princesses sont encore des adolescentes au moment de la victoire de 1944 ; et si Elizabeth profite de la liesse londonienne pour s'octroyer alors la seule et unique incartade de toute son existence, on peut imaginer que Margaret, presque aussi mûre en dépit de ses 14 ans, n'est pas bien loin derrière… À quoi pense-t-elle, lorsqu'aux premières loges, elle assiste en 1947 au mariage d'amour de sa grande sœur ? Pendant quelques années encore, l'heure est toujours à l'insouciance. Puis arrive 1952. La mort du roi George. L'avènement de la sœur aînée et l'habitude que doit prendre la cadette de distinguer *the Queen* d'un côté, *Lilibeth* de l'autre : la révérence esquissée toujours à la première, avant la bise à la seconde – qui sont une seule et même personne… Formellement, cette étiquette est tellement intégrée à leurs habitudes qu'elle pèse à peine à ces jeunes femmes, nées dans le sérail et tôt formées aux obligations royales. Pour autant, comment le sentiment rentré d'une forme d'injustice ne s'instillerait-il pas chez la cadette ; comment cette sœur née en second ne finirait-elle pas par trouver pesant, au moins vaguement, de n'être toujours, en tout lieu, que la sujette de son aînée ?

L'amertume en héritage

Surtout lorsque le sort l'a dotée de l'esprit, de la légèreté, du charme, de l'assurance qui font visiblement défaut à la jeune reine, si sage et si sérieuse ? Qu'on n'essaie pas, par dérision, de diminuer les souffrances intimes d'une jeune princesse, maintenue par le sort en position seconde ! Et frustrée, contrôlée, bridée dans toutes ses pulsions… Le grand renoncement, en 1955, à l'amour de sa vie la brise évidemment ; mais il ne constitue qu'un coup de plus – un coup de trop, peut-être – ajouté à tant de blessures moins spectaculaires… La réputation qu'avec le temps certains croiront pouvoir faire à la princesse Margaret – une certaine hauteur, un mépris des réalités, le goût de plaisirs faciles et une sécheresse de cœur assumée dans certains jugements qu'il lui arrivera de porter sur son entourage – puise ses racines, sans aucun doute, dans ce terreau amer et infertile. Et c'est peu dire qu'Elizabeth en éprouvera sa part de culpabilité… •••

Deux enfants et quatre petits-enfants

Du mariage de Margaret, en 1960, avec le photographe Antony Armstrong-Jones, fait comte de Snowdon, sont nés deux enfants : David en 1961 et Sarah en 1964. David, deuxième comte de Snowdon, a épousé Serena Stanhope, fille du comte de Harrington, qui lui a donné deux enfants : Charles en 1999, ingénieur en conception de produits, et Margarita en 2002, photographe comme son grand-père et créatrice de bijoux. David est aujourd'hui président honoraire de la maison de vente Christie's et a pour compagne une experte française en art, Isabelle Chopin de La Bruyère. Sa sœur Sarah est artiste peintre et designer. Mariée à l'acteur Daniel Chatto, elle a eu deux enfants : Samuel en 1996, céramiste, qui vit avec la vidéaste Eleanor Eskerdijan, et Arthur en 1999, coach sportif. F. F.

••• Les plaies d'amour ne sont pas mortelles – ou si elles tuent, ce n'est qu'à feu doux… Six mois après avoir officiellement renoncé à épouser Peter Townsend, la princesse rencontre Anthony Armstrong-Jones – le jour des trente ans de sa sœur! Ils ne font encore qu'échanger quelques mots, le 21 avril 1956, au mariage de la fille du comte de Leicester et de l'honorable Colin Tennant – à quelques kilomètres du château de Sandringham. Le jeune photographe a été appointé pour immortaliser l'événement, comme il en a l'habitude, engagé qu'il est régulièrement par les principaux magazines, les grandes agences et les gens du monde. N'a-t-il pas déjà tiré le portrait de Marlène Dietrich, Salvador Dali, Jean Anouilh, Christian Dior ou sir Laurence Olivier?

Des flashs, un coup de foudre

Rien ne semble arrêter ce jeune ambitieux. «On cite de lui ce trait bien caractéristique: un soir, ayant une idée qui lui avait paru valoir la peine d'en discuter, il sauta sur sa moto et fonça vers le domicile d'un couple ami bien qu'il fût une heure du matin, racontaient presque à chaud – pour le numéro d'*Historia* d'août 1966 – Graham et Heather Fischer. Tout était éteint, le ménage endormi, mais Tony frappa à la fenêtre jusqu'à ce que les dormeurs s'éveillent et le fassent entrer. Il se lança alors dans l'exposé de son projet et la discussion dura jusqu'à l'aube.»

Parvenu, grâce au duc de Kent, à se faire admettre parmi les photographes de la Cour, il réussit bientôt à renouveler certains codes du portrait princier; ce n'est donc pas un parfait inconnu qu'a croisé Margaret, au printemps 1956. Présentés officiellement deux ans plus tard, ils se croiseront beaucoup à l'occasion d'événements de la saison londonienne. Quand les deux amoureux veulent dîner ensemble, Billy Wallace, amie intime de Margaret, la conduit au restaurant qu'Anthony, de son côté, gagne à moto. Quant aux places de théâtre, elles sont louées par la femme de chambre attitrée de la princesse, Ruby Gordon. Un soir, lors d'une dînette improvisée entre intimes dans le petit appartement du photographe, à Pimlico Road, on est censé grignoter, assis en tailleur, son assiette à la main; Margaret, très peu rompue à l'exercice, renverse le contenu de la sienne… De plus en plus souvent invité dans les demeures de la famille royale, Armstrong Jones est choyé par la reine mère, soucieuse sans doute d'effacer le triste souvenir de l'union interdite de 1955. Mais le secret demeure longtemps bien gardé, la princesse tenant particulièrement à ne pas livrer trop vite en pâture sa belle histoire à la presse du monde entier. Ce sera chose faite avec le communiqué suivant de Clarence House: «C'est avec le plus grand plaisir que la reine mère Elizabeth annonce les fiançailles de sa fille bien-aimée la princesse Margaret.» Créant l'effet d'une bombe. Le 6 mai 1960, c'est au bras du prince consort Philip, son beau-frère, que la



HULTON ROYALS COLLECTION/GETTY IMAGES

Sens du devoir **Désormais au service de sa sœur, Margaret remplit ses obligations de représentation dans le monde entier. Une tâche qu'elle assure avec un panache qui contraste avec la timidité d'Elizabeth.** Discours de Margaret, le 6 août 1962 à la Jamaïque.



Tristes tropiques La résidence Les Jolies Eaux, édifiée en 1960 sur l'île Moustique, dans l'archipel des Grenadines (petites Antilles), devient le refuge de la princesse, désormais résignée à s'effacer devant sa sœur.

Les Jolies Eaux, le 23 février 1985.

© LICHFIELD STUDIOS LIMITED/GETTY IMAGES

petite sœur de la reine remonte la nef centrale de l'abbaye de Westminster; elle a tenu à ce que ses huit demoiselles d'honneur soient dans des robes reproduisant celle de sa toute première soirée officielle – une tenue qu'à l'époque avait beaucoup aimée son cher défunt père, le roi George VI…

S'éloigner de la monarque

Voyage de noces aux Caraïbes sur le yacht *Britannia*, prêté par la reine: Trinité-et-Tobago, Antigua et Dominique, des noms qui feront bientôt partie intégrante de son journal intime, doré sur tranche. Les Bahamas, la Barbade et surtout, plus tard, l'île Moustique deviendront autant de refuges intimes… Ne serait-ce pas aussi une manière, résignée, d'éviter de voler la lumière à sa sœur couronnée? Le scénariste Gore Vidal, qui a bien connu Margaret, la décrit furieuse, un soir où elle apprend avoir été écartée d'un grand dîner. Excuse de la reine: «Je pensais qu'étant enceinte, tu ne voudrais pas t'embêter…» Réaction de la princesse: «Trop exaspérant.» Avant son divorce, en 1978, comme après, Margaret ne cessera d'alimenter la chronique mondaine en frasques réelles ou supposées. L'humour, la repartie cinglante, le sens de la mise en scène de la princesse, l'intelligence qu'elle manifeste de façon plus éclatante que la reine, nature discrète et caractère uni, plaisent aux faiseurs d'échos. Avec le temps, la maladie ajoutera sa part d'ombre au tableau: interventions chirurgicales, pneumonie et, à compter de 1998, une série d'AVC… La princesse s'éteint le 9 février 2002, à l'hôpital King Edward VII de Londres. Quelques jours après, dans la plus grande discrétion, la reine viendra, à Kensington Palace, se recueillir dans l'appartement de sa sœur et méditer au milieu des objets familiers de celle qui l'avait accompagnée toute sa vie et, toute sa vie, était demeurée vraie en face d'elle.

En somme, ce duo historique n'aura pas seulement opposé une nature trop sage à une autre, passablement turbulente. Le lien profond et mouvant qui reliait ces deux femmes mêlait l'amour, la hiérarchie, la complicité, la rivalité dans un équilibre instable et complexe. L'une devait donner l'exemple; l'autre garda pour elle le pouvoir de fixer la note… Le Britannique Andrew Morton, auteur d'une biographie croisée de celles qu'il appelle les «sœurs Windsor» (*Elizabeth & Margaret: dans l'intimité des sœurs Windsor*, L'Archipel, 2022), offre à cette histoire aussi célèbre qu'opaque la seule conclusion qui paraisse s'imposer: «Les deux sœurs étaient universellement connues et presque constamment entourées de gens, écrit-il; et pourtant, à bien des égards, elles restaient indéchiffrables pour tout le monde sauf pour l'une et l'autre.»

> “Avant son divorce, en 1978, comme après, Margaret ne cessera d'alimenter la chronique mondaine en frasques réelles ou supposées, et son humour, sa repartie cinglante, son intelligence, plaisent aux faiseurs d'échos”

Promotion canapé Dans les salons des établissements les plus luxueux, les pensionnaires attendent le client… Une image d'Épinal de ces lieux ambigus, à la fois connus et cachés. Photo tirée du film de Bertrand Bonello (2011) *L'Apollonide. Souvenirs de la maison close.*

Dossier

Maisons closes

de Napoléon Ier à Marthe Richard

Alors que le débat sur leur réouverture s'invite sur les bancs de l'Assemblée, les bordels, boxons et autres claques cachent, de 1804 à 1946, un univers parfois clinquant, souvent sordide. Décryptage d'un système prostitutionnel encadré par l'État.

HAUT ET COURT/SP



Napoléon règne sur l'empire des sens

En libéralisant le « métier », la vertueuse Révolution marque l'explosion de la prostitution. Une activité, vue comme un « mal nécessaire », qui sera encadrée par une loi en 1804. Désormais, les maisons de tolérance seront placées sous la surveillance étroite de la police. PAR JACQUES-OLIVIER BOUDON

Sous l'Ancien Régime, la prostitution était prohibée, ce qui n'a jamais empêché de nombreuses femmes d'exercer le plus vieux métier du monde. Comme dans bien des domaines concernant la sexualité, la Révolution prend le contre-pied de la monarchie et se garde de légiférer en la matière. La prostitution n'est donc plus interdite ; le Code pénal de 1791 n'y fait aucune allusion. Pour nuancer cette absence, la notion d'« atteinte aux bonnes mœurs » est cependant introduite dans un article du Code de police municipale et de police correctionnelle.

Le premier effet de cette libéralisation est l'accroissement du nombre de prostituées, évaluées à 40 000 dans les premières années de la Révolution, mais également sous l'Empire. Rapidement, les autorités municipales s'emparent de la question. La Commune de Paris, à l'automne 1793, tente de légiférer. Surtout, sous le Directoire, le Bureau central du canton de Paris mène une politique répressive fondée sur l'arrestation des filles publiques, contraintes de se soumettre à un examen médical pouvant les conduire à l'hospice des femmes vénériennes ou à la Salpêtrière.

Recenser et soigner

Comme souvent, le Consulat s'inscrit dans le prolongement du Directoire, systématisant dès 1801 le recensement des prostituées et leur imposant par un décret de 1802 une visite médicale régulière et obligatoire. Le décret du 12 octobre 1804, pris par le préfet de police Dubois, sanctionne ces mesures adoptées préalablement tout en autorisant l'établissement de maisons de tolérance qui, en réalité, existaient déjà, mais obtiennent un statut quasi officiel, à condition que les prostituées qui les fréquentent se soient fait enregistrer à la préfecture de police de Paris.

Ce décret de 1804 répond ainsi à une double préoccupation apparue dans la plupart des rapports rédigés sur la prostitution depuis la Révolution. C'est d'abord le scandale que représente la vue de femmes vendant leur corps en pleine rue, au vu et au su de la population. L'autre préoccupation vient de la crainte d'une propagation des maladies vénériennes, véritable hantise du temps. Désormais, toute femme présentant des signes de maladie sexuellement transmissible risque de passer plusieurs mois à la prison de Saint-Lazare afin que les autorités médicales s'assurent de sa guérison.

Ces maisons de tolérance ne concernent toutefois qu'une minorité de prostituées, celles qui ont accepté de se placer sous la coupe d'une tenancière, souvent liée au milieu de la police tant la frontière est poreuse entre les deux mondes. Mais le plus grand nombre leur échappe, ces jeunes ouvrières si peu rémunérées qu'elles doivent occasionnellement vendre leur corps à des habitués ou à des hommes

En rang En 1804, le préfet de Paris autorise officiellement les maisons closes afin d'« assainir les rues » en tentant de cacher les activités des filles de joie. *Devant le 113 au Palais-Royal*, gravure (1815).

GALLICA/BNF

de passage, dont de nombreux soldats. Elles « raccrochent » [accostent les passants, ndlr] comme on dit alors, au risque d'être arrêtées par la police, qui interpelle plus de 700 femmes par an au début du Consulat. La législation de 1804 ne fait pas disparaître cette catégorie, pas plus que les filles en chambre, travaillant à leur compte. On continue donc de voir des prostituées dans les rues, mais surtout dans des endroits discrets comme les Champs-Élysées, haut lieu de la prostitution.

Une bataille à moitié gagnée…

Le texte d'octobre 1804 marque un tournant, mais n'a pas immédiatement fait changer les règles – en particulier parce qu'il ne concerne pas la province où la prostitution est également répandue, du moins dans les villes (on compte 35 prostituées à Angoulême). Partout, le scandale que représente cette activité est dénoncé. Le sous-préfet du Havre veut la faire interdire en enfermant les filles publiques ou en les renvoyant chez elles. Le préfet l'en dissuade au nom d'une certaine forme d'utilité sociale! Il s'agit d'encadrer et de contrôler, non de prohiber. Les soutiens du régime approuvent cette distinction, à l'image de ces notables de Grenoble attestant des bonnes mœurs d'une tenancière d'un garni abritant des prostituées. Progressivement, à partir de 1811, la législation parisienne s'étend au reste de la France, sans faire disparaître d'autres formes de pratique de la prostitution. Quant à Renaud de Bécourt, il n'est pas parvenu à imposer son projet de « palais de la prostitution », qui aurait accueilli toutes les filles publiques de la capitale.

Au moment où les assemblées adoptent le Code civil, la décision prise par Dubois (sous l'influence de Napoléon) vise concrètement à valoriser un modèle conjugal et familial de la société sans pour autant chercher à faire disparaître une pratique qui apparaît comme un mal nécessaire.

La prostitution en dix dates

Décembre 1254

Par ordonnance, Louis IX interdit la prostitution, qui s'exerçait jusqu'alors en toute liberté. Cette mesure s'avérant vite impossible à appliquer, le futur Saint Louis se contente finalement de faire adopter une série de règlements encadrant cette activité.

Janvier 1561

L'ordonnance d'Orléans, adoptée sous le règne du jeune Charles IX, fait du commerce sexuel une activité illicite. La prostitution ne disparaît pas, mais sa répression se renforce.

Fin du XVIIIe siècle

La Révolution française dépénalise la prostitution. À Paris, les autorités évaluent alors le nombre de femmes faisant commerce de leurs charmes à 40 000 environ, soit pas moins de 13 % de la population féminine de la capitale !

12 octobre 1804

Sur ordre de Napoléon Ier, le préfet de police de Paris adopte un règlement qui autorise l'existence de maisons closes pour « assainir les rues » de la capitale, en cachant les activités des prostituées. Ce régime de réglementation de la prostitution est rapidement étendu à toute la France.

1878

À Paris, près du Palais-Royal, ouvre Le Chabanais, qui devient l'une des maisons closes les plus réputées et les plus luxueuses de la capitale, attirant de nombreux étrangers de renom dont le futur roi d'Angleterre, Édouard VII.

1901

La militante féministe *(ci-contre)* Avril de Sainte-Croix (1855-1939), chef de file du mouvement prônant la fermeture des maisons closes, dénoncées comme des lieux d'enfermement, fonde l'Œuvre libératrice, une « société de relèvement et de reclassement » qui aide des femmes à sortir de la prostitution.

13 avril 1946

Adoption de la loi « Marthe Richard », qui abolit le régime de la prostitution réglementée, établi en 1804.
Les 1 500 maisons closes que compte alors le pays – dont 177 dans la capitale – doivent fermer leurs portes.

18 mars 2003

Promulgation de la loi sur la sécurité intérieure, dite « loi Sarkozy », du nom du ministre de l'Intérieur, qui élargit le délit de racolage en punissant le « racolage passif » de deux mois d'emprisonnement et de 3 750 euros d'amende.

13 avril 2016

Promulgation de la « loi visant à renforcer la lutte contre le système prostitutionnel et à accompagner les personnes prostituées », qui abroge le délit de racolage et instaure la pénalisation des clients, désormais passibles d'une amende de 1 500 euros.

Décembre 2025

Lors d'une séance de la commission des finances de l'Assemblée nationale, le député Rassemblement national Jean-Philippe Tanguy annonce que son parti s'apprête à déposer une proposition de loi prônant la réouverture de maisons closes « tenues par les prostituées elles-mêmes, en mode coopératif ».



CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS

Dossier

Temples du plaisir et taudis de l'amour

À chaque établissement, son style et son standing. Derrière les façades se révèlent des situations bien différentes, qui vont de la prostitution de luxe aux salles d'abattage, qui relèvent plutôt de l'esclavage sexuel. Le tout sous l'œil des policiers de la brigade des mœurs, la fameuse Mondaine. PAR PAUL TEYSSIER

Des temples de l'amour de l'Antiquité en passant par les constructions utopiques des architectes des Lumières, tel le projet d'Oikema (ou « Maison de la passion ») de Claude Nicolas Ledoux (1736-1806), sans oublier les petites maisons d'amour comme celle de Mademoiselle Dervieux (1752-1826) rue Chantereine à Paris, plusieurs siècles de réglementations et de fantasmes n'ont cessé de façonner les espaces prostitutionnels. La maison close naît de cette contradiction, entre une volonté de « cacher au monde », réglementer, encarter et la puissance de l'imaginaire inhérente au plaisir. Les artistes s'en emparent pour aboutir à ce que j'ai nommé des « architectures inversées » : coupées du monde extérieur, elles se fondent dans la ville tandis que les façades banales aux signes discrets ouvrent sur des univers artificiels insoupçonnés.

Des établissements publics bien réglementés

En France se met en place un programme architectural de la maison close, avec ses architectes comme Léon Louvet qui bâtit Le Sphinx, ses décorateurs et ses maîtres d'ouvrage aux noms évocateurs, le plus souvent issus du milieu et organisés en syndicat : Eugène l'Élégant, Milo Gueule en or, M'sieur Marcel du One ou Le Gros René… Le bordel devient un bâtiment public contrôlé par les services de l'État, surveillé par la Mondaine, véritable laboratoire social aux sources de renseignements précieux. On distingue deux typologies : la maison de tolérance, régie en 1804 sur ordre de Napoléon *(lire p. 30-31)* dont le règlement, l'organisation intérieure, les horaires, le traitement des filles et le rapport à l'extérieur ne seront que très peu modifiés jusqu'en 1946, et la maison de rendez-vous, évolution majeure durant les Années folles.

L'analyse détaillée des plans nous fait déambuler dans des maisons huppées à la distribution complexe : sas, doubles escaliers, boudoirs… mais elle nous fait aussi appréhender les façades carcérales et les cellules des maisons d'abattage, ces taudis de l'amour où tout imaginaire disparaît, dévoilant l'horreur d'un système basé sur l'exploitation des filles. « Le désir constitue une force, comme la vapeur ; il porte en lui le risque d'explosion qui rend nécessaire une soupape de sûreté » : dans *De la prostitution dans la ville de Paris* (1836), le médecin Parent-Duchâtelet résume ainsi les réflexions hygiénistes qui façonnent les maisons de tolérance au même titre que les égouts. Afin de contrôler l'état sanitaire d'un établissement, l'architecture doit contraindre ses forces vives dans un espace clos. Dans le monde bourgeois du XIXe siècle, les maisons de tolérance servent à maintenir un ordre social et leurs façades se multiplient dans la ville par rapport aux siècles précédents. À Paris, les grands boulevards – Charonne, Rochechouart, Belleville… – qui concentrent la vie populaire et créative en sont le nouveau terreau d'expansion. Proche des passages et des boutiques aux arrière-salles où les filles tiennent boudoirs, la maison de tolérance se doit, a contrario, d'investir un immeuble entier et de constituer un ensemble. Chaque établissement est gouverné par une femme, la tenancière ou taulière, appelée aussi Madame : Madame Germaine du Montyon, la célèbre Martoune du Sphinx, Mmes Ida, Fabienne, Paquita… sont les prêtresses de ces lieux. Il est interdit aux hommes de tenir une maison. Bien que propriétaires, ils sont ignorés administrativement.

De véritables forteresses de délices

En façade, la maison de société est munie de persiennes tenues fermées ou de fenêtres équipées de barreaux, avec verres dépolis et opaques ; la double porte d'entrée est pleine et dispose d'une petite ouverture grillagée permettant de filtrer les clients. La « bouche » du dispositif fonctionne comme un sas et ne doit rien lais- •••

En piste En 1932, Brassaï (1899-1984) capture cette scène qui se déroule dans le bordel parisien Chez Suzy, rue Grégoire-de-Tours (6e), réunissant le trio caractéristique : un client, des filles, une maquerelle (qui se cache le visage).

ESTATE BRASSAÏ/CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI/RMN-GRAND PALAIS



••• ser transparaître de l'activité intérieure. Seul point de contact de la forteresse de plaisir avec les flux extérieurs de la ville : l'enseigne, plus ou moins travaillée, s'orne d'un gros numéro d'au moins 30 cm de hauteur, complété par une lanterne rouge. L'entrée Art nouveau du 16, rue Blondel est évocatrice de cette phase spatiotemporelle importante au bordel : pénétrer et s'extraire.

L'organisation interne particulière de la maison close se lit en coupe verticale, des caves aux appartements des tenanciers et au dortoir des filles sous les toits, en passant par les chambres d'amour et les salons. La complexité de la distribution et la multiplication des espaces de sociabilité, comme autant de filtres avant l'accomplissement (ou non) de l'acte charnel, préfigurent la classe sociale de la maison. Plus elle est luxueuse, plus le temps entre l'entrée et l'acte sexuel s'allonge. La maison devient ainsi lieu de loisirs. L'organisation du Star of Venus au 7, rue de la Grange-Batelière avec son estaminet, son bar, sa piste de danse, son estrade de présentation, ses salons et niches plus intimes, démontre l'importance sociale du lieu. On y vient faire des rencontres, croiser des artistes, on y boit, on y danse, on y dîne… le bordel échappe alors à son seul rôle prostitutionnel. Au Sphinx, la notion de théâtralité atteint son paroxysme avec une décoration Art déco spécifique où, sous une coupole dorée, les filles déambulent en déshabillés antiques.



DR

Cinq étoiles Contrairement aux filles de Chez Suzy (voir p. 32), les pensionnaires se parent de luxueux atours pour prendre la pose dans le pompeux salon du célèbre Chabanais (12, rue Chabanais, Paris 2e) ; à Reims, le Palais oriental, inauguré en 1925, mise lui aussi sur le « haut de gamme », avec sa Chambre japonaise (à dr.).

Comme au théâtre, la maison close offre une scène intérieure coupée du reste du monde, mais ouverte sur la fiction. Derrière l'épaisseur des murs, les passions s'expriment dans un espace cathartique. Ces secteurs s'articulent autour de l'escalier ou de l'ascenseur. Colonnes vertébrales de l'édifice, ils sont souvent travaillés avec soin par les décorateurs et architectes, comme la rampe sculptée du Chabanais. Se déroulent ensuite les étages, avec leurs chambres aux décors plus ou moins sophistiqués en fonction de l'établissement et des fantasmes de l'époque, de la Chambre bleue ou japonaise à la reconstitution de la cabine d'un transatlantique au One Two Two. Sous les toits, les dortoirs des filles et, au sous-sol, le « bahut » et les caves sont comme les loges ou les coulisses de ces théâtres de plaisirs. Chacune vient y échanger, se restaurer, se maquiller devant les miroirs, se transformer avant d'entrer sur scène. Par bien des aspects, l'organisation du bordel s'apparente à celle d'un cabaret ou… d'un couvent. L'intimité y a sa place autant que la vie en communauté. La fille de joie en religieuse est un classique de l'imaginaire masculin, de *La Religieuse* de Diderot aux créatures du peintre surréaliste Clovis Trouille (1889-1975).

Différentes classes de maisons de tolérance se distinguent, des bordels huppés comme Le Sphinx, Le Montyon, Le Colbert, Le Hanovre ou Le Cardinet, aux claques d'abattage comme Le Fourcy. Le Montyon occupe un vieil

Suivez le guide !

En 1791, l'Assemblée constituante décriminalise la prostitution : Paris devient la nouvelle Babylone. Beaucoup de jeunes femmes tentent d'échapper à la misère en se prostituant. Comment le client peut-il se retrouver dans cette profusion de gambettes ? Le « Pornographe », auteur anonyme et aventureux, vole au secours de « l'Étranger, du Provincial ou du Parisien » par son recensement des lieux de rencontres. Consciencieux, il note les caractéristiques physiques et les prix de chacune des filles essayées comme on fait le tour des restaurants étoilés. L'éditeur du premier *Almanach des adresses des demoiselles de Paris*, encore retenu par un vestige de vergogne d'Ancien Régime, dissimule son identité sous le nom « À Paphos, de l'Imprimerie de l'Amour ». Mais le subterfuge ne trompe personne. Il suffit de pousser la porte d'une librairie du Quartier latin pour le trouver sous un comptoir. Dès le Premier Empire, les libraires-éditeurs assument ces publications à l'instar de la maison Janet, rue Saint-Jacques. Dans le courant des XIXe et XXe siècles, l'*Almanach* souffre plusieurs concurrents dont le célèbre *Guide rose*. Cette littérature disparaît pour un temps avec la fermeture des maisons closes en 1946. V. G.



IM/KHARBINE/LA COLLECTION

> “Le Montyon comporte aussi un labyrinthe de caves, propre à ravir les adeptes de plaisirs sadomasochistes”

hôtel de style néogothique de 1842 au noble passé, et dont on reconnaît, sur les plans, l'agencement spécifique et les murs épais. Sa distribution centrale dessert sept étages, et le labyrinthe des caves compose autant de coins et recoins propres à ravir les adeptes des plaisirs sadomasochistes. Son aménagement est complexe et travaillé. Deux escaliers menant au premier étage permettent aux clients entrants et sortants de ne pas se croiser. S'y ajoute un superbe escalier ovale éclairé par la courette qui dessert le reste des niveaux. Cette triple distribution verticale s'articule autour d'un grand salon circulaire doté d'une fontaine et ouvrant sur un jardin d'hiver. La multiplication des alcôves, dégagements, couloirs, niches, portes à franchir, que s'approprient les filles et leurs clients, offre une expérience sensorielle sophistiquée. Cependant, au début du XXe siècle, ce type de maisons, ainsi que les plus modestes et bourgeoises comme Le Colbert – petit hôtel particulier de trois étages au charme désuet avec son jardin d'hiver et ses salons particuliers – ou le 3, rue Laferrière – avec son salon d'attente et son simple salon de pose –, devient plus rare. Il côtoie alors des établissements modelés par de nouveaux fantasmes, usages et esthétiques.

En 1840, Paris compte 200 maisons de tolérance mais un carcan réglementaire très strict fait chuter leur nombre à 73 en 1888, au profit de l'ouverture de 200 brasseries où serveuses en décolleté et jupe courte servent la bière comme l'amour. Avec l'arrivée des Années folles, un vent libertaire insuffle de nouvelles mœurs. La prostitution et ses lieux n'échappent pas à cette petite révolution. Les filles, autrefois encartées et pensionnaires, acquièrent petit à petit un statut d'apparence plus libre, berçant le client dans l'illusion de la séduction. De nouvelles musiques, de nouvelles modes envahissent les espaces et les usages.

La maison de rendez-vous ou la séduction feinte

Les arrêtés de juin 1925 et de mars 1926 vont dans le sens d'une certaine autonomie donnant la possibilité aux bordels de n'occuper qu'un appartement ou quelques étages au sein d'un immeuble. Les filles ne sont présentes qu'aux horaires d'ouverture et peuvent donner ainsi au client l'illusion de l'amateurisme, comme le montre le film *Belle de Jour* de Buñuel (1967). Un sentiment d'intimité mêlé d'ambiguïté – femmes du monde et actrices viendraient y vendre leurs charmes – cache en réalité un commerce sexuel des plus classiques. Ces nouveaux espaces proposent souvent des programmes mixtes associant boutiques, brasserie et logements. Comme ils sont toujours plus imbriqués dans la ville, la nouvelle clientèle de bureau a peu de chemin à faire pour consommer discrètement avant de regagner le foyer familial.

Au 48, rue Saint-Honoré par exemple, on trouve un bar moderne américain et des commerces entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Jazz, shimmy et charleston agitent les corps sur les pistes de dancing intégrées au lieu. Les rythmes syncopés débarqués des Amériques accélèrent alors le pouls du « Paris physique » des années 1930. Les nouvelles boîtes comme Le Bateau ivre ou Le Melody's bar du Quartier latin donnent le ton de l'esthétique des bordels. La limite entre les maisons réglementées et les lieux de loisirs devient alors floue, fournissant une façade quasi légale à la prostitution clandestine. Au 71, quai de la Tournelle, le rez-de-chaussée loge une •••

••• boutique suivie par un boudoir et un salon en enfilade où sont présentées les filles. Une porte latérale discrète donne accès à l'escalier qui distribue les chambres dans les étages. L'usage ingénieux d'installation de «vitrines» et d'arrière-boutiques n'est pas sans rappeler les anciennes pratiques prostitutionnelles du XIXe siècle. Le 50, rue Galande possède également un bar en rez-de-chaussée et quelques chambres à l'étage. Les plans dévoilent une porte communicante avec l'hôtel mitoyen qui permettait probablement de doubler l'activité et les rendements à la barbe des contrôles de la Mondaine.

Parfois, la maison de rendez-vous n'occupe qu'un petit appartement, au sein d'un banal immeuble, comme celui de Mme Sudour: un salon, une cuisine, quelques chambres et de charmantes créatures. Un établissement idéal pour les clients souhaitant rester discrets et moins friands de fêtes et de sociabilités. A contrario, en haut de l'échelle, les grandes maisons de rendez-vous, comme le 60, rue de l'Arcade avec ses six étages, reprennent les codes spatiaux de la maison de tolérance classique, à la différence que les filles n'y sont plus jamais pensionnaires. Poussant la complexité intérieure à l'extrême, le 31, Cité-d'Antin ou le 17, rue de la Victoire proposent des dispositifs scéniques mettant en valeur les filles: des petits théâtres, des cinémas, des chambres et salons de torture avec différents thèmes et décors modernes. Leurs singularités diverses et variées reflètent l'ensemble des fantasmes d'une époque, depuis les bordels réservés aux ecclésiastiques, comme au 15, rue Saint-Sulpice, jusqu'aux décors de cinéma du 122, rue de Provence. Le célèbre *Guide rose* répertoriant les lieux de débauches de France et des colonies *(lire l'encadré p. 34)* présente en 1922 dans la capitale 203 salons de rendez-vous pour 28 maisons de société. La topographie et la concentration de ces endroits suivent le développement et l'implantation des lieux de divertissements, music-halls, bars et dancings comme dans le 1er arrondissement, Montparnasse ou le Quartier latin.

> «La maison de rendez-vous est idéale pour les clients discrets et guère friands de fêtes»

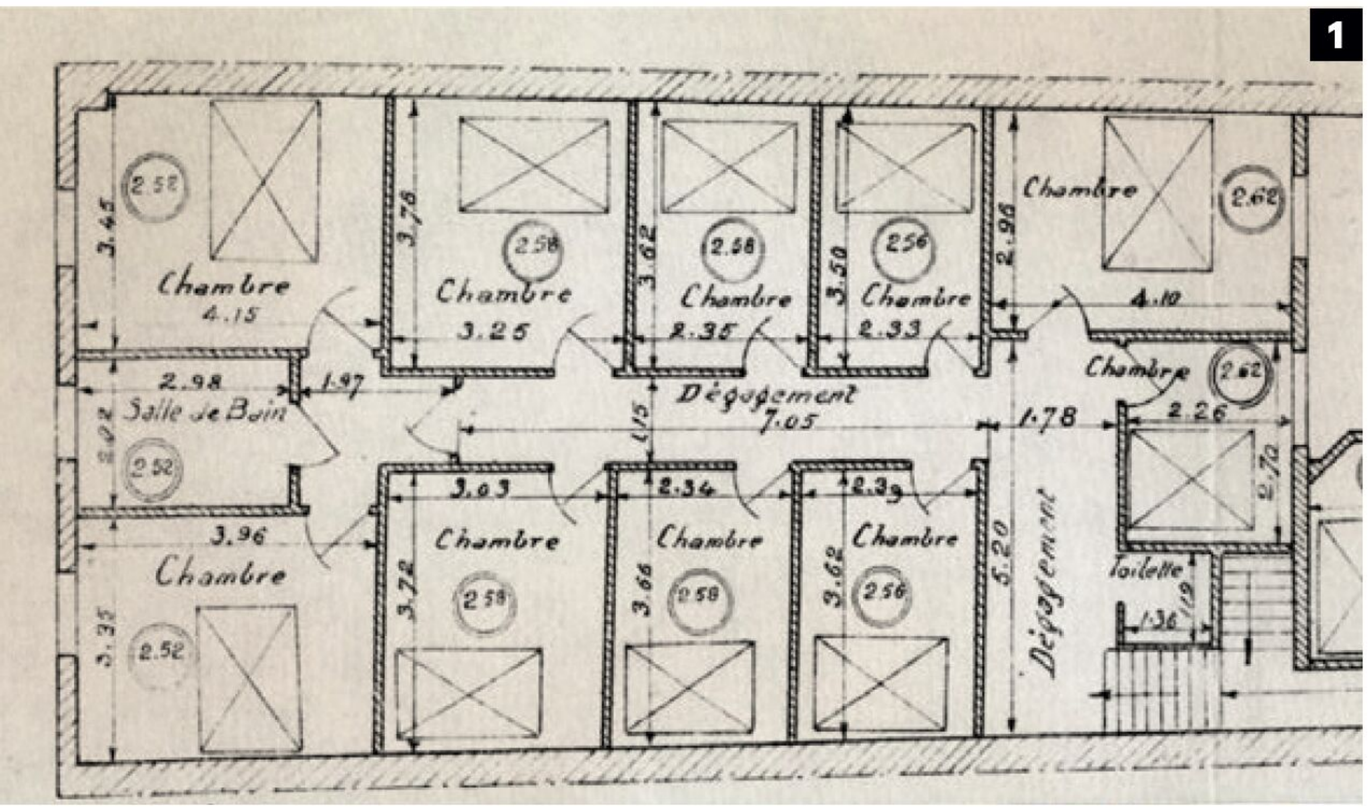
La maison est avant tout un commerce qui s'adapte à sa clientèle. On retrouve les maisons luxueuses près des lieux touristiques et des quartiers d'affaires, les arrondissements huppés et bourgeois dissimulant plus facilement les discrètes maisons de rendez-vous tandis que les quartiers périphériques populaires, boulevard de la Villette, porte de Clichy, au voisinage des gares et des usines, accueillent les sinistres taules dites d'«abattage». «L'intérieur tenait d'un paysage de cauchemar. Les murs de la pièce principale étaient nus et blanchis à la chaux.

Les taudis de l'amour

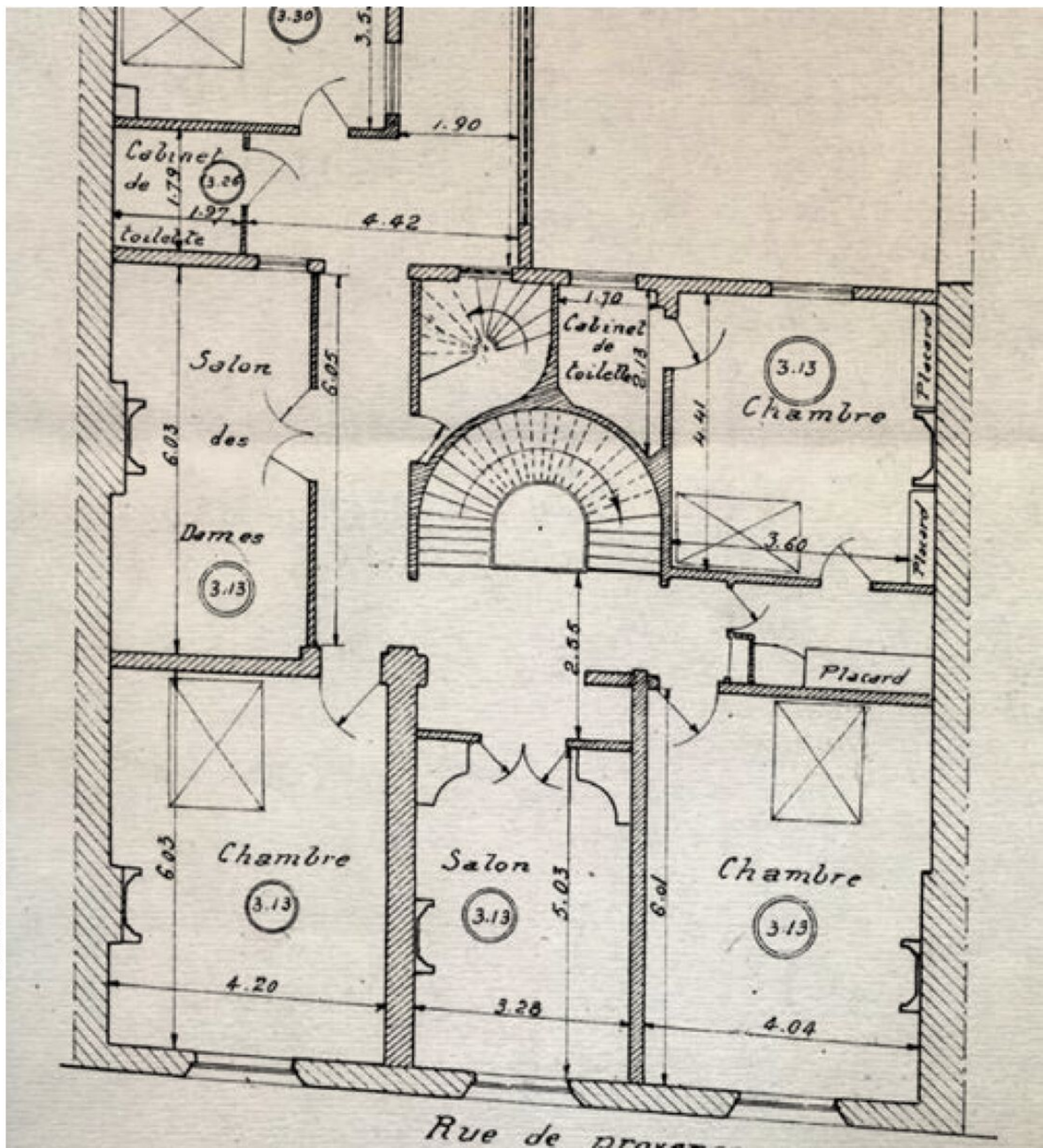
Des mauvaises banquettes en velours rouge pelé et poisseux en garnissaient le pourtour. L'ameublement consistait en une douzaine de tables branlantes, couvertes d'inscriptions gravées au couteau. Les clients entraient là par bandes, subitement dessoûlés, ce qui durcissait leur visage [...]. La maison de plaisir était petite et basse, à volets mal clos. Au-dessus de la porte, un numéro énorme se détachait sur une lanterne mal éclairée. Le vent soufflait tout autour de cette demeure funèbre, perdue, détachée du reste de l'humanité comme un navire monté par un équipage ignoble et damné.» La description de Pierre Mac Orlan •••

PRÉFECTURE DE POLICE/DR

Bon ou mauvais plan L'architecture d'un bordel dévoile la vie des prostituées : une maison d'abattage, 106, boulevard de la Chapelle (à g.), n'est qu'une enfilade de réduits, tandis que le One Two Two (à dr.), lui, propose peu de chambres, hautes sous plafond, et flanquées de salons : ici, l'acte s'accompagne d'un semblant de séduction...



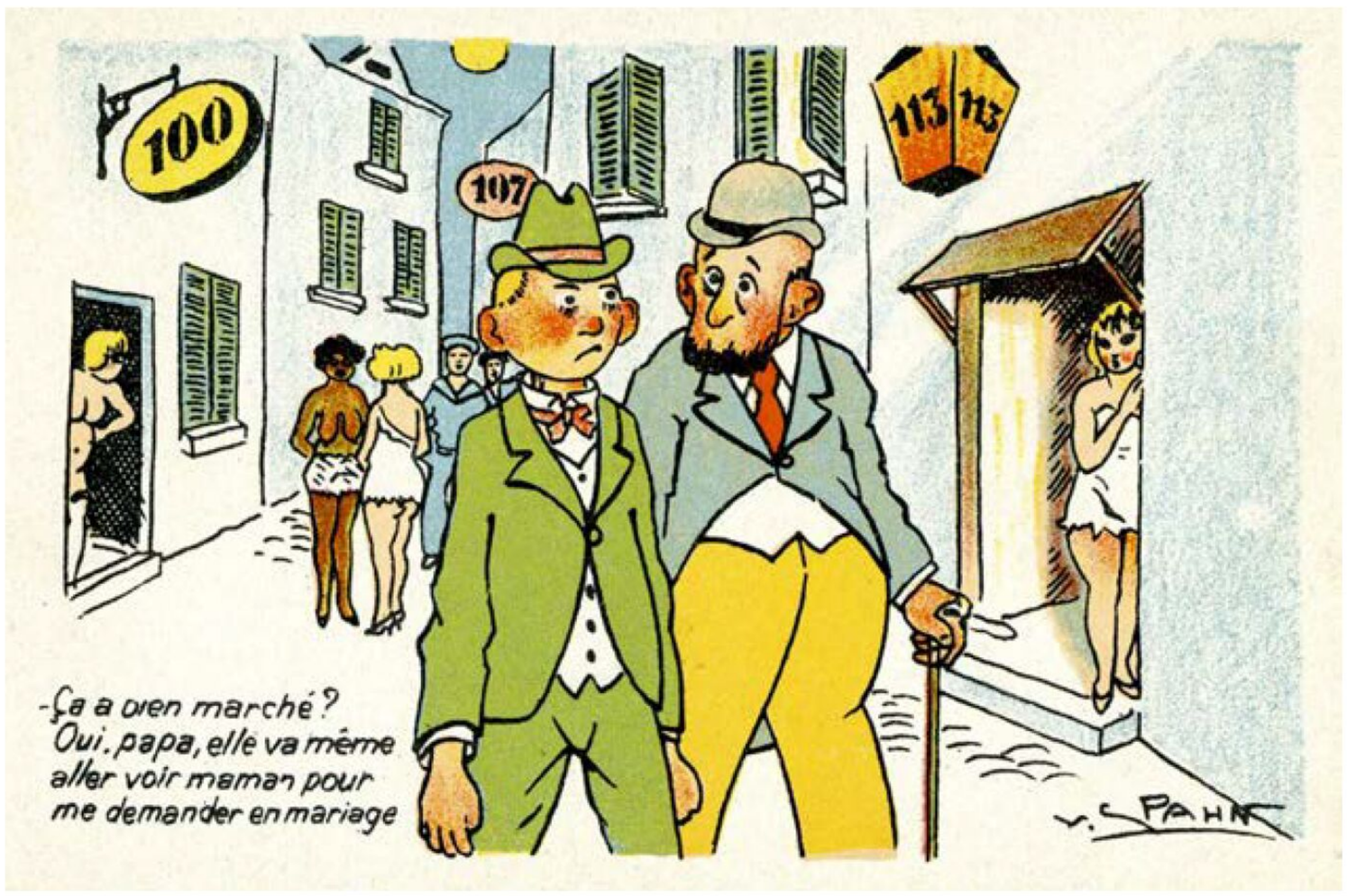
PRÉFECTURE DE POLICE/DR



Un rite de passage bien ancré

Les maisons closes sont un lieu de sociabilité masculine. Parfois emmenés par leur père, des adolescents s'y font déniaiser. Mais les jeunes hommes préfèrent s'y rendre en groupe. Ils font alors la démonstration de leur virilité en usant du corps des filles comme d'un objet destiné à les valoriser. PAR VIRGINIE GIROD

Lorsqu'on interroge de vieux Parisiens ou provinciaux, certains racontent leur première fois au bordel. À l'âge où les sens s'éveillent, à 13 ou 14 ans, leur père les a emmenés dans une maison close pour être déniaisés par une professionnelle plus âgée, davantage maîtresse d'éducation sentimentale qu'amante. Dans les années 1930-1940, bien que légaux, les claques, en leur crépuscule, ne sont plus guère festifs. En France, comme en témoignent les auteurs de littérature, l'âge d'or des maisons closes se situe dans la seconde moitié du XIXe siècle. Paris est une fête, surtout pour les hommes. Elle est la capitale des amours tarifées et de la prostitution légale. Le boxon s'érige alors en lieu de sociabilité masculine. Dans les faits, les jeunes hommes s'y rendent plus souvent avec leurs amis qu'avec leur père. Les garçons bravaches mettent en scène leur virilité naissante sous les yeux de leurs pairs pour en faire la preuve. Un soir, le turbulent Alfred de Musset propose à ses camarades un beau tableau : coucher avec une catin au milieu d'un cercle de 25 bougies.



École normale ? **Contrairement à ce que suggère ce dessin, si les boxons abritent bien les premières initiations sexuelles, les jeunes, avides de prouver leur masculinité, s'y rendent avec leurs amis plutôt qu'avec leur père !** Carte postale de Victor Spahn (v. 1930).

IM/ KHARBINE/LA COLLECTION

Les bordels forment la jeunesse

Le joyeux groupe entre dans une maison de tolérance, allume des chandelles mais, le moment venu, alors que la fille est là, les jambes ouvertes dans la lueur chaude des flammes, Musset s'avère tétanisé par les regards de ses amis. L'anecdote est-elle vraie ou inventée ? Peu importe car elle illustre l'usage que fait la jeunesse des maisons closes. Les étudiants du Quartier latin s'y aventurent en groupe pour se prouver qu'ils sont devenus des hommes. Ils valident entre eux leur masculinité en usant des filles comme de simples objets de consommation au service d'un art de vivre rabelaisien. Ainsi, Flaubert raconte aux frères Goncourt que, dans ses jeunes années, pour amuser ses amis au bordel, il choisissait la fille la plus laide et la besognait devant eux en gardant son cigare aux lèvres. L'objectif de son exhibition était d'épater la galerie sans laisser paraître son déplaisir.

Lorsque l'argent manque, les jeunes clients des tolérances se cotisent pour acheter une passe à l'un d'eux. Parfois, le bénéficiaire de la générosité collective est le gagnant d'une partie d'as de cœur, un jeu de cartes à la mode. Si les témoignages parisiens à ce sujet sont plus nombreux, les provinciaux ont les mêmes mœurs. Ces sorties de groupe inaugurent les amitiés et les solidarités masculines avant la création du scoutisme. Assagis par les ans, ces jeunes chiens fous de la bourgeoisie devenus des notables continuent de se retrouver au bordel. *La Maison Tellier* de Maupassant (1881) montre bien l'importance de ces rendez-vous hebdomadaires. Médecins, députés et autres notaires échappent à la quiétude ankylosante du foyer pour se retrouver entre hommes, fumer le cigare et parler affaires en tâtant négligemment un sein rond comme d'autres caresseraient un chat sur leurs genoux. La soirée se termine dans une chambre. Cette fois, le regard des pairs est dispensable puisqu'il n'est plus utile de prouver sa virilité. À chaque âge ses plaisirs… masculins.

••• dans son livre *Nuits aux bouges* (1929) illustre toute la dureté du système de la tolérance. En 1938, selon les rapports de police, il existe douze maisons d'abattage à Paris, comme Le Panier fleuri, le 106, boulevard de la Chapelle, Le Fourcy (appelé aussi Le Moulin galant), le 162, boulevard de Grenelle, Le Fragonard de la rue Bessières ou encore le 43, rue Frémicourt. Les plans déploient des espaces quasi carcéraux – alignements de chambres faisant office de cellules lugubres sans lumière naturelle. Ici, plus de place aux raffinements de l'illusion et des espaces évoqués jusque-là. Les systèmes distributifs vont au plus simple pour faire place au rendement. Vastes établissements faisant travailler de 30 à 50 femmes à la chaîne, 52 au Fourcy en 1937, pour des tarifs oscillants entre 5 et 12 francs la passe contre 30 francs plus pourboire dans les grandes maisons. Le bordel de la rue Alexandre-Parodi se réduit à trois méchantes chambres sur cour et un bureau. Pas de bahut et d'espaces pour les prostituées devant enchaîner les passes.



CCIAMP/LA COLLECTION

Cercle vicieux **Les maisons d'abattage reposent sur une sordide économie : on y admet en grand nombre des clients modestes – militaires et ouvriers – mais qui, en revanche, n'ont pas le droit de se montrer exigeants.** Devant une maison close toulonnaise en 1945.

Trente passes par jour contre trois dans les maisons huppées

Le bordel 2, rue Bessières tasse quinze chambres sur seulement deux étages et son estaminet surnommé le «garage» est sans mobilier pour éviter aux clients venus faire la queue de stationner trop longtemps. Souvent, les chambres sont installées directement au rez-de-chaussée pour éviter la perte de temps de l'ascension, ce temps privilégié dans l'imaginaire des luxueuses maisons… À l'entrée d'un bordel quai de l'Arsenal, il est recommandé aux clients de «se préparer à la main», et les entrevues dépassent rarement quelques minutes. La clientèle populaire varie des classes ouvrières à une clientèle immigrée composée pour trois quarts de soldats nord-africains, donnant à certains établissements le nom de «maisons à sidis».

Les fiches de police indiquent un rendement de 30 passes par jour pour une moyenne de trois dans les établissements huppés, révélant le calvaire des prostituées officiant dans ces lieux et faisant de ces affaires florissantes bas de gamme des maisons prisées par le milieu. L'exploitation des filles par le système, anciennes prostituées sur le retour, filles pauvres laissées-pour-compte, y est à son paroxysme. Quand un client paye 5 francs, 2 francs reviennent à la maison, sans compter les frais généraux et la visite obligatoire du médecin à la charge des filles.

Cependant, ces maisons n'échappent pas aux contrôles de l'administration et il est à noter, dès les années 1930, une volonté hygiéniste d'assainissement de l'ensemble des lieux de prostitution. «Aucune maison, nous l'affirmons, n'échappe à nos investigations médicales; les femmes attachées aux plus modestes lupanars des boulevards extérieurs sont visitées au même titre que les hétaïres des plus luxueuses maisons de rendez-vous. Ces lieux de plaisir sont d'ailleurs tous maintenant confortablement et hygiéniquement installés; l'eau courante, chaude et froide, y circule à volonté […]», se targue, en s'avançant un peu sans doute, le Dr Léon Bizard en 1934 dans son ouvrage *La Vie des filles*.

Le dossier de travaux du 162, boulevard de Grenelle montre l'application de nouvelles normes constructives, d'aération, d'isolation et d'apport de lumière naturelle. Preuve que la société et ses architectes prenaient alors part à une réflexion générale sur l'intégration de la prostitution au sein de la ville. L'évolution des règlements et les adaptations architecturales qui en découlent subissent un coup d'arrêt brutal en 1946 avec la loi Marthe Richard, fermant définitivement les portes de ces lieux. Paradoxe: les maisons et leurs systèmes, source d'études, d'analyse, de critiques, entrent alors un peu plus dans l'imaginaire collectif.

Bas résille et blouses blanches

En 1836 paraît une grande étude sur la prostitution. Œuvre posthume du médecin Parent-Duchâtelet, elle permettra de réglementer le métier pour protéger les clients des maladies vénériennes. PAR VIRGINIE GIROD



AKG-IMAGES

Tension **Les filles sont soumises à des examens hebdomadaires qui relèvent de la maltraitance. Et malheur à la porteuse d'une maladie vénérienne, aussitôt envoyée à l'hôpital-prison Saint-Lazare.** Auscultation d'une prostituée, prison Saint-Lazare (v. 1930).

En 1836, *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration* – ouvrage posthume du médecin hygiéniste Alexandre Parent-Duchâtelet (1790-1836) – révolutionne l'approche de «ce mal nécessaire». Selon lui, les prostituées sont à l'ordre social ce que les égouts sont à la voirie: elles maintiennent la paix dans les ménages en préservant les jeunes filles et les domestiques du désir des hommes. Néanmoins, pour protéger leurs clients et surtout les notables des maladies vénériennes, il faut contrôler le corps des travailleuses du sexe et les rendre inaccessibles le cas échéant. Pour y parvenir, les prostituées doivent être maintenues à la marge de la société.

Une surveillance aussi bien médicale que policière

La réglementation des maisons closes garantit la surveillance policière et médicale de ce «peuple à part», composé de «vicieuses» doublées de «paresseuses». Parent-Duchâtelet s'est immergé dans les différents milieux prostitutionnels pour son étude. Il en connaît les moindres rouages. Ainsi, les législateurs se sont servis presque exclusivement de ses travaux pour créer la réglementation de la sexualité tarifée, en vigueur pendant près d'un siècle. Pour circonscrire les activités prostitutionnelles, il faut créer un circuit clos composé de quatre pôles: la maison de tolérance, l'hôpital, la prison et, éventuellement, le refuge pour les pénitentes. Les prostituées se déplacent de l'un à l'autre dans des véhicules fermés sous contrôle policier.

Les filles soumises, enregistrées à la préfecture et œuvrant généralement en maison, passent une visite médicale hebdomadaire, le plus souvent dans un dispensaire situé près d'un poste de police. Les médecins, toujours fonctionnaires, traquent, spéculum en main, les chancres syphilitiques. Leur objectif est d'aller vite: une fille toutes les trente secondes. Pour être performants, ils gardent le même outil, patiente après patiente, diffusant eux-mêmes la maladie contre laquelle ils luttent. Parfois, ils ne voient pas qu'une habile tenancière a maquillé une muqueuse ulcérée avec un morceau de baudruche et du rouge.

Entre liberté et répression, la femme reste l'unique martyre

Lorsque tout va bien, la carte de la fille est tamponnée et elle peut reprendre le travail. En revanche, malheur à la porteuse d'une lésion. À Paris, la syphilitique, munie de sa fiche d'observation, est conduite par des infirmiers à l'hôpital-prison de Saint-Lazare. Les vénériennes sont enfermées dans des pavillons spécifiques pendant six semaines et soignées au mercure ou à l'iodure de potassium. Leur guérison est attestée par un nouvel examen avant de repartir dans le circuit. En réalité, elles sont seulement «blanchies», leurs symptômes ayant momentanément disparu.

Sous la III[e] République, les médecins font évoluer les lois pour contrôler également les filles indépendantes et les courtisanes. À travers les prostituées, la société aspire à la surveillance de tous les corps. Entre liberté et répression, elle ne sait plus à quel saint se vouer… mais elle fait des femmes ses uniques martyres.

Dossier

Un bordel bien ordonné

Taulières, placeurs, julots… Loin du folklore, la maison close du XIXe siècle fonctionne comme une véritable PME. Entre hiérarchie pyramidale, quête de rentabilité, administration stricte et mainmise masculine, ces établissements sont gérés d'une main de fer par des femmes d'affaires avant l'heure.

PAR OLIVIER TOSSERI

La maison close est une véritable petite entreprise qui ne connaît pas la crise au moment de l'âge d'or de la prostitution réglementée, sous la IIIe République. Une prospérité qui repose sur une organisation rigoureuse, calquée sur le modèle d'une maison commerciale. La règle de la rentabilité y est absolue et définit l'intégralité du fonctionnement interne de ce qui ne sera jamais un établissement autorisé mais toléré par la préfecture – qui peut mettre, à tout instant, un terme à ses activités.

Au sommet de la pyramide, on trouve la tenancière, pièce maîtresse de l'établissement. Si la gestion est majoritairement féminine, il existe des exceptions notables : dans certaines villes de province, la réglementation locale autorise un homme, le tenancier, à assurer cette fonction. Mais, le plus souvent, ce commerce vénal dépend d'une maîtresse de maison qui s'évertue à le faire fructifier. Le profil le plus courant est celui d'une ancienne courtisane ou « femme galante » qui, grâce à une gestion stricte de ses revenus, a réussi à accumuler le capital nécessaire pour devenir propriétaire. Le système permet une certaine forme d'évolution de carrière. Une sous-maîtresse peut succéder à sa patronne. Plus rarement, une simple « fille soumise » peut, à force de persévérance, gravir tous les échelons de la hiérarchie. La transmission du pouvoir peut également être héréditaire. Il n'est pas rare de voir la direction passer aux mains de la fille ou de la nièce de la précédente tenancière, assurant ainsi la pérennité du patrimoine. Sur le plan strictement réglementaire, la direction d'une maison de tolérance devait être exercée de manière autonome.

Des agents recruteurs à l'« élégance canaille »

La législation interdit formellement qu'un établissement soit exploité pour le compte d'un tiers. En théorie donc, la tenancière ne pouvait pas être sous la tutelle d'un commanditaire masqué. La gestion d'une maison close, particulièrement à Paris, était soumise à des règles de vie très strictes visant à séparer la sphère privée de l'exploitation commerciale. Les règlements en vigueur dans la capitale imposent ainsi une cloison étanche entre la vie sentimentale de la tenancière et son établissement. Il lui est formellement interdit de cohabiter avec son époux ou son amant au sein même du bordel. Cette mesure vise principalement à éviter les conflits d'autorité ou les dérives liées à la présence d'un protecteur non officiel.



DARCHIVIO/OPALE.PHOTO

Lorsqu'il n'est pas inactif, son conjoint peut diriger un café ou un hôtel meublé à proximité immédiate de la maison, lui permettant de servir de façade pour des activités de prostitution non déclarées. Mais son rôle le plus fréquent reste celui d'agent recruteur, chargé de trouver et d'amener de nouvelles femmes.

Un rôle endossé par le « julot ». Ce terme, simple diminutif de Jules, était devenu, dans l'argot des faubourgs, le synonyme du « souteneur » ou du « mac ». L'allure et le style sont essentiels pour lui. Il ne peut en effet se permettre d'être un truand négligé. Il incarne au contraire l'élégance canaille.

Chaîne de montage **Sous l'autorité d'une tenancière et de son mari (chargé du recrutement de nouvelles pensionnaires), les « filles de numéro » exercent leur art, étroitement surveillées par une « sous-maîtresse ».** Le personnel d'une maison close de Rouen ayant inspiré la nouvelle *La Maison Tellier* (1881), de Maupassant, prend la pose (v. 1885).

Pour affirmer son statut et la réussite de son «entreprise», il arbore un costume impeccable, des chaussures vernies et l'indispensable casquette d'apache ou un chapeau mou incliné avec arrogance. Cette allure de «beau mec des faubourgs» à gueule d'ange est son premier outil de travail: elle lui sert à séduire, à impressionner et à recruter. Les julots les plus redoutables sont de véritables agents de recrutement itinérants. On les retrouve à arpenter les gares, parcourir les foires ou attendre à la sortie des usines des «proies faciles». Ils repèrent les jeunes filles arrivant de province à la capitale avec l'espoir d'une vie nouvelle, les «petites bonnes» récemment renvoyées ou les ouvrières en situation de grande précarité. Il use alors de son pouvoir de séduction ou de fausses promesses (un emploi de serveuse ou de lingère en ville) pour prendre l'ascendant sur la jeune femme. Une fois qu'elle est sous sa dépendance, il la «place» dans une maison close. La tenancière verse alors au placeur une commission, appelée «droit de place», pour chaque nouvelle recrue. Cette somme est ensuite transformée en dette pour la prostituée. Dès son premier jour, la «fille de numéro» doit ainsi rembourser à la patronne le prix de son propre achat auprès du placeur, ainsi que le coût de son trousseau (robes, maquillage, parfum). La conduite quotidienne du lupanar dans laquelle elle officie désormais est très souvent abandonnée à une «sous-maîtresse». •••

••• Ce bras droit de la patronne est généralement une ancienne prostituée déclarée, ayant franchi le cap de la trentaine et possédant une solide expérience du milieu. Son rôle de gestion de l'interface entre la rue et l'intimité du salon est essentiel.

Une domesticité variée et spécialisée

Elle accueille le client et lui ouvre la porte après une vérification d'usage par le judas – forte de son expérience, elle évalue leur état de santé. La sous-maîtresse appelle ensuite les pensionnaires, les présente au client, en aidant ce dernier à fixer son choix puis encaisse le prix de la prestation. Grâce à son autorité, elle rassure une fille inquiète de l'aspect d'un partenaire ou intervient en cas de conflit. Au sein de la hiérarchie interne, elle jouit d'une obéissance totale, identique à celle portée à la maîtresse de maison.

L'encadrement des domestiques de la maison close répond à une logique précise. Le recrutement doit être exclusivement masculin bien que dans les établissements de luxe, le faste et l'élégance exigent une main-d'œuvre plus spécialisée. Une importante équipe de femmes gravite alors autour des pensionnaires : lingères, couturières, femmes de chambre et cuisinières. Il y a aussi les «médecins de la ville» qui effectuent les visites sanitaires obligatoires, souvent bâclées, mais indispensables pour tamponner le carnet de santé des filles, le fameux «carton». À l'entrée de la maison, on trouve le portier ou le chasseur. Dans celles de luxe, il endosse une livrée impeccable pour donner une impression de prestige, véritable vitrine de l'établissement. Dans les lupanars plus modestes, il sert surtout de premier rempart contre les fauteurs de troubles. Celui qu'on appelle parfois commissionnaire ou rabatteur est bien plus qu'un simple portier. Son poste est stratégique, à l'interface entre le monde «respectable» de la rue et l'univers clos du bordel.



MEMENTO IMAGES/AURIMAGES

Poupées dupées Contrôlées par un médecin (en bas), les filles sont ravalées au rang d'objets sexuels (au milieu), soumis aux désirs et caprices des clients exercés dans les chambres (en haut). Caricature (1901).

Contrairement aux filles qui peuvent être arrêtées pour racolage public, le chasseur aborde en toute liberté les passants, vante les mérites de son adresse (nouveauté des pensionnaires, luxe des salons…) et fait preuve d'un bagou étudié. C'est aussi l'œil de la maison close ouvert sur la rue. Il doit savoir jauger le client instantanément, ouvrant la porte aux plus fortunés ou écartant les indésirables ou les fauteurs de troubles potentiels. Garant de la discrétion si chère aux notables, le chasseur appelle les fiacres (puis les taxis) et s'assure qu'ils puissent quitter les lieux sans être vu par des connaissances. Il exerce aussi bien un rôle de messager avec l'extérieur pour éviter aux pensionnaires de sortir, se livre aux achats demandés par les clients ou la sous-maîtresse, mais assume un rôle clé de renseignement et de sécurité.

Derrière les façades, un système bien rodé

À la moindre alerte, il signale l'arrivée de la police pour que la maison puisse se mettre en règle – comme dissimuler une fille non déclarée ou un client mineur. On peut enfin avoir recours à lui en cas de disputes ou d'altercations dans le salon. Ainsi, derrière les persiennes closes, la «maison» fonctionne comme un rouage parfaitement huilé. Si ce système offre à certaines une rare opportunité d'ascension sociale et d'indépendance financière, il reste fragile, suspendu au bon vouloir d'une préfecture capable de rayer l'entreprise de la carte d'un simple trait de plume. Une prospérité paradoxale, où la liberté d'entreprendre s'arrête là où commence l'ordre moral de l'État. Le tout, bien sûr, aux dépens des prostituées qui y sont exploitées.

Les garçons aussi…

Au XIXe siècle, la prostitution masculine connaît un essor fulgurant, porté par l'urbanisation. Contrairement à la prostitution féminine, strictement encadrée par la police des mœurs pour des raisons sanitaires, elle reste moins réglementée car elle s'exerce souvent dans la clandestinité des rencontres homosexuelles, la loi étant ambiguë concernant la sodomie tant qu'elle ne trouble pas l'ordre public. Les lieux de cette activité sont multiples et se divisent entre l'espace public et les établissements privés. À Paris, les galeries du Palais-Royal et les Grands Boulevards sont des points névralgiques. On la retrouve également dans les lieux de sociabilité populaire comme les jardins, les brasseries et les cafés-concerts. Sous la IIIe République, des établissements plus discrets se spécialisent : les bains publics et certains hôtels. Le plus emblématique demeure l'Hôtel Marigny, ouvert en 1917 et fréquenté par Proust. Ces lieux, fonctionnant souvent sous le couvert de « salons de massage », offrent un refuge discret à une clientèle masculine recherchant l'anonymat loin des regards de la police. O. T.

Le chagrin d'être une fille de joie

Les maisons closes infligent aux pensionnaires violences physiques et destruction psychologique, les plongeant dans un désespoir permanent, exacerbé par le mépris des autorités. PAR OLIVIER TOSSERI



MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET

L'envers du miroir Malgré le décor clinquant, les maisons closes sont avant tout des lieux d'enfermement où sont maltraités les corps et les âmes des « filles soumises », selon la terminologie administrative alors en vigueur. Femme dans une maison close (v. 1920).

Sous la IIIe République, la France a institutionnalisé la prostitution via le système des maisons closes. Mais derrière l'image parfois glamour se cache un véritable enfer. L'expression «filles de joie» révèle un cynisme brutal: si elle suggère le plaisir donné, elle occulte la souffrance vécue. Loin d'être des «prisons dorées», les maisons closes de la IIIe République étaient de véritables lieux de séquestration. Ce système, appelé réglementarisme, partait d'un principe simple: l'impossibilité de supprimer la prostitution justifiait l'enfermement et la surveillance de celles qui la pratiquaient. La violence commence par la sémantique administrative. L'historien Alain Corbin souligne que le terme de «fille soumise» n'avait rien d'érotique, il désignait une femme inscrite sur les registres de la préfecture de police. Ce passage officiel marquait la perte du statut de femme libre pour celui d'instrument de l'État, une forme de violence bureaucratique froide.

Au quotidien, la réalité est celle d'un épuisement extrême. Dans les «maisons d'abattage», les femmes pouvaient recevoir jusqu'à trente clients par jour, entraînant des lésions et une fatigue chronique. Pour supporter ce rythme et répondre aux exigences des habitués – qui se considéraient comme propriétaires temporaires de leur corps–, les alcools forts servaient d'anesthésiants nécessaires. Cette violence n'était pas seulement le fait des clients mais aussi du corps médical. Les visites sanitaires obligatoires, pratiquées sans ménagement, s'apparentaient fréquemment à un viol institutionnalisé, complétant le tableau d'une condition féminine sacrifiée sur l'autel de l'ordre public.

Une véritable « mort civile »

Dans l'univers des maisons closes de la IIIe République, la violence physique se double d'une destruction psychologique systématique. Dès son entrée, la prostituée subit une véritable «mort civile»: dépossédée de son nom au profit d'un pseudonyme, privée de ses papiers d'identité et de ses vêtements personnels, elle perd tout lien avec la société honnête pour devenir un simple numéro. Cet asservissement repose sur le «système de la dette»; la tenancière avance les frais de parure et de subsistance, calculés de manière à rendre tout remboursement impossible. Ce servage moral plonge la femme dans un désespoir permanent, annihilant toute volonté de révolte. Cette domination est renforcée par la menace policière.

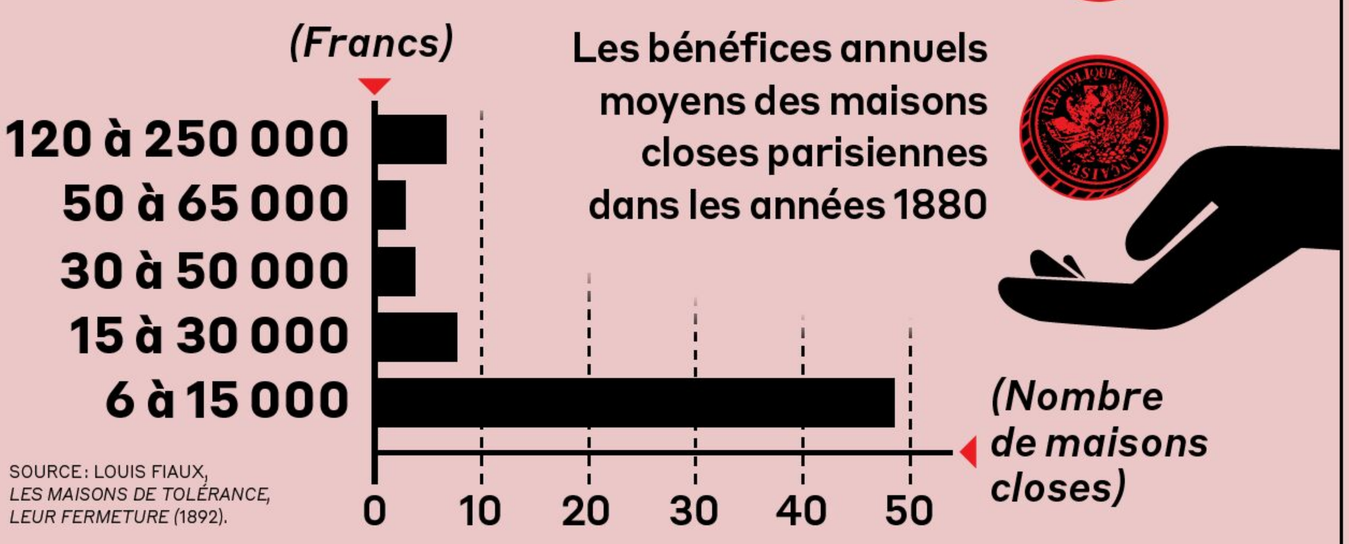
Les autorités affichent un mépris total envers ces femmes; le moindre manquement ou une maladie conduit à l'arrestation et à l'envoi à la prison-hôpital de Saint-Lazare, lieu de déchéance ultime où l'hygiène déplorable et la brutalité des gardiens achèvent de briser leurs dernières résistances. L'aliénation atteint son paroxysme dans le rapport au corps. Comme le souligne Alain Corbin, les miroirs des chambres, orientés pour le plaisir du client, sont fuis par les occupantes. Cette haine de son propre reflet symbolise la victoire du système: la femme, dépouillée de son humanité intérieure, n'est plus qu'une surface de projection pour les fantasmes d'autrui. Pour l'État et les tenancières, la «bonne» prostituée est celle qui est devenue totalement insensible à la douleur physique comme à l'humiliation.

Dossier

La prostitution réglementée en France à la fin du XIXe siècle

PAR CHARLES GIOL – INFOGRAPHIE MEHDI BENYEZZAR

Le poids économique des maisons closes

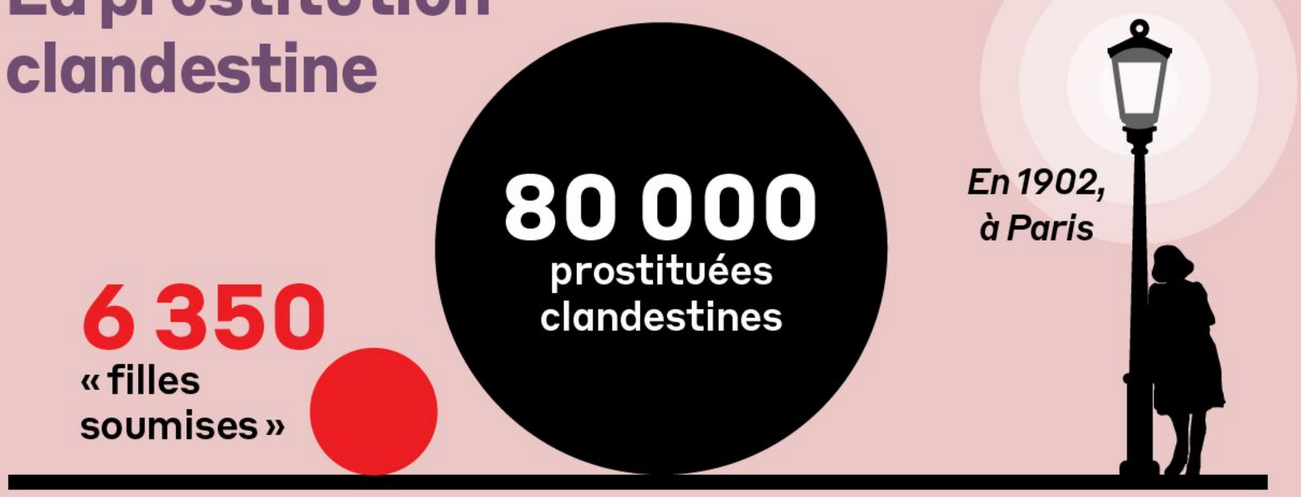


Les bénéfices annuels moyens des maisons closes parisiennes dans les années 1880

SOURCE : LOUIS FIAUX, *LES MAISONS DE TOLÉRANCE, LEUR FERMETURE* (1892).

● Ce graphique illustre la grande variété de l'offre parisienne en matière de maisons de tolérance à la fin du XIXe siècle. Quelques établissements de luxe, où la fréquentation d'une prostituée peut coûter jusqu'à 50 francs, réalisent jusqu'à 250 000 francs de bénéfices annuels, l'équivalent de plus d'un million d'euros actuels. Au bas de l'échelle se trouvent les nombreuses maisons d'abattage, destinées aux ouvriers et aux soldats, à seulement 50 centimes la passe, dont les bénéfices annuels ne dépassent pas 15 000 francs.

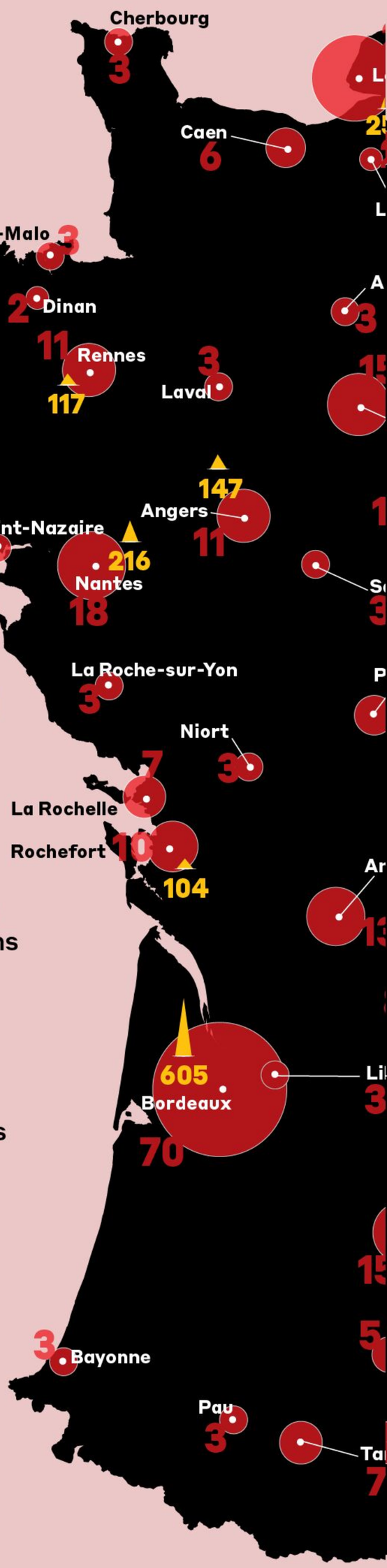
La prostitution clandestine



● Au début du XXe siècle, le préfet de police de Paris, Louis Lépine, estime que la capitale compte douze fois plus de prostituées clandestines que de « filles soumises » inscrites auprès de ses services, travaillant en maison close ou en indépendantes. Depuis quelques décennies, en effet, si le volume de la prostitution réglementée a légèrement diminué, celui de la prostitution illégale a explosé : dans les cabarets et autres cafés « montants » racolent toujours plus de « filles insoumises ».

SOURCE : *RAPPORT DE M. LÉPINE, PRÉFET DE POLICE, SUR LA RÉGLEMENTATION DE LA POLICE À PARIS ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE* (MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DES CULTES, 1904).

La prostitution réglementée en 1878



● De leur apparition sous Napoléon Ier à leur disparition en 1946, on trouve des maisons closes dans la quasi-totalité des villes françaises. Au-delà de Paris, qui est alors la capitale mondiale de la prostitution, elles sont particulièrement nombreuses dans les ports, les villes de garnison et… les lieux de pèlerinage. La moindre sous-préfecture compte au moins une maison de tolérance, ou, à défaut, quelques prostituées indépendantes dûment inscrites auprès des autorités.

SOURCE : Dr ARMAND DESPRÉS, *LA PROSTITUTION EN FRANCE : ÉTUDES MORALES ET DÉMOGRAPHIQUES* (1883).

11 *Maisons closes*

250 *« Filles soumises » inscrites auprès des autorités, travaillant en maison close ou en indépendantes*

Calais 5
Dunkerque 15 116
Boulogne-sur-Mer 6
Saint-Omer 6
Roubaix 22
Lille 3 195
Douai 5
Valenciennes 12 65
Arras 4
Abbeville 5
Amiens 11 114
Saint-Quentin 13 153
Sedan 3
Le Havre 29 252
Rouen 21 216
Évreux 2
Lisieux 2
Saint-Germain-en-Laye 4
PARIS 123 3 991
Meaux 5
Versailles 15 150
Reims 3
Verdun 6
Châlons-sur-Marne (Châlons-en-Champagne) 5
Nancy 11 220
Alençon 3
Chartres 3
Troyes 6 100
Le Mans 15 140
Orléans 11 106
Auxerre 3
Blois 2
Tours 12 125
Saumur 3
Gray 3
Dijon 13 169
Besançon 11 174
Bourges 7
Nevers 11
Châteauroux 2
Poitiers 6
Moulins 6
Montluçon 2
Mâcon 3
Vichy 2
Villefranche-sur-Saône 5
Clermont-Ferrand 10 126
Angoulême 13
Limoges 17 163
Lyon 25 516
Vienne 7
Saint-Étienne 12 142
Périgueux 8
Tulle 3
Brive-la-Gaillarde 3
Romans-sur-Isère 4
Grenoble 2 128
Le Puy-en-Velay 2
Valence 14 70
Libourne 3
Villeneuve-d'Agen (Villeneuve-sur-Lot) 3
Cahors 3
Agen 15 73
Montauban 3
Albi 6
Alès 4
Carpentras 12 3
Nîmes 13
Avignon 72
Montpellier 21
Arles 8
Aix-en-Provence 7
Nice 7
Auch 5
Toulouse 26 316
Castres 5
Béziers 17 103
Sète 9
Marseille 80 664
Toulon 45 275
Bastia 2
Tarbes 7
Narbonne 6
Perpignan 12 83
Ajaccio 2

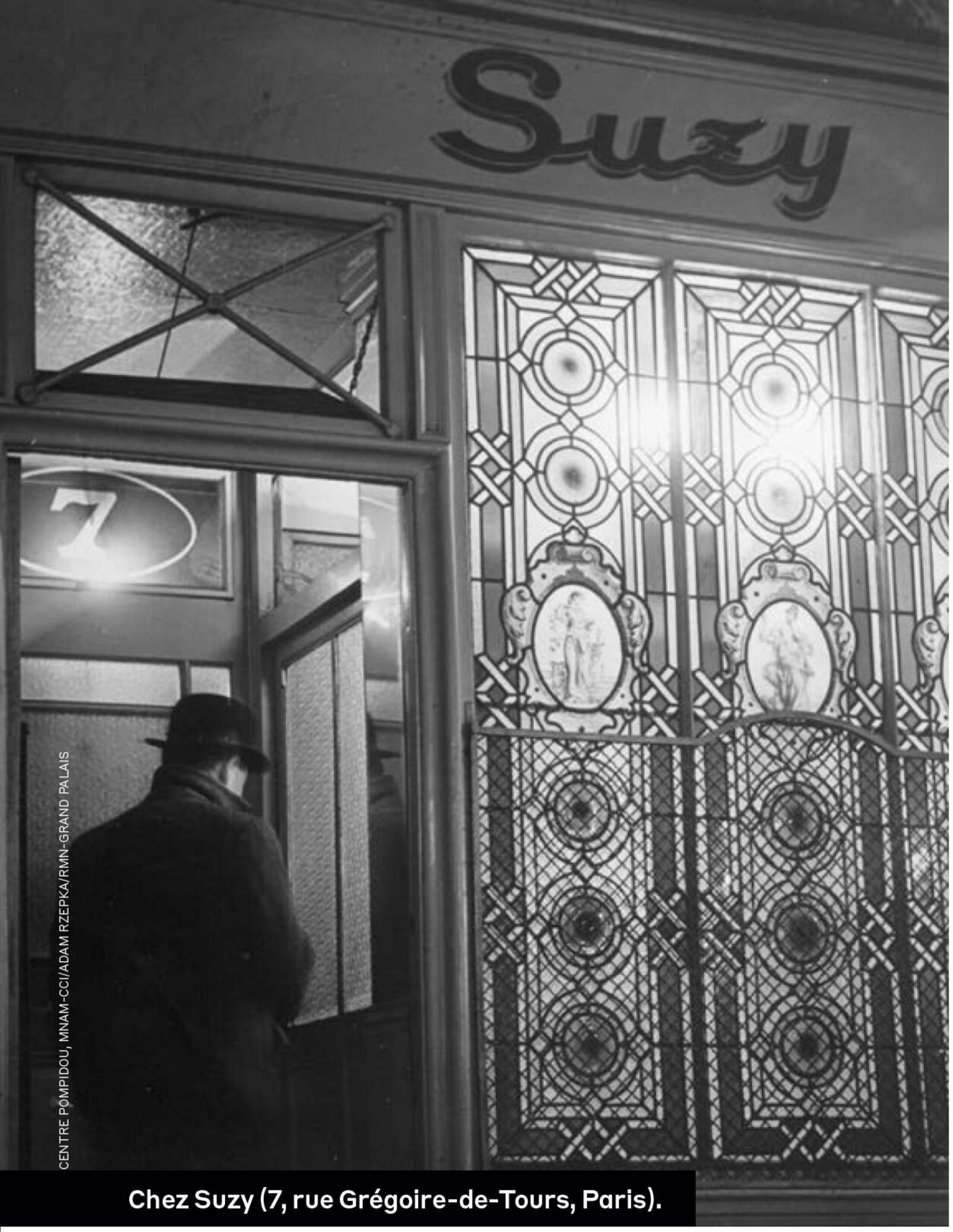
Pas toutes logées à la même enseigne…

La diversité règne dans l'univers de la prostitution. Mais des ors du Chabanais au bordel pour matafs, c'est la même misère humaine…



Dans un bar à matelots (Toulon, 1945).

MARSEILLE, CCIAMP/LA COLLECTION



CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI/ADAM RZEPKA/RMN-GRAND PALAIS

Chez Suzy (7, rue Grégoire-de-Tours, Paris).



PARIS MUSÉES, MUSÉE D'ART MODERNE/RMN-GRAND PALAIS

Madame assure l'accueil de Chez Suzy



ROGER-VIOLLET/ROGER-VIOLLET

Le Sphinx (31, boulevard Edgard-Quinet, Paris).



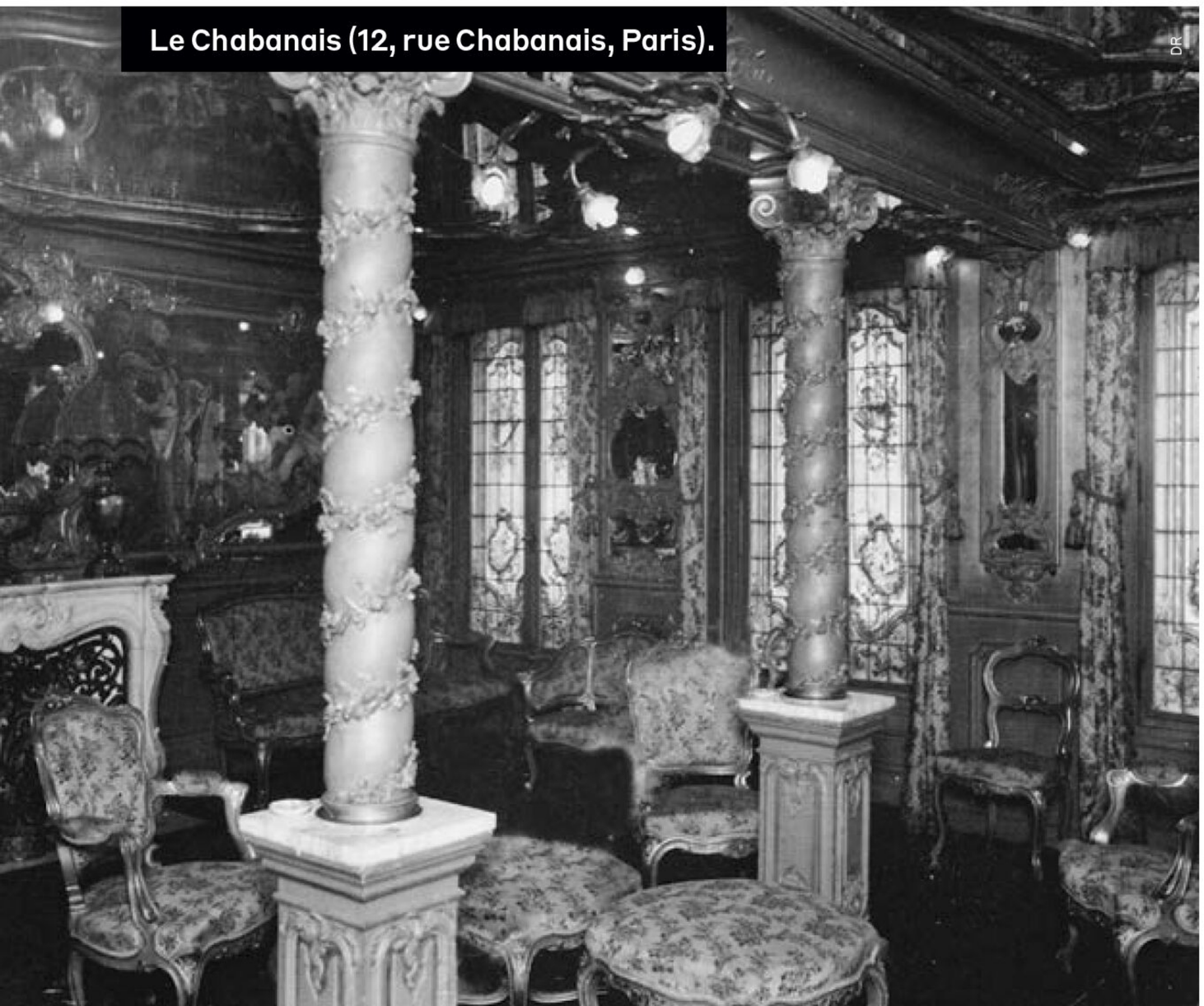
CHARLES LANSIAUX/DHAAP/ROGER-VIOLLET

Chambre au Panier fleuri (22, rue Bayard, Paris).



« Salon des princes » au Montyon (14, rue de Montyon, Paris).

CCO PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS



DR

Le Chabanais (12, rue Chabanais, Paris).



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Maison Moreau (Paris).



Prostituée (v. 1920).

COLLECTION BOURGERON/BRIDGEMAN IMAGES

MANUEL COHEN/AURIMAGES

Aux Belles Poules (32, rue Blondel, Paris).



Les morues rêvent de milords pot-au-feu

Empruntant à l'argot des voleurs, le milieu de la prostitution use d'une langue riche et imagée, qui pare d'euphémismes parfois drôles, souvent crus, une réalité cruelle. Derrière les façades des bobinards se croisent ainsi échassières, macs, plats du jour, bidochards et birbettes… PAR BRUNO FULIGNI

« Il est faux que les filles aient un argot particulier », explique le docteur Alexandre Parent-Duchâtelet *(lire p. 39)* dans sa grande enquête *De la prostitution dans la ville de Paris* parue après sa mort, en 1836; « mais elles ont adopté certaines expressions, en petit nombre, qui leur sont propres, et dont elles se servent lorsqu'elles sont entre elles; ainsi les inspecteurs du Bureau des mœurs sont des **rails**, un commissaire de police un **flique**, une fille publique jolie est une **gironde** ou une **chouette**, une fille publique laide est une **roubiou**; elles appellent la maîtresse d'un homme sa **largue**, et l'amant d'une fille publique son **paillasson**. » Empruntant à l'argot des voleurs et des mendiants, le langage de la prostitution est riche de termes pittoresques et, comme lui, évolue avec le temps: « Toutes ces expressions changent et se renouvellent avec les générations de prostituées; le paillasson était, il y a cinquante ans, un **mangeur de blanc**; on le désignait en 1788 sous le nom d'**homme à qualité**, et quelques années auparavant c'était un **greluchon**; il est probable qu'en remontant plus haut, on trouverait encore d'autres synonymes », précise Parent-Duchâtelet.

Le mangeur de blanc vit en effet du **pain de fesse**… Quant au greluchon, il est chassé au cours du XIXe siècle par le **maquereau** ou **mac**, également

Maux et mots . Comme toutes les communautés fermées, prostituées et souteneurs se distinguent par un langage parfois fleuri, parfois brutal qui, finalement, reflète bien les conditions de (sur)vie de ses membres. Scène du film *L'Apollonide, souvenirs de la maison close* (2011).

HAUT ET COURT/DR/SP

désigné sous un certain nombre de métaphores piscicoles: **barbeau**, **barbillon**, **goujon**, **brochet**, **hareng**, **dos vert** – ce qui explique que le café où se réunissent ces messieurs soit surnommé l'**aquarium**... Les filles ne sont-elles pas appelées des **morues** et les Grands Boulevards où elles fraient, le **banc de Terre-Neuve**? Un maquereau qui s'enrichit est le **roi de la mer**, tandis que le **homard** est presque logiquement le protecteur de la **langouste**: une prostituée qui opère tout spécialement dans les stations balnéaires...

Car les filles aussi ont des surnoms, qui renvoient à leur technique de racolage: la **fenêtrière** fait signe aux passants depuis sa chambre, l'**échassière** se poste au tabouret d'un bar, la **patineuse** arpente la rue, la **bucolique** les parcs et jardins, la **boulonnaise** le bois de Boulogne et la **tombale**, les cimetières. L'**amazone** se déplace en voiture, la **caravelle** se rencontre dans les gares et les aéroports, tandis que le **pigeon voyageur** écume les trains de banlieue. L'**étoile filante** n'est qu'une occasionnelle de passage. À part la **pierreuse** qui traite ses clients dans les immeubles en chantier et la **pontonnière** qu'on trousse sous les ponts, les autres recherchent la **monte**, c'est-à-dire l'accueil dans un hôtel de passe, à l'**atelier** (la chambre) où se trouve la **table à ouvrage** (le lit). Chez la **fouailleuse** ou **dominatrice**, les clients savent trouver un **fouet** et des **entraves**.

À force d'**être sous presse**, métaphore audacieusement empruntée au monde de l'imprimerie, ces dames redoutent le **coup de pied de Vénus** (les maladies vénériennes). Les prostituées qui sont **en brême** – les filles en carte, soumises à un contrôle administratif et sanitaire *(lire p. 40-42)* – doivent donc régulièrement aller à **Montretout** (à l'infirmerie) pour **cramper avec le dab d'argent** (se soumettre au spéculum).

Dure vie que le **ruban**, autre nom du trottoir... L'alternative est le **bordel**, autrement dit le **bazar**, le **bocard**, le **boxon**, le **bobinard**, la **cabane**, le **claque**, la **boîte à pantes** ou, plus joliment dit, l'**abbaye de s'offre-à-tous**... Là règne donc l'**abbesse** ou **maman-maca**, autrement dit la **mère-maquerelle**, secondée par ses **sous-maques**: d'anciennes prostituées qui se sont recyclées dans l'encadrement des jeunes recrues. S'il arrive que des **bitumeuses** (prostituées de la rue) viennent proposer leurs services aux tenancières de bordel, celles-ci recrutent plutôt par l'entremise de **bidochards** ou **marchands de barbaque**: de sinistres intermédiaires qui se sont fait une spécialité de la traite de jeunes femmes isolées, qu'ils forment ou contraignent à la prostitution – quitte à vendre parfois un **faux-poids**, autrement dit une mineure. Par ces trafics, les habitués peuvent varier les plaisirs, car c'est à eux qu'est réservée en priorité la nouvelle pensionnaire d'une maison close, dite le **plat du jour**... Sur le bitume comme au salon, dans tous les cas l'enjeu est de faire un **miché**, c'est-à-dire un client, de préférence un **abonné** (client régulier) ou une **birbette** (un vieil homme, qui se contente de peu). Les filles méprisent en revanche les **flanelles**, ceux qui flânent mais ne montent pas et qu'on soupçonne d'être aussi mous que le tissu du même nom. Elles redoutent encore plus le **brûleur de paillasse**, qui consomme sans payer... Quelques-unes prennent le risque de faire la **souris**, autrement dit de voler leur client quand il s'assoupit: l'**entôleuse** lui subtilise son argent, la **déchatoneuse** fait sauter les pierreries de ses bagues...

Toutes rêvent d'un **milord pot-au-feu**, c'est-à-dire d'un riche célibataire qui serait d'accord pour les racheter à leur proxénète et les entretenir bourgeoisement: ce serait l'opportunité de **quitter le peignoir** (abandonner la prostitution) pour avoir, enfin, les **miches en veilleuse**... H



Client roi et reine maquerelle Les surnoms – patineuse, bitumeuse, bucolique – rappellent la diversité des univers dans lesquels s'exerce le métier. « Je sais que Monsieur le Baron n'a pas l'habitude d'acheter sans vérifier la marchandise... », caricature britannique (1904).

MEMENTO IMAGES/AURIMAGES

Sous les yeux de la Brigade mondaine

Soumises à autorisation administrative et contrôlées, les maisons closes entretiennent des relations complexes avec la police, qu'elles renseignent et peuvent appeler à l'aide en cas de besoin. Pour les policiers parisiens, il n'est pas question de combattre la débauche : celle-ci est une fatalité et la prostitution réglementée apparaît comme un mal nécessaire.

PAR BRUNO FULIGNI



ROGER BERSON/ROGER-VIOLLET

Depuis la création, en 1747, d'un Bureau de la discipline des mœurs, il s'agit d'éviter les dérives les plus graves et, surtout, de savoir les secrets intimes des personnages importants: ambassadeurs, ministres, parlementaires, ecclésiastiques, industriels, tous les notables qui fréquentent les bordels, les maisons de rendez-vous ou les alcôves des demi-mondaines en vue sont notés dans des registres. Cette police des mœurs a mauvaise réputation. Violences sur les filles, chantages sur les clients, arrestations d'honnêtes femmes qui ont le tort de se déplacer la nuit, malversations et arrangements douteux font ainsi le quotidien de la « brigade Lombard », du nom de son chef, au début de la IIIe République.

À partir de 1876, sous le pseudonyme du « Vieux Petit Employé », l'homme politique et journaliste Yves Guyot (1843-1928) mène une intense campagne de presse contre les exactions de la Brigade spéciale des mœurs: d'abord emprisonné, il révèle de tels abus que le préfet de police, Albert Gigot, doit démissionner en 1879 et que la brigade est dissoute. Ses attributions sont alors partagées entre le service de la Sûreté, pour ce qui concerne la prostitution en chambre, et la police municipale, pour le racolage sur la voie publique. La police ne cesse donc pas d'observer les dessous de la vie parisienne, dans ce nouvel état de choses: « Il présentait des inconvénients, car il combinait, dans l'action, des agents d'aptitudes différentes et d'expérience souvent opposée.

Prudence… et politique

La prostitution se trouvait mise sous la coupe d'hommes habitués à chasser des malfaiteurs qui sont un tout autre gibier à courir et dont on peut, sans grand dommage, froisser quelques plumes. Au contraire, la surveillance de la prostitution exige une modération et une prudence extrêmes », explique le



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Voyeurs La Mondaine, composée de l'élite de la police, s'occupe du menu fretin mais surveille tout particulièrement – et discrètement – les notables qui fréquentent la haute prostitution. Une cocotte interrogée dans les bureaux de la Mondaine en 1946 (à g.) ; arrestation de deux fleurs de macadam aux abords de la gare Saint-Lazare, le 1er septembre 1951 (à dr.).

commissaire Gronfier (1846-1893) dans ses notes. À partir de 1884, le service des mœurs est donc rétabli en sous-main : au lieu de former une brigade distincte, il est constitué en section, rattachée à la Sûreté et manœuvrant à part avec des hommes spéciaux. Surnommée la Brigade mondaine, cette nouvelle police des mœurs est plus prudente mais aussi plus politique que l'ancienne. « La Brigade mondaine se composait d'un inspecteur principal, de deux sous-brigadiers et d'une quinzaine d'agents, triés sur le volet, parmi ceux qui avaient déjà fait preuve ailleurs de zèle et d'habileté, la fine fleur du panier », résume le commissaire Raynaud dans ses *Souvenirs de police*, parus en 1923. Dans cet ouvrage, il dénonce la tentative de son collègue Louis Puibaraud (1849-1903) « d'étendre les réseaux de son système d'espionnage occulte jusque dans les plus hautes sphères de la société ».

En effet, Puibaraud « se tailla la part du lion, en jetant son dévolu sur la haute prostitution, s'il est permis d'appliquer ce qualificatif à une chose d'essence aussi peu relevée, c'est-à-dire celle qui s'exerce dans les lieux de plaisir à la mode, les cabarets sélects, les palaces-hôtels, les fumeries d'opium et les maisons de rendez-vous ». Selon le commissaire Raynaud, Puibaraud comptait sur la Mondaine « pour s'ouvrir les secrets de l'Élysée, des Ambassades, des Ministères, du Parlement, de la Presse et des Salons, elle ne lui livrera plus que des secrets d'alcôves et de cabinets particuliers. »

Pister les « clients à passion »

« C'est ainsi que l'inspecteur La Réquimpette et son collègue Beaublond s'introduisent dans la « maison des supplices », un sulfureux établissement de Neuilly où se pratiquent des séances de flagellation, ce qui suscitera l'ironie d'un garçon de bureau :

— Comment ! C'est pour avoir exhibé vos anatomies en société et fait l'office de pères fouettards, qu'on vous a félicités et gratifiés ?

— Non ! dit La Réquimpette, mais pour avoir rapporté de notre équipée des renseignements utiles et une liste d'affiliés. J'avais pu mettre des noms sur plusieurs visages. J'en avais appris d'autres en tirant les vers du nez de la patronne, qui n'avait aucune raison de se méfier de nous. Inutile de vous dire que ce n'était pas de la petite bière. Ça se conçoit. Un établissement d'où l'on ne se tirait pas, à chaque visite, à moins de cinq louis ! »

Dans son récit, le commissaire Raynaud signale parmi les clients la présence d'un « gros bonnet dont je ne vous dirai pas le nom, car, chez nous, la discrétion est de rigueur » – mais le préfet de police et le ministre de l'Intérieur, sur des notes anonymes griffonnées sur papier rose, sont informés sur les « clients à passion ». En cas de doute, les agents des mœurs peuvent vérifier sur place. Dans beaucoup de maisons closes en effet, les murs des chambres sont percés de discrets « trous-voyeurs », d'où l'on peut « avoir un jetard » : contre le paiement d'un jeton, les clients à petit budget peuvent observer les ébats des clients plus fortunés. C'est gratuit pour les agents des mœurs et les notabilités n'ont pas toujours conscience qu'elles opèrent… sous l'œil de la police.

ALLEMAGNE, BUNDESARCHIV



1

DIETRICH, ALLEMAGNE, BUNDESARCHIV



2

Les alcôves de la collabo

Derrière le mythe de la France, « pays de l'Amour », le commandement nazi voit une menace sanitaire majeure et instaure un système de maisons closes réservées à ses troupes, où les prostituées feront ami-ami avec l'ennemi, parfois bien malgré elles. PAR OLIVIER TOSSERI

En juin 1940, le soldat allemand victorieux arrive à Paris avec une idée préconçue, résumée par le dicton « Vivre comme Dieu en France ». Dans l'imaginaire de l'occupant, l'Hexagone est la patrie de la licence sexuelle et de la sensualité. Paris est perçue comme une « Babylone moderne », où tous les plaisirs physiques, qu'ils soient gastronomiques ou sexuels, sont à portée de main. Le soldat rêve de la *kleine Pariserin* (« petite Parisienne »), figure de l'élégance et de la coquetterie, qu'il imagine volontiers vénale ou « facile ». Ivre de sa victoire éclair, il s'attend à ce que la capitale française soit le terrain de jeu de ses désirs. L'accès à ces plaisirs est largement facilité par une manipulation monétaire. Le Reichsmark a été artificiellement réévalué à 20 francs, ce qui représente une hausse de près de 66 % par rapport au cours d'avant-guerre. Grâce à ce taux de change avantageux, le coût de la vie en France devient dérisoire pour le soldat de la Wehrmacht. Ce pouvoir d'achat décuplé lui permet non seulement d'acquérir des biens de consommation, mais aussi de recourir massivement à la prostitution.

Mais lorsqu'il s'agit du « repos du guerrier », les services de santé du Reich ne veulent rien laisser au hasard. Au-delà du mythe de la « France galante », ils perçoivent l'Hexagone comme un territoire de contamination massive. La crainte d'une prostitution non régulée et d'une épidémie de maladies vénériennes, portées par la population locale, transforme la France en une menace directe pour l'intégrité de l'armée allemande. Ainsi, le haut commandement de l'armée de terre (OKH) réagit dès la prise de possession de Paris. Motivé par des impératifs sanitaires et par l'idéologie raciale nazie, l'occupant impose une restructuration stricte du marché du sexe. En juillet 1940, deux directives majeures sont promulguées pour instituer des bordels réservés exclusivement à la Wehrmacht, marquant le début d'un contrôle administratif et médical rigoureux sur le corps des femmes et la sexualité des hommes.

Débauche… puis front de l'Est

Dans les grandes villes, l'armée allemande réquisitionne des maisons closes pour ses soldats, interdites aux civils français. À l'inverse, les militaires ne peuvent fréquenter que ces établissements dédiés. Des panneaux *Nur für Wehrmacht* (« Réservé à la Wehrmacht ») fleurissent sur leurs façades.

DR





3

Les bordels de la Wehrmacht (1) Des soldats entrent au 3, rue Guyot à Brest, dans ce qui semble être une synagogue, mais il pourrait en réalité s'agir d'un lupanar déjà existant, l'Étoile bleue. Quoi qu'il en soit, la façade est une aubaine pour la propagande allemande. (2) C'est un vrai régiment qui s'attroupe devant la porte de l'amour ! (3) À Marseille, chez Madame Coste, un nazi a porté son choix sur une jeune femme blonde. Les femmes juives ou dites de « race inférieure » ont été exclues du service. (photos 1940).

ration

Ce système est strictement réglementé: les prostituées subissent deux examens médicaux hebdomadaires et doivent présenter une carte d'inspection à leurs clients. Les femmes juives ou jugées de «races inférieures» sont exclues de ce service. Des lieux distincts sont instaurés selon le grade (officiers, sous-officiers) ou le statut (organisation Todt [organisation paramilitaire]).

Le système atteint rapidement une envergure considérable. Paris ne compte pas moins de 40 maisons closes réquisitionnées par les Allemands auxquelles s'ajoutent au moins douze établissements en banlieue. Pour l'écrivain Ernst Jünger, la capitale française semble avoir été «fondée sur l'autel de Vénus». Son Führer est moins poétique. Hitler déplore que Paris se soit transformé en une *Etappenstadt* («ville d'étape»), un lieu de débauche et de repos sordide avant de retrouver les rigueurs du front de l'Est. L'image d'exemplarité et de discipline que la troupe d'occupation se doit de renvoyer est bien écornée. Les témoignages d'officiers de l'époque décrivent des clubs mal famés bondés de soldats allemands dont l'attitude vulgaire s'accorde à la «bassesse» des lieux qu'ils fréquentent avec assiduité. Alors que la population civile subit rationnements et privations, les maisons closes vivent un véritable «âge d'or». Au One Two Two, on croise souvent les cadres de l'Abwehr. Ceux de la Gestapo ont leur table réservée au Sphinx, tandis que la fine fleur du commandement de la Wehrmacht fait bombance au Chabanais.

Confidences sur l'oreiller

Les maisons closes de luxe deviennent les salons où l'on rencontre les figures les plus troubles de l'époque. Henri Lafont et Pierre Bonny, chefs de la Gestapo française de la rue Lauriston, s'en servent comme lieux de recrutement ou de corruption. Entre deux coupes de champagne, on y négocie des laissez-passer ou des protections contre des perquisitions, on y dénonce des résistants ou on y revend des stocks de denrées rares obtenues au marché noir par les profiteurs de guerre. Les confidences sur l'oreiller sont parfois collectées par les patrons des bordels pour être revendues au plus offrant quelle que soit sa nationalité. Face au succès économique des maisons closes, le régime de Vichy décide, fin 1941, de les taxer en les classant parmi les «spectacles de troisième catégorie», au même titre que les matchs de boxe ou les bals. Loin de s'en offusquer, les tenanciers acceptent volontiers cet impôt (allant de 8 à 18 %), y voyant une forme de légitimation étatique. Cette intégration officielle culmine en avril 1942, lorsque la profession rejoint le comité interprofessionnel de l'industrie hôtelière, transformant ainsi les gérants de bordels en commerçants reconnus par la loi. À la Libération, le ressentiment populaire explose. Si les scènes de femmes tondues marquent l'imaginaire collectif, les maisons closes, elles, sont vues comme les symboles d'une France qui a pactisé avec l'ennemi et s'est enrichie sur la misère de la population. En 1946, lorsque Marthe Richard porte la loi qui fermera définitivement les maisons closes, son argument est tout aussi moral que patriotique: ces hauts lieux de la «collaboration horizontale» ont été le théâtre d'une trop grande proximité avec l'occupant.

Marthe Richard clôt les ébats, pas les débats

En 1945, cette ancienne prostituée, aviatrice et résistante est élue au conseil municipal de Paris. Elle porte alors le projet de loi sur la fermeture des maisons closes, facilité par leur compromission avec l'occupant cinq ans durant et approuvé par une partie de la classe politique, mais ce progrès social s'avérera une douloureuse illusion. PAR VIRGINIE GIROD

Le 13 avril 1946, la «loi tendant à la fermeture des maisons de tolérance et au renforcement de la lutte contre le proxénétisme» est adoptée par l'Assemblée nationale constituante. Quatre-vingts ans plus tard, le député RN Jean-Philippe Tanguy propose de rouvrir les maisons closes, preuve, s'il en est, que ce débat, lui, n'est jamais clos! Marthe Richard aussi s'est montrée versatile, bien qu'en 1945, les 39 députés à l'origine de la loi abolitionniste aient vu en elle leur égérie. Tout commence en Meurthe-et-Moselle en 1889. Marthe Betenfeld naît dans une famille d'ouvriers. Son avenir est tout tracé: elle s'usera les yeux et les doigts sur des travaux d'aiguille pour quelques francs. Or, elle est jolie et audacieuse. Dans cette France de la Belle Époque où les hommes consomment les femmes comme on fume des cigares pour se détendre, Marthe comprend que le commerce de l'amour peut rapporter gros. Cependant, âgée de 16 ans, elle manque de prudence. Arrêtée par la police pour racolage, elle est fichée à la préfecture de police.

Plus tard, elle s'enfuit de chez elle avec un bel Italien. L'histoire est banale. Elle se met à travailler dans un bordel de Nancy pour subvenir aux besoins de son amant. Avec 30 passes par jour, elle contracte vite la syphilis. Elle est placée dans un hôpital-prison où elle reçoit des soins rudimentaires. Déterminée à échapper à la misère, elle s'enfuit, gagne Paris seule et se lance dans la prostitution de luxe, plus lucrative et moins risquée. Elle parvient à se faire épouser par un riche mandataire aux Halles et devient une honnête femme. Toujours éprise d'aventures, la Meurthoise s'enorgueillit d'être la sixième Française à décrocher un brevet de pilote. Veuve au début de la Grande Guerre, elle aurait œuvré dans le renseignement avant de se marier avec un Anglais qui la laisse à nouveau veuve et encore plus riche. Dans les années 1930, connue sous le nom de Marthe Richard après la publication de ses Mémoires et leur adaptation au cinéma, elle devient une figure à la mode. Fidèle à sa réputation, elle aurait participé à la Résistance pendant l'Occupation.

Le droit de vote et l'éligibilité des femmes à partir de 1944 la poussent à se découvrir une nouvelle passion: la politique. L'année suivante, elle fait partie des premières élues en tant que conseillère municipale de Paris pour le 4e arrondissement. Cette Marie-Madeleine moderne du Mouvement républicain populaire (MRP) a rejoint les rangs des démocrates-chrétiens, centristes, favorables à la création de l'Europe, progressistes mais adeptes du catholicisme social. Évidemment, les élus dotés de cette sensibilité ne plébiscitent guère les maisons de tolérance. Leur volonté abolitionniste est soutenue par la gauche peu encline à laisser l'économie libérale et capitaliste faire main basse sur la sexualité. Le contexte de l'après-guerre est favorable à la fermeture définitive des maisons de tolérance. Il faut cependant garder à l'esprit que le nombre de lupanars était en chute libre depuis la fin du XIXe siècle (*voir infographie p. 44*). Concurrencé par les maisons de rendez-vous, la prostitution de rue, la courtisanerie et la naissance des amours libres, le «bordel à papa» décrit dans les livres de Maupassant était déjà suranné.

De la putain au grand cœur à la «pute à boches»

L'Occupation a planté le dernier clou dans le cercueil de cette institution du siècle passé. Le régime de Vichy a traqué les «insoumises», les prostituées occasionnelles non encartées à la préfecture de police, et les filles en carte, celles qui travaillent hors des maisons, ont été suspendues pour circonscrire la prostitution dans les établissements prévus à cet effet. Dans ce contexte, les maisons closes sont devenues des centres de loisir pour officiers nazis et soldats de la Wehrmacht. Choyés dans les salons feutrés, ceux-ci faisaient «bonne chair» avec les collabos et les souteneurs. La Gestapo aurait aussi fait des claques un lieu de collecte d'informations sur la Résistance. Le mythe de la putain au grand cœur façon Casque d'Or est remplacé par l'image ignominieuse de la «pute à boches». Mais contrairement aux véritables amoureuses des nazis, les «filles •••

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Femme de loi En s'attaquant aux maisons closes, Marthe Richard (ici en 1947) ne s'en prend pas aux prostituées mais à la société, qui permet une telle exploitation des femmes. Malheureusement, sa loi aboutira à encore plus de précarité et de violence pour les « filles de joie ».

PARIS, PRÉFECTURE DE POLICE/DR

PREFECTURE DE POLICE
Ville de Paris
Direction
de la Police Judiciaire.
Sommaire.

Notification d'arrêté de fermeture de Maison de Tolérance.

Aff.

Mme Jamet
122 rue de Provence

P 1662

REPUBLIQUE FRANCAISE.

L'an mil neuf cent quarante six,
Le 1er octobre

Nous, Marcel GALY, Commissaire Principal de la Ville de Paris, attaché à la Direction de la Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Vu la loi du Treize Avril mil-neuf cent quarante six, prescrivant la fermeture des maisons de tolérance à Paris et le renforcement de la lutte contre le proxénétisme.

Vu l'arrêté de Monsieur le Préfet de Police en date du vingt trois Septembre mil neuf cent quarante six, en exécution des instructions reçues de Monsieur le Directeur de l'Hygiène et de la Santé Publiques en date du 25 Septembre 1946,

Avons mandé et notifions à la dame : Jamet née Lucas Georgette le 13-12-1910 à Paris 8e

tenancière de la maison de tolérance sise à Paris : 122 rue de Provence

la fermeture de cette dernière à dater du Sept Octobre 1946.

Nous lui donnons, par ailleurs, connaissance des interdictions portées à l'article I de la loi du 13 Avril 1946.
Et Madame Jamet signe avec nous le présent procès-verbal dont nous lui remettons copie.-

LE COMMISSAIRE PRINCIPAL:

AFP



Maisons vraiment closes Établissements de luxe ou lieux d'abattage sont soumis à la fermeture, comme spécifié dans ce document adressé au célèbre One Two Two (à g.). En octobre 1946, après quinze ans d'activité, Le Sphinx, lupanar haut de gamme, en est réduit à vendre son mobilier, sans doute très connoté, aux enchères.

••• à numéro» (enregistrées dans les maisons) n'avaient pas le choix. Ainsi, fermer les bordels participe à la fois de la purge d'après-guerre et de l'assainissement moral de la société après des décennies d'excès. Dès 1945, des maires provinciaux font fermer d'autorité les maisons closes de leur commune.

Finir sur le trottoir à la merci du premier marlou venu

À Paris, le 17 décembre 1945, à l'initiative du MRP, le conseil municipal soutient à l'unanimité moins une voix la décision du préfet de police: les 200 tolérances du département de la Seine mettront la clé sous la porte. Pour remporter une victoire définitive sur les maisons, le MRP met en avant sa championne, Marthe Richard. Femme, célèbre résistante et ancienne prostituée, elle est l'égérie rêvée des abolitionnistes. Avant que la proposition de loi ne passe devant l'Assemblée nationale, la conseillère municipale se lance dans une étude sur le terrain pour nourrir les réflexions des députés. Elle visite les maisons parisiennes et provinciales où elle est accueillie par des filles terrifiées. Celles-ci lui font toutes les mêmes objections: elles ne vont pas changer de métier ou se marier du jour au lendemain. Elles perdront leur toit, leurs trois repas quotidiens, et finiront sur le trottoir à la merci du premier marlou venu. Marthe Richard connaît assez le métier pour savoir que ces prostituées ont raison mais elle a toujours su sentir le sens du vent. Le temps des maisons closes est révolu. L'élue fait la une des journaux sous le sobriquet de «Veuve qui Clôt», jeu de mots inspiré par une marque de champagne. En décembre 1945, *L'Aube* salue la qualité de l'enquête de Marthe Richard et cloue «la police dite des mœurs» au pilori. Pour le journaliste, sortir les filles des tolérances et les «rééduquer» est une affaire de femmes. Enfin, le 13 avril 1946, la loi 46-685, dite loi Marthe Richard, sur la fermeture des maisons closes est adoptée par 564 voix contre 2. Tous les établissements fermeront dans les six mois à venir

Les paradoxes d'une abolition

Au journal du 20 heures de l'ORTF du 8 août 1973, Marthe Richard, 84 ans, assène au journaliste qu'en matière de prostitution, il ne faut pas mélanger les questions sanitaires et policières. Vingt-sept ans plus tôt, elle était le visage de l'abolitionnisme. Désormais, au côté de Jacqueline Trappler, une honnête prostituée aux allures de mère de famille, elle défend l'ouverture des Eros Center. Au sein de ces lieux de prostitution corporatifs, les filles travailleraient pour leur compte et en sécurité. Marthe Richard appelle à la lucidité. Sa loi n'a pas fait disparaître la prostitution. Les filles sont maintenant sur les trottoirs ou à la porte des hôtels, livrées à la violence des clients et des proxénètes, plus vulnérables que jamais. Mais la France refuse de revenir en arrière ou d'imiter les exemples suisse ou hollandais. La situation des filles se dégrade. En 2003, le racolage est considéré comme un délit. Treize ans plus tard, le client devient à son tour un délinquant. Chaque loi renvoie les prostituées un peu plus loin dans les ténèbres de la clandestinité. La conséquence est la même qu'avec le réglementarisme du XIXe siècle. Les travailleuses du sexe sont confinées à la marge de la société afin que les bonnes gens puissent les ignorer. V. G.

sans aucune indemnité. Le racolage, le proxénétisme et la mise à disposition de locaux pour l'activité prostitutionnelle sont également interdits. L'historienne du droit Amélie Maugère y voit un triomphe marxiste appliqué à la prostitution. Plus aucune fille ne subira l'oppression de cette règle libérale: un employeur, un employé, un client. La loi est complétée par une seconde mesure votée le 24 avril sur la prophylaxie des maladies vénériennes qui impose un carnet de suivi médical aux professionnelles du sexe. Cette mesure sanitaire démontre l'hypocrisie qui entoure le premier volet de la loi. Chacun sait que la fermeture des maisons ne fera pas disparaître la prostitution. Comme les filles l'avaient prédit, le métier change seulement de forme. Il se réorganise dans les rues, à deux pas des hôtels borgnes et passe dans la clandestinité totale.

Supprimer la prostitution, un rêve ambitieux…

Dans les bordels d'antan, les sous-maîtresses appelaient la police pour arrêter les clients cogneurs et les proxénètes étaient sous contrôle. Désormais, la violence est la seule garante de l'ordre et la gestion mafieuse des filles s'érige en norme. Dans sa rubrique «Grands Procès, Petites Causes», le journal *Qui?* du 9 mai 1949 épingle les incohérences de la loi du 13 avril 1946 et défend la cause des aubergistes traînés en justice pour avoir loué une chambre à une gagneuse dont le carnet médical était à jour. Et le journaliste d'ajouter «Nous ne voulons faire à Marthe Richard nulle peine […] Mais nous sommes obligés de lui dire qu'elle n'a pas réalisé ce rêve ambitieux: supprimer la prostitution. La prostitution est vieille comme le monde.»

Avec sa loi, Marthe Richard pensait peut-être tirer un trait sur son passé et faire détruire les cartes des préfectures. Mais la police des mœurs a gardé ses précieuses fiches. Celle de la «Veuve qui Clôt» est toujours conservée dans le petit musée de l'actuelle brigade de répression du proxénétisme (BRP). À une date indéterminée, une main a ajouté au bas de la carte en lettres capitales la mention «Ne pas communiquer». Marthe Richard a-t-elle tenté d'échapper à son histoire comme d'aucuns le prétendent? Rien n'est moins sûr. À la fin de sa vie, elle défend la réouverture des maisons closes. Mais l'idée d'en finir avec la prostitution a fait son chemin dans les institutions internationales. En 1960, l'ONU ratifie une convention abolitionniste au nom de la dignité humaine. Hélas, l'actualité démontre que la prostitution semble impossible à juguler. H



AFP

Jeu de dupes **Depuis la fermeture des maisons closes et l'interdiction de racoler, les prostituées se font régulièrement contrôler et arrêter par la police. Elles sont généralement libérées le lendemain et c'est reparti pour un tour.** Paris (1951).

Madame Claude, de belles poules pour le gratin





Avec les Trente Glorieuses, la prostitution se réinvente. Dans les années 1960, la célèbre maquerelle met en place un service de call-girls de luxe pour les clients les plus prestigieux du monde, têtes couronnées, grands magnats, hommes politiques… Sa connaissance des petits vices de ce grand monde lui vaudra sa chute.

PAR VIRGINIE GIROD

Pygmalionne En surdouée du marketing, celle qu'on a parfois appelée la « maquerelle de la République » (ici en 1994) savait choisir ses filles, qu'elle perfectionnait à coups de bistouri et de cours d'anglais pour offrir un « produit » exceptionnel à l'élite.



NETFLIX - LES COMPAGNONS DU CINEMA_TNG PRODUCTIONS/CHRISTOPHEL

Sur un plateau Le personnage de Madame Claude a inspiré quelques réalisateurs dont Just Jaeckin en 1977 avec Françoise Fabian dans le rôle phare et, en 2021, Sylvie Verheyde avec Karole Rocher et son groupe de filles (photo ci-dessus).

Charismatique, élégante, un brin masculine, Madame Claude trouble tous ceux qui osent affronter son regard de jais. Papesse de la prostitution de luxe, elle connaît les petits vices de tous les hommes célèbres, ce qui finit par terrifier les puissants jusqu'à l'Élysée.

Dans les années 1950-1970, seuls quelques bordels clandestins prospèrent aux abords des chantiers. La police les tolère car les ouvriers immigrés y achètent trois minutes d'amour avant l'instauration du regroupement familial en 1978. Les hommes de la bonne société, quant à eux, recherchent un nouveau service prostitutionnel efficace, moderne et discret, en accord avec l'esprit des Trente Glorieuses, et que seule une femme pouvait imaginer!

Lorsqu'elle arrive à Paris après la guerre, Madame Claude, alias Fernande Grudet de son vrai nom, découvre le milieu de la nuit et sympathise avec la mafia corse. Elle n'est pas assez talentueuse pour devenir artiste. Le salariat ne lui convient pas. Elle se transforme alors en chef d'entreprise. Elle méprise un peu les femmes et considère que les hommes sont manipulables par le sexe. Le proxénétisme lui semble donc être le filon idoine. Elle veut, tel Pygmalion, modeler des créatures féminines si parfaites, si désirables, qu'elles rendront les hommes fous. Elle sélectionne des jeunes femmes naturellement sensuelles, instruites, puis avance l'argent pour de la chirurgie esthétique et la confection d'une garde-robe de luxe.

Un « cheptel » de haute qualité

Elle leur dispense elle-même des cours de savoir-vivre et d'anglais. Ses filles sont si exceptionnelles qu'elles ne sauraient arriver dans un lieu quelconque sans susciter des regards admiratifs, condition sine qua non pour toucher une clientèle huppée. Enfin, elle compte sur le bouche-à-oreille pour mettre en relation la bonne fille avec le bon client. Ce n'est pas difficile, dans les années 1960, ses amis mafieux fréquentent les stars de cinéma et les hommes politiques. La qualité de son «cheptel» est vite reconnue. Les prix sont élevés et la proxénète prélève sa commission de 30 %. Parfois, elle envoie des amis chez ses filles, des clients-mystères complices, afin de tester le professionnalisme des jeunes recrues ou de s'assurer de l'enthousiasme toujours intact des plus aguerries. Contrairement à ce que prétendent ses détracteurs, elle n'envoie jamais de filles entre les mains de clients violents. Face aux fantasmes des sadiques, elle répond toujours que «sa marchandise est trop délicate pour cela.» De son propre aveu, son ambition est de retirer de la prostitution tout ce qui est laid et vulgaire. Dans son système, tout le monde est gagnant: le client satisfait, la fille qui s'enrichit et voyage ainsi que la patronne qui jouit d'un sentiment de contrôle sur son empire. Dans l'esprit de Madame Claude, la prostitution de haute volée est une revanche sur la vie. À ses yeux, la femme mariée dépendante des revenus de son époux est une prostituée plus maline que les autres. Au contraire, les femmes qui gagnent leur vie sont libres et indépendantes et, dans les années 1960, les choix de carrières lucratives •••

CHRISTOPHE MOURTHE/BUREAU233

••• pour les femmes sont limités. Chez Madame Claude, pas de maison close mais son téléphone, chez elle, rue de Marignan, à Paris. De nombreuses jeunes femmes reçoivent à leur propre domicile, d'autres se rendent à l'hôtel, accompagnent un homme d'affaires dans un cocktail ou partent à l'étranger pour un week-end ou une semaine de vacances. Certains clients ont leurs lubies. Eddy Barclay par exemple exige deux filles blondes! Patricia Herszman, une belle blonde sexy en diable, assure les petites pauses coquines du P.-D.G. de Fiat, Gianni Agnelli. D'autres filles retrouvent le président Kennedy aux États-Unis, le Chah en Iran ou Aristote Onassis sur son yacht en Grèce… Certaines partagent les plaisirs passagers de Yul Brynner ou Marlon Brando.

Après la rupture symbolique de mai 1968, les mœurs changent. Certains clients libertins réclament une fille pour une soirée à trois avec leur femme prétendument bisexuelle. Dans de tels cas, l'épouse finit toujours par coincer la professionnelle et lui confesser que le triolisme ne l'attire pas. Son seul désir est de faire plaisir à son mari. Les filles de Claude sont assez malines et éduquées pour savoir comment agir dans ces situations complexes en gardant le sourire. Après chaque rendez-vous, la patronne téléphone à son employée

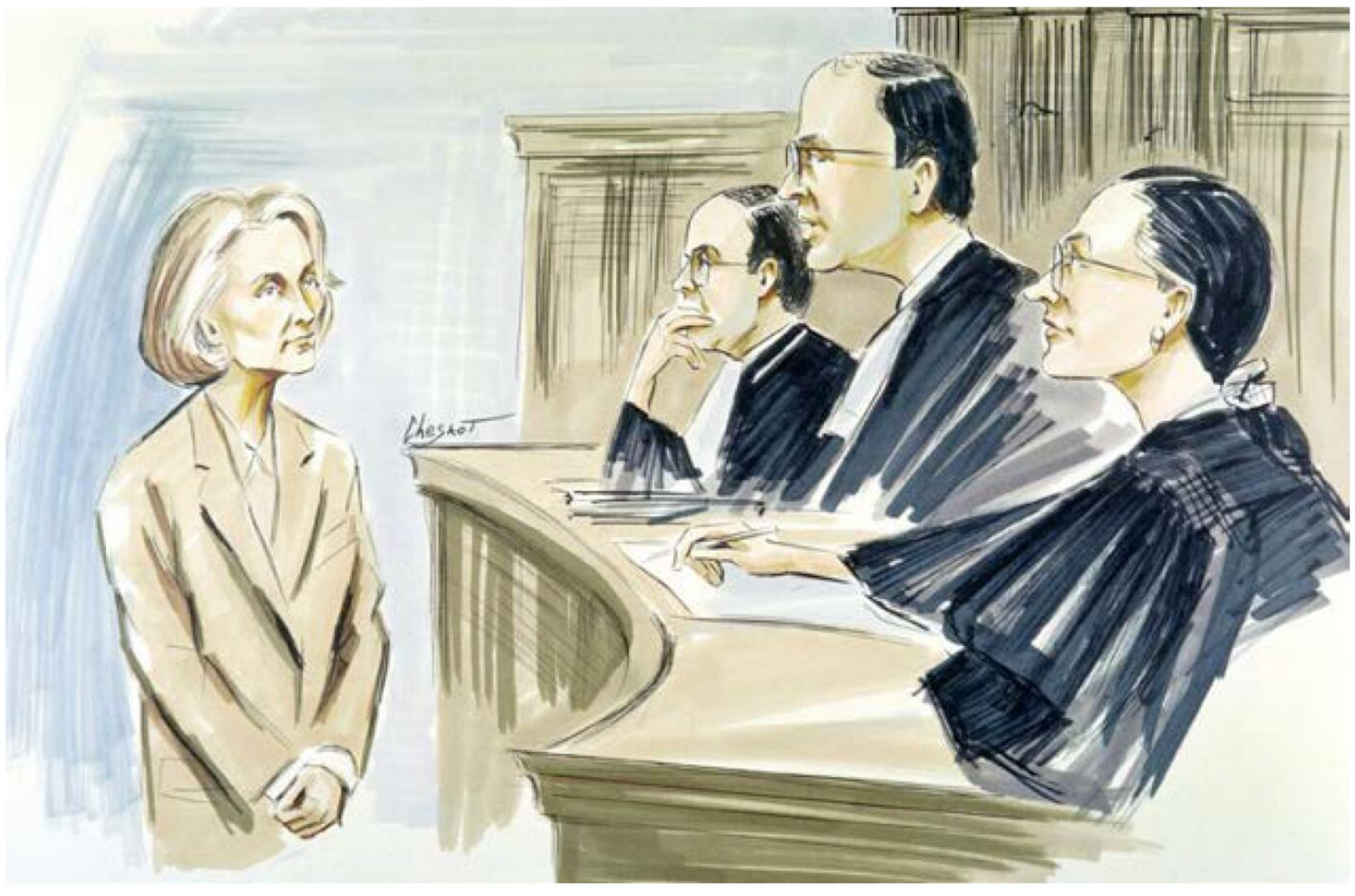
> « Outre des politiques français, les filles retrouvent Kennedy, Onassis ou le chah d'Iran… »

pour un compte-rendu circonstancié. Elle est aussi attentive au bien-être du client qu'à celui de ses filles. Aucune ne fait plus de trois rencontres par jour et n'accepte de pratique déplaisante. En connaissant les besoins et les envies de chacun, la gérante garantit l'excellence des services rendus. Sa méthode fonctionne à merveille. Le succès est tel que toutes les jolies ambitieuses de Paris se pressent dans son bureau. Une authentique aristocrate mariée mais désargentée devient l'une de ses filles les plus demandées. Une majorité de ses créatures parviennent à se faire épouser par un client. Le carnet d'adresses de la plus grande proxénète de la décennie finit par intéresser le renseignement. Un pacte aurait été conclu : les RG la protègent en échange d'informations sur les vices de ses clients.

En 1974, alors que la libération sexuelle bat son plein, le nouveau président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, veut en finir avec la République des «copains et des coquins». Il neutralise Madame Claude en lui mettant le fisc sur le dos, méthode qui a permis la chute d'Al Capone. Ainsi, le juge Jean-Louis Bruguière lui réclame 11 millions de francs. Selon la proxénète, le président se venge. Quelques mois avant son élection, lui, ou une personne de son entourage au ministère de l'Économie, aurait été dérangé lors de son rendez-vous par l'amante de cœur de la call-girl venue faire une scène de ménage. Le client aurait cru tomber dans un piège tendu par Madame Claude. Il n'en était rien.

Secrets perdus ou bien gardés

Martine Monteil, la première femme commissaire à diriger les brigades des stupéfiants et du proxénétisme, supervise l'arrestation de la proxénète. Ces deux femmes de tête sont plus féroces l'une avec l'autre que n'importe quel homme mais la fonctionnaire a la loi pour elle. Madame Claude s'exile avant de passer par la case prison à Fleury-Mérogis. Dès la fin des années 1970, toutes les pièces à conviction qui prouvent que des hommes d'État français ont été des clients de Madame Claude ont disparu. Catherine Virgitti, l'une des filles les plus proches de la patronne, jure que les photos où elle apparaît au côté de VGE lors d'un safari ont été subtilisées. Aujourd'hui, le dossier de Madame Claude aux archives de la police est vide. En 1990, après une tentative ratée pour relancer son commerce sur minitel, la plus élégante des maquerelles accepte une interview dans l'émission *Super Nanas* animée par Patrick Sébastien. Avec beaucoup d'assurance, elle affirme que si elle devait recommencer, elle ferait la même chose. Cependant, son sens de l'honneur semblable à celui de ses anciens amis de la mafia corse, la retient de livrer en pâture aux curieux les noms de ses filles ou de ses clients. Seules certaines de ses anciennes call-girls et quelques journalistes bien renseignés à l'instar d'Yvonnick Denoël parviendront à percer les secrets de Madame Claude. H



AFP

De la cour des grands à la cour pénale Tel Al Capone, Fernande Grudet se fait pincer d'abord par le fisc, dès le milieu des années 1970, avant de comparaître devant les juges pour proxénétisme aggravé en septembre 1992. Croquis de Jean Chesnot (1992).

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis ma formule d'abonnement (Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE **1 AN** **-54%**
10 n° + 4 hors-séries + l'accès digital pour 84 € au lieu de ~~181,40 €~~*

☐ OFFRE **6 MOIS** **-50%**
5 n° + 2 hors-séries + l'accès digital pour 45 € au lieu de ~~90,70 €~~*

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom (1) .....

Prénom (1) .....

Adresse (1) .....

CP (1) |_|_|_|_|_| Ville (1) .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 Je choisis mon mode de règlement

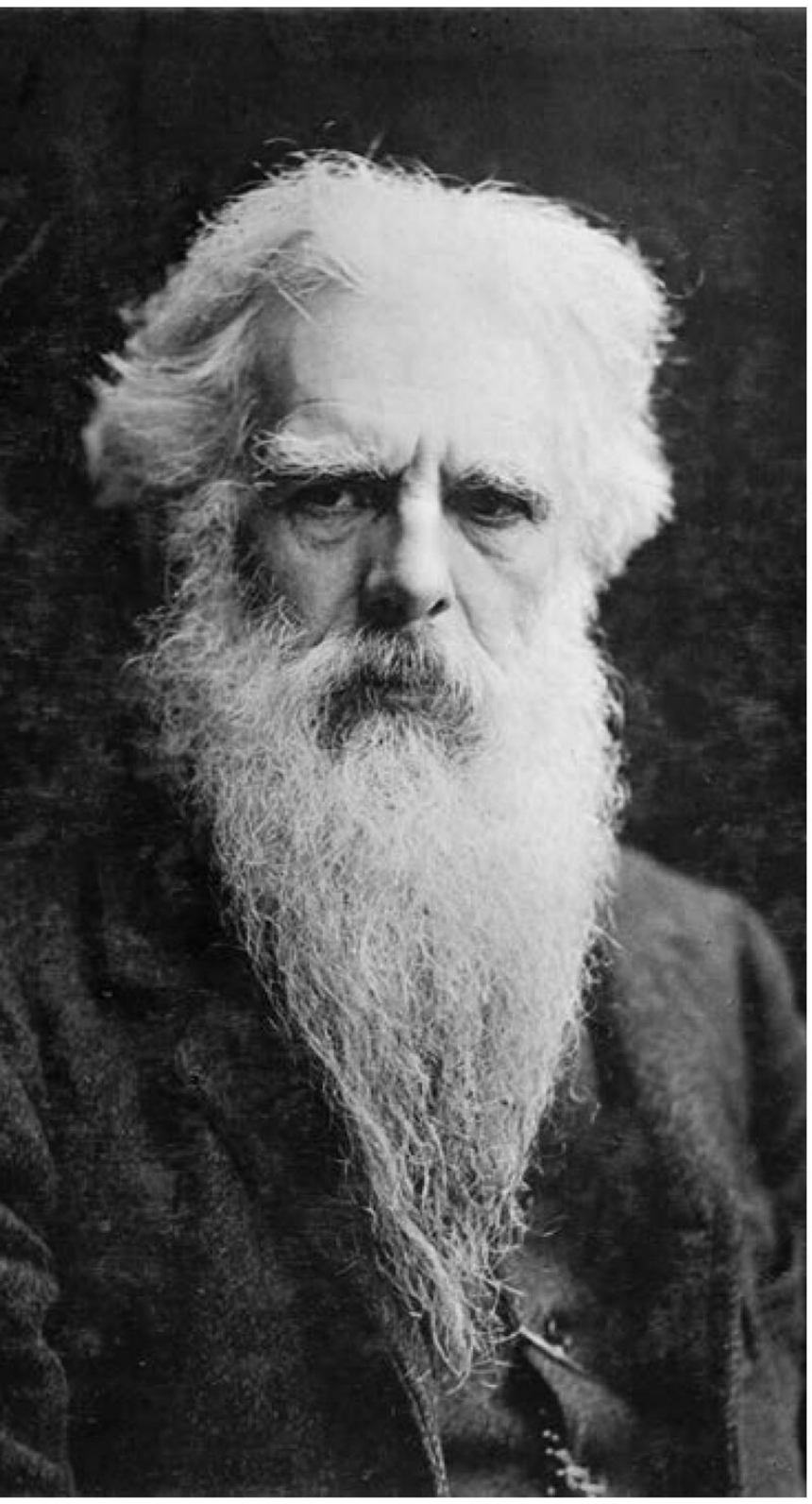
☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante :
Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694
60647 Chantilly Cedex

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr/948** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56**
du lundi au vendredi de 9h à 18h.

*par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90, les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90 et l'accès digital au prix unitaire de 5€90. Offre valable jusqu'au 30/04/2026 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv.** Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB8948



SSPL/UIG/BRIDGEMAN IMAGES

Muybridge, la magie du mouvement

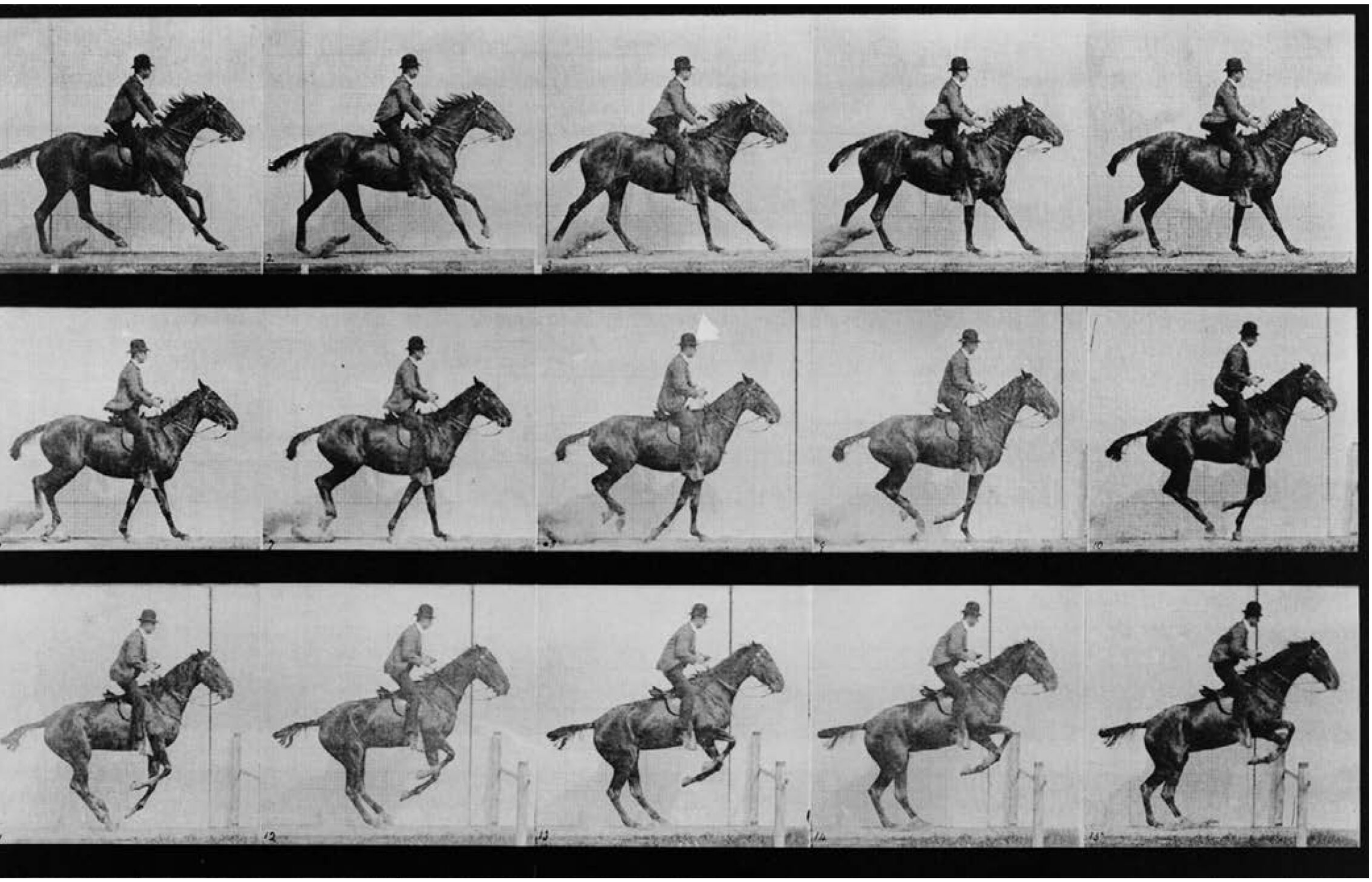
La vie du photographe, hautement romanesque – voyageur, gravement accidenté puis… meurtrier – ne l'a pas empêché d'être l'inventeur d'un appareil de génie après qu'il a, en 1878, réussi à segmenter l'allure d'un cheval en plusieurs clichés. Ses travaux préfigurent le cinéma. PAR JEANNE MORCELLET

Edward Muybridge n'a pas toujours été photographe. Et ne s'est pas toujours appelé ainsi. Né à Kingston-upon-Thames, près de Londres, en Angleterre, le 9 avril 1830, il porte le nom d'Edward James Muggeridge. Il grandit dans un milieu assez privilégié, entre un père marchand de blé et de charbon, une mère au foyer et trois autres garçons. Mais en 1843, une épidémie de grippe emporte son père ; quatre ans plus tard, son grand frère meurt du typhus. Il quitte l'école et devient soutien de famille. En 1851, il change son prénom en mémoire d'un roi couronné dans sa ville à l'époque saxonne et émigre aux États-Unis un an plus tard.

Après quelques années à New York comme commercial pour une grande maison d'édition, il décide de tenter sa chance à San Francisco. Il veut réussir et faire fortune. La ville assure un avenir aux audacieux. Muybridge est de ceux-là. Il ouvre une librairie et poursuit sa collaboration avec l'éditeur new-yorkais. Pendant huit ans, il propose des livres rares, des estampes haut de gamme, des dictionnaires encore, mais les affaires ne sont pas si florissantes ; les Californiens courent davantage après la gloire et l'or. En 1860, Muybridge charge son frère Thomas de reprendre la librairie et de la faire prospérer. Il projette un voyage en Europe pour y acquérir des livres anciens.

La photo comme remède

Le 2 juillet 1860, le libraire prend place avec sept autres passagers dans une diligence pour un long voyage vers Saint-Louis. Le 22 juillet, en plein Texas, la diligence se fracasse en bas d'une pente et la tête de Muybridge heurte violemment le sol. Après un coma de neuf jours, il ne se souvient de rien. Surtout, il est devenu un autre. Physiquement d'abord, le jeune homme brun arbore désormais un casque de cheveux totalement blancs. Psychologiquement ensuite, sa personnalité



LIBRARY OF CONGRESS, LC-USZ62-102354

Galop d'essai… réussi Propriétaire de chevaux de course, Leland Stanford, qui souhaite améliorer les qualités sportives de ses pur-sang, demande à Muybridge d'étudier leurs différentes allures. En 1878, il installe un système d'appareils photo qui va lui permettre de réaliser 12 clichés décomposant leurs mouvements. Travaux de Muybridge (v. 1880).

chaleureuse et avenante montre dorénavant des accès de colère et déborde d'excentricité. Probablement victime de lésions du cortex orbitofrontal, il ne contrôle et ne maîtrise plus ses émotions. De retour à Londres chez sa mère Susannah, il consulte sir William Gull, médecin de la reine Victoria. Si l'on ne sait pas exactement quand et avec qui il apprend la photographie, on pense qu'il l'utilise, sur les conseils du Dr Gull, comme moyen thérapeutique. Le cliché comme remède à la souffrance et au malheur. Par ailleurs, Muybridge ne chôme pas; il dépose des brevets et crée deux sociétés bancaires. Il est inventif, actif, téméraire, prend tous les risques mais in fine, va échouer. En 1866, de retour à San Francisco, qui compte désormais 120 000 habitants, il travaille dans la galerie de son vieil ami photographe, Silas Selleck, rencontré à New York. Muybridge, qui a définitivement adopté ce nom, photographie essentiellement des paysages. Il n'aime pas le portrait, réalise des reportages quand l'actualité le dicte, comme le 21 octobre 1868 où l'hôtel de ville et des milliers de bâtiments s'effondrent lors d'un tremblement de terre. Mais ce qu'il préfère, c'est faire de la photo documentaire et breveter des inventions.

Capter l'authenticité du réel

Un an auparavant, à l'été 1867, seul dans la vallée de Yosemite, Eadweard Muybridge photographie des paysages d'une beauté à couper le souffle, à la demande d'un éditeur. Pendant cinq mois, il bivouaque et trimballe un laboratoire photographique complet, lourd d'une bonne cinquantaine de kilos, pour traquer des points de vue spectaculaires. Dans un environnement vierge et sauvage, il participe à une invention qui rivalise «d'objectivité» avec la peinture, un art réservé aux nantis et à leurs seules demeures bourgeoises ou aristocratiques quand la photographie, plus populaire, capte «l'authenticité du réel». Ses panoramas de Yosemite font sensation auprès du grand public et lui accordent une belle notoriété. Parmi les nombreux articles élogieux parus dans la presse régionale, on peut lire: «La vue des cascades est un magnifique exemple de photographie instantanée. On dirait que l'artiste a figé le rideau d'eau jusqu'à ce que sa surface mouchetée et écumeuse lui rende hommage.» En 1868, il part en Alaska avec l'armée américaine. L'achat, un an auparavant, du ter- •••

••• ritoire à l'empire russe a buté sur une hostilité générale ; à quoi bon avoir dépensé tant d'argent pour des terres inhospitalières? Muybridge réalise des images enthousiasmantes qui assurent une communication progouvernementale efficace ainsi que sa célébrité.

Amour et mort en un clic

Il a quitté la galerie de son ami pour intégrer le studio réputé des frères Nahl. Charles et Arthur emploient une jeune femme de 18 ans qui retouche leurs photos. Elle s'appelle Flora Downs, subjugue Eadweard qui connaît son premier et unique coup de foudre. Le 20 mai 1871, ils se disent oui pour la vie. Après deux mois de lune de miel, Muybridge quitte le foyer pour enchaîner les missions à un rythme effréné. Flora s'ennuie. Elle perd un premier bébé pendant sa grossesse puis un deuxième, mort-né. Elle sombre dans la dépression et finit par succomber au charme du major Harry Larkyns «gai, élégant et beau», un rien escroc, menteur et affabulateur, un temps critique de théâtre à l'*Evening Post*.

Muybridge travaille alors comme un forcené. Il a déjà rencontré son mécène, Leland Stanford, un homme immensément riche. Ancien gouverneur de Californie et magnat des chemins de fer, il affectionne les brusques et longs moments de silence. Les deux hommes sympathisent et leur collaboration dure une dizaine d'années. Stanford engage Eadweard en 1872 pour photographier chaque pièce de son immense maison de Sacramento. Propriétaire d'une écurie de chevaux de course, il le charge d'immortaliser son champion, Occident, au trot. Stanford veut comprendre et améliorer les capacités sportives de ses pur-sang aux pieds agiles.

S'il n'est pas encore question de série photographique sur la décomposition du mouvement, Eadweard s'attache à produire un cliché d'une netteté irréprochable, à la conquête de l'arrêt sur image et de l'instant parfait. Pendant des années, il réfléchit, essaye, s'exerce, s'améliore. Bientôt il va s'atteler à ce problème qui gêne scientifiques, artistes et grand public. Comment le cheval utilise-t-il ses membres au galop? Stubbs, Géricault et Degas peignent des chevaux aériens sur les champs de courses avec des antérieurs et des postérieurs très étirés, presque à l'horizontale. Est-ce vraiment comme cela que les chevaux galopent?

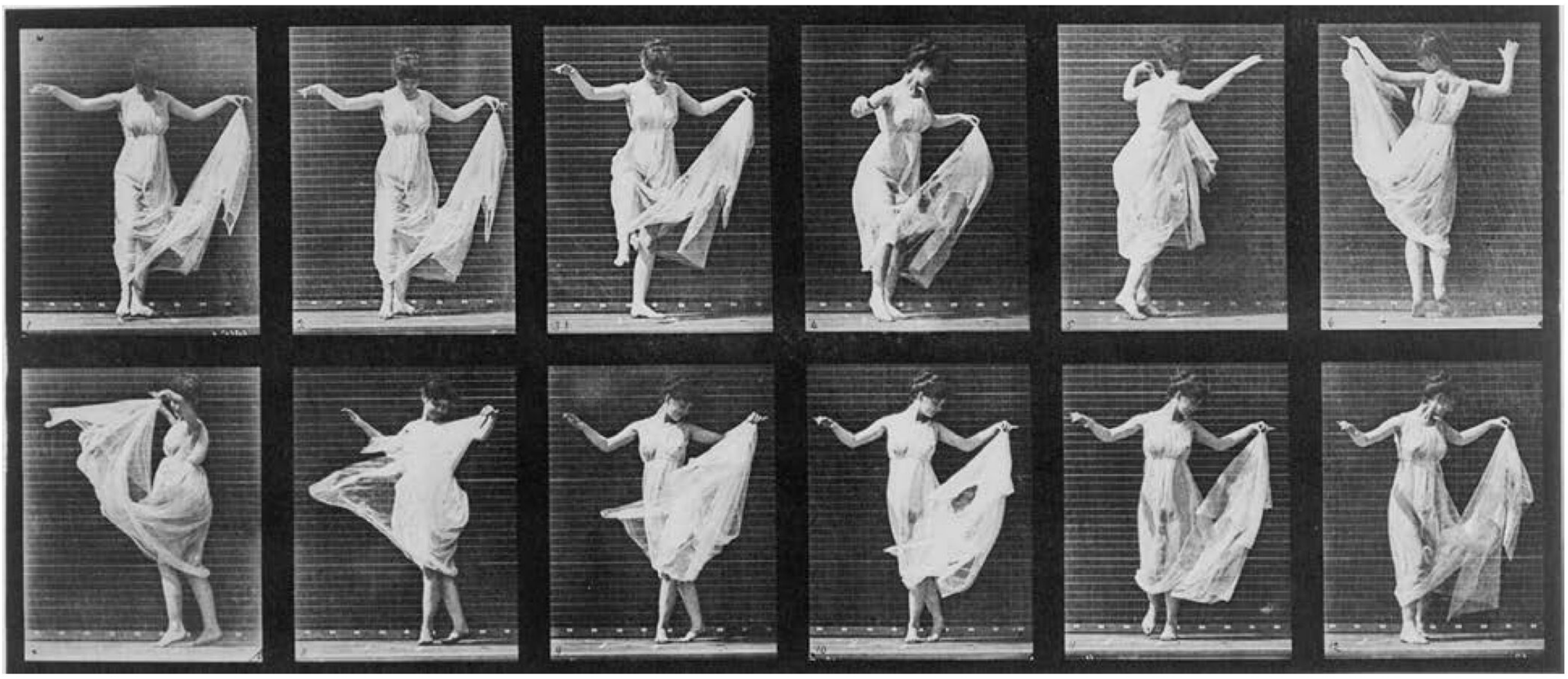


DR

Quand l'image prend vie Muybridge invente le zoopraxiscope (ci-dessus) en 1881, composé d'une lampe, d'une lentille et d'un disque en verre sur lequel sont imprimés des dessins réalisés à partir des clichés. Un tour de manivelle et les images s'animent.

Pendant ce temps-là, Flora assiste régulièrement à des représentations théâtrales avec Larkyns. Muybridge l'apprend, ordonne au critique de cesser de voir son épouse… Quand Flora accouche d'un petit garçon, Florado Helios Muybridge, le 16 avril 1874, le photographe est en reportage. Des mois plus tard, il apprend la liaison de Flora et Larkyns et, pire, la possibilité que l'enfant ne soit pas de lui. «L'un de nous sera abattu», hurle-t-il à son galeriste. Quelques heures plus tard, le beau major Larkyns meurt d'une balle en pleine poitrine. Les journaux de tout le pays relaient le meurtre, non qu'il soit exceptionnel mais il concerne un photographe de renommée internationale. Stanford dépêche l'un de ses avocats. Muybridge est jugé le 3 février 1875. Calme, indifférent, il reconnaît son acte, le justifie et ne manifeste aucun remords. Les avocats de Muybridge plaident pour la démence causée par l'accident de diligence de 1860. L'accusation leur oppose la préméditation et le sang-froid. Muybridge risque la peine de mort. Mais il est acquitté par un jury composé d'hommes mariés, et quitte la salle d'audience sous les applaudissements. Flora, femme adultère sans le

> **«Au galop, le cheval utilise-t-il ses membres comme le représentent les peintres?»**



CC0 LIBRARY OF CONGRESS, LC-USZ62-103037

Plaque tournante **Muybridge ne s'est pas intéressé qu'aux animaux. Il a aussi porté son objectif sur le genre humain, faisant marcher, danser, sauter ses modèles, parfois nus, pour décomposer les mouvements en détail.** *Dancing girl, a pirouette* (1887).

sou, décède un an et demi plus tard de la grippe à 24 ans. Florado, qui ressemblera trait pour trait à Eadweard, est placé dans un orphelinat financé par son père, qu'il rencontrera une dernière fois à l'âge de 9 ans.

Entre science et art

Après son acquittement, Muybridge est libre et débordé. En 1876, il reprend ses expérimentations sur le mouvement des chevaux de course de Stanford à Palo Alto. Il installe 12 appareils photo dans un hangar long et étroit, ouvert sur une piste équestre en gazon, recouverte de blanc pour capter la lumière. Chaque appareil, équipé d'un obturateur électromagnétique d'une vitesse de 1/1000e de seconde, est armé d'un fil tendu en travers de la piste; au passage du cheval, le fil se rompt et déclenche chaque obturateur en succession rapide. Le 15 juin 1878, devant la presse, Muybridge développe les 12 plaques. Admiratifs, les journalistes parlent d'un exploit jusqu'à affirmer une «nouvelle ère de la photographie». Ses clichés font le tour du monde. Puis Muybridge passe l'hiver 1879 sur le mécanisme de la lanterne magique et invente le zoopraxiscope, un projecteur de films, composé d'une lampe, d'une lentille et d'un disque en verre sur lequel les clichés séquentiels sont imprimés: il suffit au photographe de faire tourner le disque pour que le cheval s'anime. Des soirées de projection confirment la fascination du public.

Désormais brouillé avec Stanford après l'impression d'un livre, «réalisé et publié sous l'égide de Leland Stanford», comportant des photographies de Muybridge sans même mentionner son nom, le photographe obtient de l'université de Pennsylvanie le financement de nouveaux travaux. Avec un ingénieur, un physicien, un peintre et un sculpteur, toujours entre science et art, il réalise, entre 1884 et 1886, 10000 images consacrées à la locomotion humaine et animale. Invité à donner des conférences aux États-Unis et en Europe, il organise à l'Exposition universelle de Chicago des séances payantes avec son zoopraxiscope, et donne ainsi naissance au premier cinéma commercial du pays. Avant qu'il ne s'écroule le 8 mai 1904, alors qu'il travaille dans son jardin à une réplique miniature des Grands Lacs, il publie deux livres *Animals in motion* (1899) et *Human Figure in motion* (1901). Muybridge a nourri les artistes conceptuels dès les années 1970, inspiré à Philip Glass un opéra, à John Gaeta des images de *Matrix* et continue à inspirer les étudiants. Les créateurs contemporains, américains et européens, portent toujours sa postérité.

La photo inspire le pinceau

En 1881, Marey, médecin physiologiste, organise une réception en l'honneur de Muybridge, lequel fait la démonstration de son zoopraxiscope à des artistes et des scientifiques de renom, médusés et subjugués. Le premier n'a pas encore inventé, avec l'aide amicale du second, son fusil chronophotographique pour capturer le vol des oiseaux. Il veut comprendre, saisir, modéliser et synthétiser le mouvement quand Muybridge développe une visée esthétique et raconte des histoires. Meissonier, le peintre officiel de Napoléon III, reprendra ses esquisses et corrigera les mouvements des chevaux que Muybridge avait fixés, décomposés puis recomposés, leur donnant vie. Si Rodin fait la moue devant ce réel décortiqué, « c'est sûrement la réalité mais dans la réalité le temps ne s'arrête pas », Francis Bacon a salué son travail, « d'une précision incroyable. Il a créé un dictionnaire visuel du mouvement, un dictionnaire vivant. Ma principale source d'information visuelle est Muybridge ». J. M.

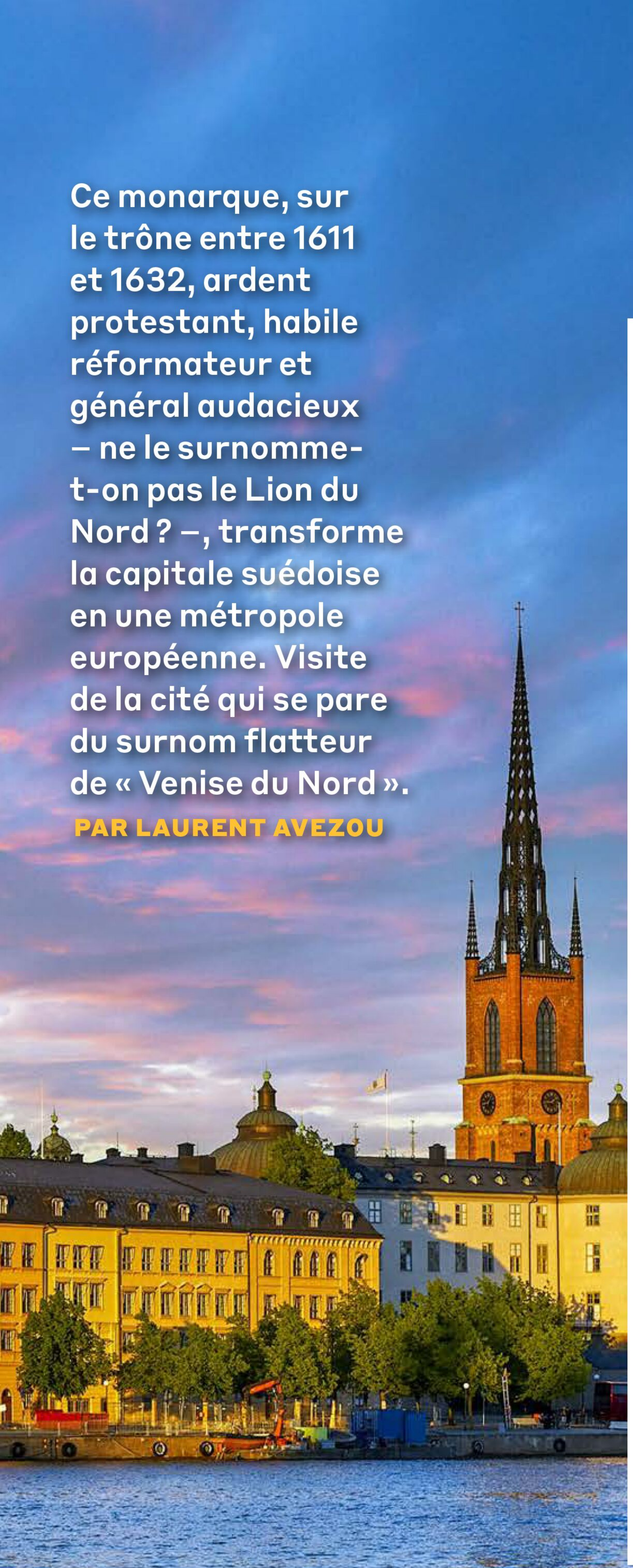
Stockholm dans les pas de Gustave Adolphe



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Ce monarque, sur le trône entre 1611 et 1632, ardent protestant, habile réformateur et général audacieux – ne le surnomme-t-on pas le Lion du Nord ? –, transforme la capitale suédoise en une métropole européenne. Visite de la cité qui se pare du surnom flatteur de « Venise du Nord ».

PAR LAURENT AVEZOU





À flots Baignée par la Baltique et le lac Mälaren, l'île de Riddarholmen abrite l'église dans laquelle se trouve la nécropole royale (à dr.) et la tour Birger Jarl, datée du XVIe s. (au centre). Portrait du roi (XVIIe s.), musée national de Suède.

IMAGEBROKER.COM/COLL. CHRISTOPHEL

Gustave II Adolphe est surtout connu pour ses dons de stratège qui lui ont permis de transformer la mer Baltique en un quasi-lac suédois. On peut retracer l'histoire du Lion du Nord en arpentant les rues de la capitale où il est né et repose. Le palais royal (*Kungliga Slottet*), situé à la pointe nord de l'île de Gamla Stan, n'a plus grand-chose à voir avec celui où il vit le jour, le 9 décembre 1594. Son bel ensemble Renaissance a été emporté par un gigantesque incendie le 7 mai 1697 – il n'y a plus que les maquettes présentées dans le musée des Trois Couronnes qui témoignent de l'état ancien du château, désormais englouti dans un plan très classique lourdement inspiré du baroque romain.

Tué en 1632 lors de la bataille de Lützen contre les impériaux, le Lion du Nord laissait une armée réformée de fond en comble, de l'infanterie – dotée du mousquet à rouet (qui remplace celui à mèche) et de cartouches en papier permettant une recharge plus rapide – à une artillerie de campagne, plus légère et plus mobile. Il aimait braver le danger, ce qui lui fut fatal. Mais quelle carrière ! Devenu roi en 1611, il s'empare, à 23 ans, en 1617, de l'Ingrie et de la Carélie, coupant la Russie de son accès à la mer, et conquiert ensuite la Livonie (actuelle Lettonie et une partie de l'Estonie), élargissant encore la façade orientale de son royaume. En 1630, en pleine guerre de Trente Ans, il s'allie à la France de Richelieu et prend le relais du Danemark dans la défense des princes protestants d'Allemagne contre les Habsbourg. La victoire de Lützen, malgré la mort de Gustave Adolphe, confirme la Suède comme première puissance militaire des nations baltiques.

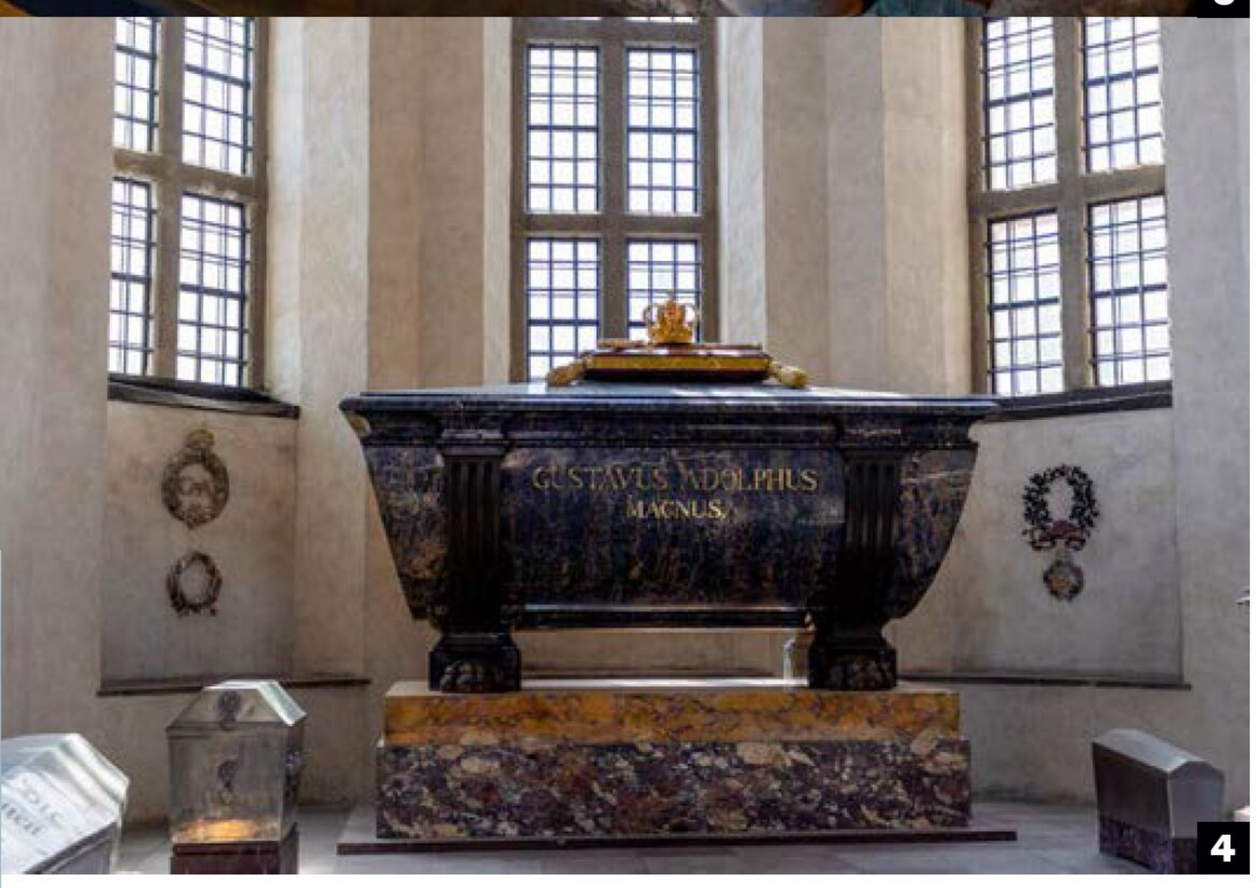
En sortant du palais, on prend sur sa droite pour gagner le cœur historique de la ville. Pour y accéder, il faut traverser la Stortorget, place bordée de hautes maisons •••

GENOMART/SHUTTERSTOCK 1

FELIX LIPOV/SHUTTERSTOCK 2



3 RITU MANOJ JETHANI/SHUTTERSTOCK



4 ANDREAS_BERGERSTEDT/SHUTTERSTOCK

Îles aux trésors La place Stortorget (1) est l'une des plus vieilles de Gamla Stan, la « vieille ville » répartie sur les îles de Stadsholmen, Riddarholmen et Helgeandsholmen. Autre place, celle de Gustave Adolphe (2), qui accueille sa statue équestre. Le musée Tre Kronor, dans le palais royal, expose une maquette de la forteresse (3) quand le Lion du Nord l'habitait, avant de trouver sa dernière demeure dans l'église de Riddarholmen (4).

• • • à pignons. C'est là que fut perpétré en 1520 le Bain de sang de Stockholm (*Stockholms blodbad*) – l'exécution de 88 nobles suédois soulevés contre le roi de Danemark Christian II. Le drame scella la fin de l'Union de Kalmar, vieille de cent vingt-trois ans, entre les trois couronnes (danoise, suédoise et norvégienne) et l'indépendance de la Suède, sous l'égide de Gustave Ier Vasa, grand-père de Gustave II, en 1523. Nul ne saurait terminer son tour gustavien sans avoir goûté à l'un de ces *Gustav Adolfsbakelse*, gâteaux commémorant la mort du souverain (le 6 novembre 1632), dont la composition peut varier, à condition qu'ils soient ornés de son portrait; leur lancement s'était fait sur concours, pour le bicentenaire de sa mort, en 1832 à Göteborg, deuxième ville de Suède, qu'il avait fondée.

Direction le sud-ouest jusqu'à la passerelle qui permet d'enjamber la ligne du métro et de se retrouver dans le quartier voisin de Riddarholmen, petit havre de paix de 250 m sur 400 m blotti contre la Riddarfjärden, une baie lacustre qui traverse Stockholm. La ville a été fondée ici, en 1252, par le *jarl* [comte] Birger, maître de fait de la Suède, dont la statue pose crânement sur la place qui jouxte l'église Riddarholmen. C'est là que repose Gustave Adolphe, dans la nécropole des rois de Suède, depuis la mort du fils de Birger Jarl, le roi Magnus Ladulås, en 1290. Au fond de la nef, du côté gauche, le regard est d'abord attiré par les murs tapissés des blasons rutilants des chevaliers de l'ordre des Séraphins (l'ordre le plus éminent du pays, fondé en 1748 par le roi Frédéric Ier), parmi lesquels on a la surprise de trouver de Gaulle, Mitterrand, le roi Farouk et Nelson Mandela. En traversant la nef, on rejoint le côté droit, la chapelle Gustave-Adolphe. La grille qui barre l'entrée n'empêche pas d'admirer, au fond, le tombeau de marbre noir du Lion du Nord, surélevé sur un socle de porphyre, entouré de ceux de son fils et de ses deux filles mortes en bas âge, ainsi que de son épouse Marie-Éléonore de Brandebourg. Reste à repasser devant le palais royal et à gagner par le pont du Norrbro la place Gustave-Adolphe, centre géographique des indications de distance vers et depuis Stockholm, pour se recueillir devant la statue équestre du roi. C'est le gouverneur de Stockholm Johan Christoffer von Düring qui, en 1757, commanda au Français Pierre-Hubert L'Archevêque le monument à la gloire du Lion du Nord. Il ne fut érigé qu'en 1796, dix-huit ans après la mort du sculpteur. Bras droit tendu, le roi désigne l'est, où il réalisa ses conquêtes les plus durables sur les pays baltes. Mais il indique surtout la direction du clou de ce tour gustavien. Pour l'atteindre, on emprunte un de ces bus amphibies qui relient Gamla Stan à Djurgården, deuxième île à l'est, où s'égrène une série de musées aux thèmes très éclectiques, du Viking Museum à l'ABBA Museum.

Gustave Adolphe craque devant le *Vasa*

C'est là qu'on découvre, dans la semi-pénombre aménagée d'un musée high-tech, l'impressionnant fantôme du *Regalskeppet Vasa* («Navire royal *Vasa*»). Le *Vasa* ne voguera plus. Il n'a d'ailleurs navigué que les 1300 mètres séparant le lieu de sa mise à l'eau de celui où il chavira, au large de Beckholmen (l'île qui jouxte Djurgården, au sud), le 10 août 1628, vingt minutes après sa mise à flot. Il a suffi de deux coups de vent pour que le navire, sabords ouverts et voiles déployées, gîte sur bâbord et sombre en cinq minutes à 32 mètres de profondeur, avec 30 à 50 des membres de l'équipage et leurs familles montés à bord pour ce qui devait être une inauguration en grande pompe. La faute à qui? Peut-être bien à Gustave! Le *Vasa* était le premier de cinq grands bâtiments destinés à tenir la dragée haute à la Pologne et au Danemark. Commandé en 1625 aux chantiers navals de Skeppsholmen, conçu pour embarquer 445 hommes, dont 300 soldats, peint en rouge, chargé de centaines de sculptures inspirées de l'Antiquité et de la • • •



HTTP://CREATIVECOMMONS.ORG/LICENSES/BY-SA/3.0

Étrillé L'Armurerie royale (*Livrustkammaren*) conserve cette curieuse relique : le cheval de bataille de Gustave Adolphe, un oldenburg nommé Streiff. C'est sur lui que le monarque fut mortellement blessé lors de la bataille de Lützen (1632).

••• Renaissance, relevées de couleurs vives, il avait tout du navire expérimental, avec plus de canons que les bâtiments de ce type et une élévation inhabituelle (cinq étages au lieu de quatre) imposée par le roi, impatient de recevoir son renfort pour la flotte de la Baltique. Plus de 400 artisans avaient œuvré à la construction de ce chef-d'œuvre technique.

Qu'est-ce qui a fait sombrer le *Vasa* ? L'orgueil royal ! Avec son armement, ses sculptures, somptueuses mais terriblement lourdes, et surtout un fond trop plat impropre à y caler un ballast assez lourd et profond, le *Vasa* était une fausse bonne idée. Une commission fut diligentée pour établir les responsabilités de la catastrophe qui avait coûté très cher au petit royaume. Elle aboutit à une relaxe de toutes les personnes incriminées, et le naufrage fut attribué à la volonté de Dieu. Mieux valait ne pas s'appesantir sur l'impatience du roi, qui était pour beaucoup dans le fiasco du *Vasa*. Sa revanche fut posthume.

Une restauration navale hors norme

Après plusieurs vaines tentatives de renflouement, ce n'est que dans les années 1660 que deux plongeurs parvinrent à remonter à la surface une cinquantaine de canons, grâce à une cloche faisant office de ventouse. Puisqu'on en avait récupéré le plus précieux pour la guerre, l'épave pouvait resombrer… dans l'oubli et le *Vasa* s'envasa. Jusqu'à ce que, trois siècles plus tard, un spécialiste de l'histoire navale suédoise, Anders Franzén (1918-1993), se mette en tête de le retrouver. Les fonds du port furent méticuleusement fouillés et, après des années de recherche, le 25 août 1956, une sonde remonta un fragment de chêne noirci qui permit de situer l'épave. Cinq années furent encore nécessaires pour préparer l'opération de renflouement qui eut lieu en 1961, trois cent trente-trois ans après le naufrage. Soigneusement dévasé, le *Vasa* courait encore le risque de pourrir à grande vitesse. Le navire fut alors soumis pendant dix-sept ans à l'aspersion en continu d'un mélange spécial devant se substituer à l'eau et prendre, en se figeant, la consistance de la cire. Enfin, en 1990, le vaisseau fantôme était installé dans la pénombre d'un bâtiment ad hoc, le *Vasamuseet*. Vu de l'extérieur, il laisse émerger de son toit les trois mâts reconstitués à leur hauteur réelle de 52 m. L'hubris du Lion du Nord a au moins eu cet effet positif de faire du *Vasa* le monument le plus visité de Scandinavie !

Christine, la reine de la mauvaise foi ?

Dans le palais royal, la salle du trône aménagée au milieu du XVIIIe siècle offre un condensé de la gloire monarchique suédoise. Gustave Adolphe et Charles XIV, fondateur de l'actuelle dynastie régnante, y campent de part et d'autre d'un trône en argent : celui que Magnus de La Gardie, le favori de Christine, lui offre pour son sacre. La fille de Gustave Adolphe, reine de Suède de 1632 à 1654, est bien présente dans les mémoires, mais par métonymie, comme un regret, voire un reproche. Car il y a un contentieux entre son pays et celle qui, non contente d'abdiquer, a abjuré sa foi luthérienne. Avant de pénétrer dans Gamla Stan, on aura longé Storkyrkan, la cathédrale de la ville, où fut sacrée Christine, le 20 octobre 1650. La cérémonie consacrait la Suède comme première puissance baltique. L'huile sainte fut présentée dans une corne d'or ornée de pierres précieuses à la reine, qui coiffa la couronne d'or paternelle et revêtit le manteau de velours, telle qu'elle est figurée dans le portrait du sacre conservé à l'Armurerie royale. Quatre ans après, elle abdiquait en faveur de son cousin Charles X. L'année suivante, sa conversion au catholicisme était rendue publique. La Suède eut bien du mal à lui pardonner cette trahison qui lui coûta son retour sur le trône, qu'elle tenta de négocier à deux reprises, et c'est à Rome qu'elle mourut en 1689. L. A.

AUDRIUS VENCLOVA/SHUTTERSTOCK

Eau hisse Coulé en 1628 lors de son voyage inaugural, qui ne dura qu'une vingtaine de minutes, le *Vasa*, éphémère fleuron de la flotte suédoise, est renfloué en 1961 et installé dans un musée qui se signale par son toit de cuivre portant des mâts stylisés qui représentent la hauteur réelle du navire.

SUCRÉ SALÉ/GREUNE, JAN/LOOKPHOTOS



ASSOCIAZIONE PELLIZZA DA VOLPEDO/CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Il Quarto Stato de Giuseppe Pellizza da Volpedo

Le XXe siècle a 1 an quand le peintre italien dévoile cette foule résolue s'avançant vers l'avenir. D'une puissance visuelle indéniable, cette œuvre incarne depuis lors le mouvement social. PAR CLÉMENT DIRIÉ



Lutte initiale Cette représentation du « Quart État » a marqué les imaginaires collectifs – des luttes syndicales au cinéma. Avec cette œuvre de taille, le peintre piémontais a fait entrer les combats des plus démunis dans l'histoire de l'art. (293 x 545 cm), Galleria d'Arte Moderna, Milan.

Si vous ne connaissez pas *Il Quarto Stato* de Giuseppe Pellizza da Volpedo, peut-être l'avez-vous tout de même aperçu au générique d'un film sorti en 1976. C'est en effet avec ce tableau iconique de l'art moderne italien que Bernardo Bertolucci ouvre *Novecento*, sa fresque épique sur l'histoire de la péninsule au XXe siècle. Soixante-quinze ans après sa présentation à la Quadriennale de Turin en 1902, où elle ne connut pas le succès escompté par son auteur, l'œuvre est alors entrée dans l'imaginaire collectif par le biais du cinéma. D'autres déclinaisons dans la culture populaire, notamment en bande dessinée, ont conforté cette place. Sans aucun doute, son ample format panoramique, le dynamisme classique de sa composition, la force de sa luminosité et la clarté de son propos jouèrent un grand rôle dans le choix du réalisateur transalpin, qui remettait ainsi sur le devant de la scène l'un des artistes italiens les plus singuliers du tournant du XXe siècle.

Une toile visionnaire

Avant *Novecento*, le tableau avait déjà bénéficié d'une première revalorisation au début des années 1920. Treize ans après son suicide en 1907, Giuseppe Pellizza da Volpedo faisait l'objet d'une rétrospective à la Galleria Pesaro de Milan alors que le pays était en plein *biennio rosso*, ces «deux années rouges» (1919-1920) marquées par des manifestations ouvrières, des mobilisations paysannes, des occupations d'usines et des affrontements entre milices de bords opposés. L'un des organisateurs de l'exposition était le critique d'art Guido Marangoni. Fasciné par l'œuvre et son actualité – comme si le programme peint par Volpedo s'était en partie réalisé, les violences en plus –, il lança une souscription publique pour l'acheter au prix de 50 000 lires. Celle-ci ayant réussi, *Il Quarto Stato* intégra les collections publiques. Il est aujourd'hui exposé à la Galleria d'Arte Moderna de Milan, dont c'est l'un des fleurons. Il est certain que Pellizza en serait comblé, autant pour la reconnaissance de son art que pour celle des classes laborieuses auxquelles il dédia une partie de sa vie. Né en 1868 dans une famille de petits propriétaires •••

En quatre dates

28 juillet 1868
Naissance de Giuseppe Pellizza à Volpedo (Piémont).

1889
Visite de l'Exposition universelle de Paris.

1891-1892
Succès public à la triennale des Beaux-Arts de Milan et à l'exposition italo-colombienne de Gênes.

14 juin 1907
Suicide à l'aube de ses 40 ans, quelques mois après le décès de son épouse Teresa.

Une œuvre, un artiste



Une foule éblouie

À l'arrière-plan, quelques hommes portent leurs mains au visage pour se protéger du soleil. Signe éclatant du réalisme farouche du tableau et de la véracité ardemment recherchée par Volpedo, ce geste souligne l'atmosphère lumineuse dans laquelle cette foule avance. *Il Quarto Stato* est une œuvre pleine d'espérance réalisée par un artiste qui sait faire vibrer les couleurs et la lumière, comme ces magnifiques reflets du soleil piémontais sur le mur situé à gauche de la composition.



Une femme qui s'élance

Saisie dans une pose évoquant la statuaire antique et la peinture du quattrocento, la figure féminine au premier plan, pieds nus, invite la foule à la suivre. Sa démarche respire l'équilibre et la dignité, les nombreux plis de sa robe reflétant la vigueur de son mouvement. C'est Teresa Bidone, la femme de l'artiste, qui pose ici. Son mari et peintre a volontairement souhaité inclure une femme dans son trio de tête pour exprimer le rôle de plus en plus important de celles-ci dans la société du XX^e^ siècle naissant.



Un petit pan de mur

Toute sa vie, Pellizza est demeuré attaché à son village natal. En 1890, il s'installe dans un atelier à proximité de la maison familiale et adopte définitivement le patronyme « da Volpedo ». Grâce à ce pan de mur, vestige du mur d'enceinte de l'ancien *castrum* romain, nous savons précisément où il posa son chevalet entre 1892 et 1901. Il s'agit de la piazza Malaspina, aujourd'hui rebaptisée piazza Quarto Stato. Derrière le mur s'est longtemps élevé le siège de la Società Operaia (« Société des ouvriers ») dont le peintre fut vice-président et son père l'un des fondateurs.

• • • piémontais, dont le père est engagé à gauche, remarqué pour ses dons de dessinateur, le jeune artiste parcourt l'Italie à partir de 1883 pour poursuivre ses études. À Milan, Rome, Florence, Bergame et Gênes, il se forme auprès des maîtres italiens du second XIX^e^ siècle. De retour à Volpedo en 1890, il commence à peindre portraits et paysages dans la veine divisionniste, soit l'emploi juxtaposé de taches de couleur pure qui, combinées, créent optiquement les formes. Il se lie alors avec les artistes représentatifs de ce courant, notamment Giovanni Segantini (1858-1899) dont il est l'ami proche.

Entre 1892 et 1901, il se consacre à son grand œuvre, *Il Quarto Stato*, réalisant une série d'études intitulées *Ambasciatori della fame*, *Sciopero* et *La Fiumana* – «Ambassadeurs de la faim», «Grève» et «La Marée humaine». Un autre titre de travail fut «La Marche des travailleurs». Ces noms successifs disent bien l'ambition de l'artiste, héraut du courant social en peinture: représenter les classes laborieuses comme une force incontournable des décennies à venir, ce que le titre définitif souligne bien. Le «quart état», expression théorisée par Jean Jaurès, renvoie au tiers état de la Révolution française et rappelle que ce quatrième ordre, composé des ouvriers, des paysans, des indigents et des pauvres, n'a pas bénéficié, dans les mêmes proportions, des avancées politiques et sociales advenues depuis la fin du XVIII[e] siècle.

L'annonce des luttes à venir

«Le *Quart État* est un tableau social qui représente le fait le plus saillant de notre époque, l'avancée inéluctable de travailleurs», écrit l'artiste, proche de Filippo Turati, fondateur du Parti des travailleurs italiens en 1892. Avec cette œuvre manifeste, dont la plupart des modèles sont ses concitoyens de Volpedo, Giuseppe Pellizza da Volpedo exprime aussi bien sa conception moderne de la peinture que ses idées politiques. Une foule d'une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants s'avance vers nous, dans leurs habits du dimanche. En rangs serrés, de tous âges, ils suivent un trio de tête les menant d'un pas décidé. Véritable force tranquille, le groupe dégage une harmonie renforcée par l'utilisation d'une palette chromatique réduite et une composition triangulaire très équilibrée. Il dégage aussi l'impression d'une masse pacifique, issue de l'obscurité, en route vers la lumière – et la justice –, celle d'un collectif luttant pour des droits communs et non individuels. Icône de la représentation du prolétariat en marche contre l'oppression, reprise tout au long du XX[e] siècle dans l'iconographie des luttes sociales, *Il Quarto Stato* est, selon le poète Giovanni Cena en 1902, cette année où le tableau ne rencontra pas d'adhésion, «quelque chose qui est destiné à rester et ne craint pas le temps, parce que le temps jouera en sa faveur». H

S'engager en peinture : la représentation des classes populaires



1

LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO

Au XIX[e] siècle, *Un enterrement à Ornans* (1849-1850) de Gustave Courbet (1819-1877) est l'une des représentations des classes populaires les plus marquantes (1). Pour l'une des premières fois de l'histoire de l'art, de simples villageois, réunis pour les obsèques d'un disparu anonyme, sont peints à l'échelle de personnages mythologiques. Le tableau mesure presque sept mètres de longueur ! Manifeste du réalisme dont l'artiste a été l'un des chefs de file, il fut salué par l'anarchiste Proudhon comme la « première œuvre socialiste ». Lui aussi anarchiste et libertaire, le peintre néo-impressionniste Maximilien Luce (1858-1941) s'est consacré à la figuration du prolétariat durant sa longue carrière. Dans *Le Chantier* (2), peint en 1911, il propose une célébration haute en couleur du travail collectif et de l'apport capital des ouvriers à l'édification d'une France moderne. Enfin, un artiste contemporain comme Gérard Fromanger (1939-2021), engagé s'il en est, accompagne les étudiants et ouvriers de Mai 68. Cofondateur de l'Atelier populaire des Beaux-Arts, il produit les affiches murales qui incarnent leurs luttes. Dans son portfolio *Le Rouge* (1968), il saisit des scènes de manifestations, accentuant le mouvement de circulation des pavés et des idées par la coloration en rouge des protagonistes (3). À la manière de Pellizza, ces trois artistes ont revendiqué un art conçu en dialogue avec le mouvement social de leurs époques respectives.



2

CCO WIKIMEDIA COMMONS



3

CENTRE POMPIDOU, MNAM//GEORGES MEGUERDITCHIAN/RMN-GRAND PALAIS



Reine et… Queen
L'univers queer s'approprie aussi l'esthétique du XVIIIe s. Le performeur drag Utica Queen.

ERIC MAGNUSSEN/SP

La mode du Siècle des lumières a le feu sacré

L'exposition du palais Galliera illustre la façon dont les époques postérieures se sont réapproprié le XVIIIe siècle et l'ont réinterprété en toute liberté. Un style dont l'influence est toujours en vogue.

La robe portée par la chanteuse Dua Lipa, lors du très médiatisé gala du MET en 2023, devrait produire son effet sur les fashionistas. Signée Karl Lagerfeld, elle est présentée à Galliera pour illustrer l'influence du XVIIIe siècle sur les créateurs contemporains. «L'exposition ne porte pas sur la mode de cette époque, mais sur sa réception et sur les fantasmes que les siècles successifs ont projetés sur elle», explique Pascale Gorguet-Ballesteros, commissaire et responsable des collections de vêtements des XVIIe et XVIIIe siècles. La spécialiste a si souvent entendu parler de la période comme d'un temps lointain et «poussiéreux», qu'elle souhaitait démontrer toute sa vigueur.

Contraint ou naturel

Une première salle nous remémore ses évolutions vestimentaires. Le XVIIIe siècle hérite de schémas de l'époque moderne, avec un corps structuré artificiellement, contraint par des baleines, un buste transformé en triangle, un panier sous les jupes pour élargir le volume des hanches. Vers 1770-1780, les formes se diversifient et aboutissent à l'avènement de la robe droite qui renoue avec une silhouette natu-

relle. Les femmes, tenues de montrer leur rang social, recouvrent une liberté perdue depuis la fin du Moyen Âge. «Le XVIIIe siècle les débarrasse des artifices imposants et contraignants du XVIIe siècle. Comme le montre le portrait de Marie-Antoinette en robe chemise peint par Élisabeth Vigée Le Brun en 1783», confirme la conservatrice du musée. Après 1750, les perruquiers cèdent le pas aux coiffeurs qui créent avec des plumes, gazes, dentelles, rubans, etc. et suscitent d'autres changements d'apparence. Les marchandes de mode, comme l'incontournable Rose Bertin, connaissent, quant à elles, un développement exponentiel et bénéficient d'une grande mutation de la soierie lyonnaise. Les décors tissés opulents et complexes s'effacent au profit d'étoffes unies, offrant à ces habiles commerçantes l'opportunité de déployer tous leurs talents. Dès lors, «c'est l'ornement de la robe qui devient ostentatoire».

Ce décor posé, on apprend que le Siècle des lumières fait rapidement office de source d'inspiration. «Le XIXe siècle le fantasme en ne retenant que ce qui l'intéresse. Il gomme un peu la fin du règne de Louis XIV ou la Régence, pour conserver l'époque de Louis XV, puis les débuts heureux de Louis XVI et Marie-Antoinette. Face à ses propres bouleversements politiques et sociaux, il le perçoit comme un paradis perdu», explique encore Pascale Gorguet Ballesteros.

CC0 PARIS MUSÉES/PALAIS GALLIERA/SP

Une veste bien taillée Cet habit de soie et taffetas (1747) a appartenu à Claude Lamoral II, prince de Ligne et du Saiwnt Empire (1685-1766).



CC0 PALAIS GALLIERA-PARIS MUSÉES/SP

Très juste au corps Ce corset de mousseline, tulle, soie et perles a été créé vers 1900 par le couturier Jacques Doucet pour la danseuse Cléo de Mérode.

Mortels, les escarpins !

Dès les années 1830-1840, la mode traduit cette redécouverte avec certaines libertés. Ainsi le motif de la rose s'y déploie-t-il largement, alors que «cette fleur n'est pas omniprésente dans les tissus lyonnais de la première moitié du XVIIIe siècle. Mais sa culture s'intensifie autour de Lyon, elle est expédiée dans toute la France», indique la conservatrice. Par la suite, chaque époque ira de ses amalgames et réinterprétations. En fin de parcours, la section «L'Utopie des apparences» montre que nos XXe et XXIe siècles ont hérité d'une tradition réinventée qu'ils continuent à nourrir. En fil rouge, l'exemple de la frégate *Belle Poule*, récompensée pour sa bravoure lors d'une bataille contre les Anglais en 1778, qui inspira alors bien des coiffures. Jean-Paul Gaultier l'a reprise dans sa collection *Les Marquis touaregs*; le chapelier irlandais Philip Treacy dans une création destinée à la journaliste Isabella Blow; et Paloma, gagnante de l'émission *Drag Race France*, dans un de ses looks. Chacun constatera que le XVIIIe siècle, aujourd'hui perçu comme une période de liberté érotique, «performe» aussi dans l'art du drag et ce n'est pas un hasard si Utica Queen *(photo p. 78)* incarne l'affiche de l'exposition.

Parmi les plus de 70 silhouettes, et les tableaux, gravures, accessoires, etc., un volet est entièrement consacré au corset attribué à Marie-Antoinette. L'occasion d'approcher la fragile pièce d'habit de cour qui ne devrait plus sortir des réserves. Une paire d'escarpins ravive un souvenir moins glamour de la reine: elle les portait… pour monter à l'échafaud!

STÉPHANIE GATIGNOL

La mode du XVIIIe siècle, un héritage fantasmé, palais Galliera, Paris (16e), jusqu'au 12 juillet. www.palaisgalliera.paris.fr

Simone Veil, des mots et des silences

Dès l'entrée, un parfum de mimosa évoque les jours heureux à Nice, avant que la vie d'André et Yvonne Jacob et de leurs quatre enfants ne vire au cauchemar. Conçue par David Teboul, inspirée de l'ouvrage et du film éponymes qu'il a réalisés, l'exposition *Simone Veil. Mes sœurs et moi* nous plonge dans l'intimité et la tragédie de cette famille. Les récits et les correspondances de Milou, Denise et Simone servent de socle, associés à leurs photos personnelles. Les images de baignade et de scoutisme racontent l'enfance ordinaire des filles et de leur frère Jean, très soudés autour de leur mère. Puis les échanges évoquent la montée des périls jusqu'à l'arrestation de tous les membres du clan à partir de mars 1944. Milou, Simone et leur mère seront déportées à Auschwitz, André et Jean, en Lituanie et Denise, engagée depuis 1943 dans la Résistance, à Ravensbrück. Seules les trois jeunes femmes ont survécu, mais Milou périt, en 1952, dans un accident. Son journal, rédigé à son retour des camps, est bouleversant. Mais aussi cette lettre de Denise à Simone (1987), dans laquelle elle regrette leur incapacité à évoquer leurs déportations respectives. Remarquable exposition sur tout ce qui a été dit et tout ce qui n'a pas pu l'être. S. G.



ARCHIVES FAMILLES VEIL ET VERNAY/SP

Le temps de l'innocence (de g. à dr.) Denise, Yvonne, Jean, Simone (environ 2 ans) et Madeleine dite Milou. Nice (1929).

Simone Veil. Mes sœurs et moi, Mémorial de la Shoah, Paris (4e), jusqu'au 15 octobre. www.memorialdelashoah.org

La sorcière, du fantasme à la réalité

Alors que le musée de Pont-Aven s'intéressait, l'an passé, aux représentations de la sorcière dans l'art de 1860 à la Belle Époque, Nantes étudie la façon dont cette figure s'est construite et transformée jusqu'à sa réappropriation contemporaine par les militantes féministes. L'exposition débute avec l'évocation des « magiciennes » du monde gréco-romain dont les pratiques étaient connues de tous et que les auteurs anciens célébraient dans leurs écrits. Elle décrypte ensuite la bascule vers la créature maléfique : au XIIIe siècle, la lutte contre les hérésies devient déterminante pour le pouvoir ecclésiastique. Au XIVe siècle, la sorcière est présentée au service du diable ; au XVe siècle, elle menace l'ordre divin sur terre et son éradication s'impose… Ainsi, au cours des XVIe et XVIIe siècles, des milliers de femmes sont traquées et l'Europe se couvre de bûchers. En France, il faudra attendre 1682 pour qu'une ordonnance de Louis XIV mette fin au crime de sorcellerie, après que Mme de Montespan, sa favorite, a été compromise dans l'affaire des Poisons. Dès lors, plusieurs retournements font évoluer les regards. Jalon notable, la parution de *La Sorcière* de Jules Michelet, en 1862, renverse son image négative pour la transformer en créature libre, puissante et proche de la nature. Créant un mythe moderne dont certaines féministes se sont emparé pour le brandir en étendard de leur combat contre le patriarcat. Les 180 objets présentés (peintures, gravures, manuscrits, etc.) montrent à quel point la perception de la sorcière, crainte, persécutée ou érigée en icône, fut – et demeure ! – imprégnée de fantasmes. Il était temps de la reconnecter à ses réalités historiques pour chasser les clichés à… coups de balai. S. G.



PETER NAHUM AT THE LEICESTER GALLERIES, LONDON/BRIDGEMAN IMAGES

Métamorphoses Magicienne respectée, figure démoniaque ou icône féministe, la perception de la sorcière n'a cessé d'évoluer dans l'inconscient collectif. *Circé*, de J. W. Waterhouse (1911).

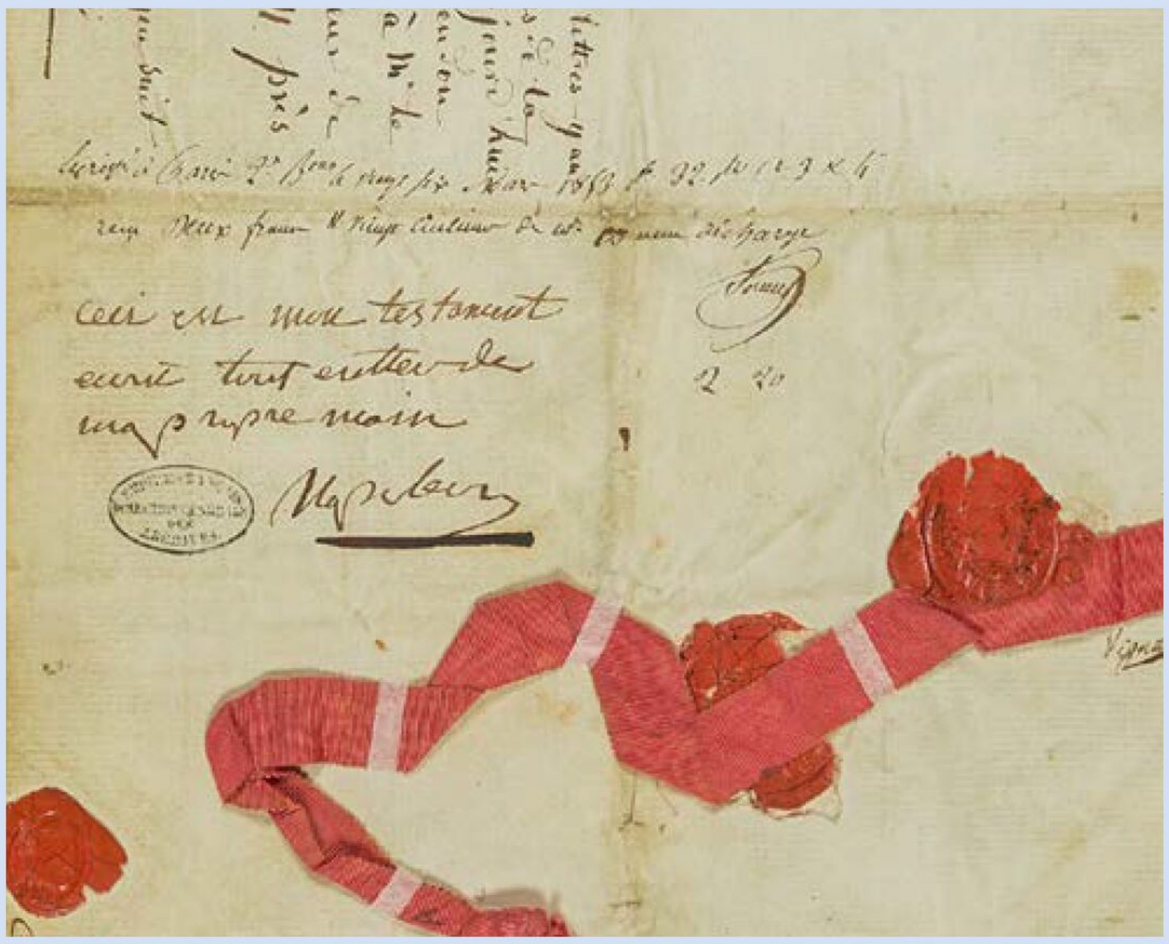
Sorcières, château des ducs de Bretagne, Nantes (44), jusqu'au 28 juin. www.chateaunantes.fr

Quand Napoléon préparait sa succession

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.» Du testament de Napoléon Ier, chacun connaît ce souhait, couché en première page et inscrit à l'entrée de son mausolée aux Invalides. Mais peu d'études ont abordé ce dernier acte autographe dans sa globalité. Les Archives nationales s'y emploient dans le cadre de leur cycle d'expositions «Les Remarquables» et s'attachent à en explorer les thèmes récurrents, même si elles ne présentent qu'une partie réduite, mais significative, des 58 pages du document.

Après avoir rappelé le contexte de captivité dans lequel l'exilé de Sainte-Hélène l'a consigné, du 15 au 27 avril 1821, quelques jours avant son décès, l'institution se penche sur le destin qu'il envisage pour son fils, le duc de Reichstadt. «On s'aperçoit qu'à l'heure de sa mort, et dans l'optique de permettre la pérennité de sa dynastie, celui-ci occupe une place majeure et centrale», explique Benoît Morant, le commissaire scientifique. En vitrine, une lettre du jeune homme, âgé de 16 ans, montre d'ailleurs que ce dernier a eu connaissance des dernières volontés de son père. Autre sujet majeur mis en avant: l'importance de la gloire, érigée en principe de vie et de mort par Napoléon. «Son legs financier le plus important est à l'endroit des anciens combattants qui l'ont suivi durant toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il leur transfère son domaine privé, dont le montant s'élève à 200 millions de francs.» Une vidéo offre encore un aperçu complet des différentes phases de l'épopée que fut l'exécution testamentaire, freinée ou relancée en fonction du contexte politique. Il a fallu près de quarante ans pour qu'elle parvienne à son terme. **S. G.**

Le Testament de Napoléon Ier, Archives nationales, Paris (3e), jusqu'au 29 juin. www.archives-nationales.culture.gouv.fr



ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE/SP



9H
LES GRANDS DOSSIERS DE L'HISTOIRE
AVEC
FRANCK FERRAND

RADIO CLASSIQUE

dab+

Théâtre

Les Misérables, condensé mais toujours épique

Pour adapter l'œuvre classique de Victor Hugo, Manon Montel a confié le fil du spectacle à une Madame Thénardier espiègle et attachante. Avec un bagou truculent, la narratrice interpelle directement le public, donnant un souffle épique à une mise en scène épurée. Manon Montel a condensé quelque 1800 pages en un peu moins de deux heures pour aboutir à un spectacle audacieux, intense et émouvant. Le récit se concentre d'abord sur la détresse de la poignante Fantine (Manon Montel, convaincante en Fantine et Gavroche) avant de s'attacher aux déboires que traverse le personnage central Jean Valjean. Dix tableaux s'enchaînent grâce aux chants, aux danses, aux images projetées ou encore



THEATRE HEBERTOT/DR/SP

à la musique enjouée de l'accordéon et permettent d'évoquer l'ère industrielle, les inégalités sociales, les enjeux politiques, mais aussi le poids de la religion ou de la rédemption. Il y a l'inflexible Javert, Monsieur Bienvenue, évêque de Digne, il y a la détresse de Fantine qui vend ses cheveux – et même ses dents – pour sauver sa fille Cosette de la misère, Monsieur Gillenormand, le monarchiste convaincu, Marius qui illumine de son amour l'obscurité, les chaînes de forçat de Jean Valjean, Courfeyrac, l'ami plein d'esprit et de bonne humeur, Enjolras qui s'écroule sur les barricades et bien sûr Gavroche, le gamin de Paris. Tout Hugo est présent et ses thèmes universels font miroir avec nos temps modernes. Sans pathos, la pièce créée par la compagnie Chouchenko, coutumière de mettre en scène les textes du passé à la lumière du présent, s'attache à l'intimité de ses personnages, incarnés par dix artistes pluridisciplinaires qui virevoltent avec aisance dans une capitale symbole de misère, de violence et de poésie, pour le plus grand bonheur des petits et des grands. **YETTI HAGENDORF**

Les Misérables, d'après l'œuvre de Victor Hugo, adaptée, mise en scène et interprétée par Manon Montel. Théâtre Hébertot, Paris (17e), tel : 01 43 87 23 23.

Cinéma

Mankiewicz : son film antinazi réapparaît

En 1932, Herman J. Mankiewicz écrit *The Mad Dog of Europe* : un script dénonçant la menace hitlérienne, jamais produit et resté lettre morte des décennies durant. Le documentaire réalisé par Rubika Shah permet de découvrir ce fascinant pamphlet antinazi qui décrit, avant l'heure, l'ascension du personnage « Adolf Mitler ». Le scénario est tristement visionnaire : désignation du « parasite juif », soumission du peuple, fascination pour l'ordre, fuite des Juifs, salut nazi. Le film révèle aussi la dérobade impressionnante des studios



LE BUREAU FILMS-HEIMAT FILM/SP

de cinéma américain. Aucun n'accepte de produire ce film ouvertement antinazi en 1933. La Motion Picture Producers and Distributors of America (MPPDA) annonce même qu'un tel projet pourrait entraîner l'interdiction des productions américaines en Allemagne, leur premier pays d'exportation. Le film, qui ne repose que sur des documents relatifs au scénario initial, propose une lecture en parfaite résonance avec les dangers qui guettent nos démocraties. Y. H.

The Mad Dog of Europe, documentaire de Rubika Shah (100 min). Sortie le 15 avril.

Télévision

Les survivants du *Titanic*, aussi une histoire de classe



STELLIFY MEDIA/SP

Argent liquide Le documentaire montre que la plupart des passagers les plus fortunés surnagèrent lors du naufrage.

Tout semblait avoir été dit sur la façon dont le *Titanic*, réputé insubmersible, a coulé lors de son voyage inaugural en deux heures quarante minutes après avoir heurté un iceberg. Mais on comprend, dès les premières minutes de cette série documentaire, pourquoi elle a pu embarquer les spectateurs de la BBC lors de sa diffusion fin 2025. Elle fait le choix de raconter le naufrage à travers les survivants, passagers et membres d'équipage. Ce sont leurs lettres, leurs mémoires, leurs interviews qui servent à reconstituer la nuit tragique du 14 au 15 avril 1912. Incarnés par des comédiens convaincants, une vingtaine de protagonistes s'expriment face caméra. Voilà donc Jack Thayer, 17 ans, passager de première classe de retour d'Europe avec ses parents. Charlotte Collyer, immigrant depuis l'Angleterre et voyageant en seconde avec mari et enfant. Ou Lucy Duff Gordon, créatrice de mode appelée aux États-Unis pour affaires… Chacun raconte, d'abord, les jours précédant la collision et sa propre expérience du *Titanic*, qui évoquant l'excellence de la nourriture, qui son mal de mer dans une cabine étroite ou l'ambiance particulière d'un bateau sur lequel beaucoup de jeunes gens voguaient dans l'espoir d'une vie meilleure. Sur le transatlantique et, avant même l'impensable, tout le monde n'était pas logé à la même enseigne… L'autre force du docufiction est de restituer le naufrage quasiment en temps réel. Il nous donne, ainsi, de mesurer l'urgence dans laquelle les décisions durent être prises, écartant toute tentation de vouloir « refaire le film ». Il apparaît, cependant, dès le premier épisode, que les passagers de première classe eurent l'avantage d'accéder aux informations et de pouvoir prendre conscience de la gravité de la situation, quand d'autres étaient laissés dans l'ignorance. Sur le *Titanic*, la survie dépendait largement du statut. La suite l'a tragiquement démontré. S. G.

***Titanic*, chronique d'un naufrage,** de Hugh Ballantyne (4 x 52 min), le 4 avril à 20 h 55 sur Arte et sur arte.tv du 28 mars au 3 décembre.

Télévision

Pirates, leur vie sur terre

En mai 2025, une équipe internationale dirigée par l'archéologue français Jean Soulat explore la rare épave d'un bateau pirate et les vestiges d'un campement côtier sur l'île Sainte-Marie, au large de Madagascar, que les sources historiques font apparaître comme un repaire de forbans entre 1690 et 1730 environ. Alors qu'on imaginait les « écumeurs des mers » faisant de rapides escales avant de repartir, les fouilles laissent entrevoir une société terrestre organisée, entreposant porcelaine ou marchandises volées et échangeant avec la population dont elle avait adopté le mode de vie et certaines pratiques. Le documentaire montre aussi les contraintes pesant sur le groupe de chercheurs, qui doivent gérer les fantasmes suscités par la potentielle découverte d'objets de valeur et sensibiliser la population locale à l'idée que c'est dans la préservation de son patrimoine que réside sa vraie richesse. S. G.

Madagascar, le repaire secret des pirates, de S. Bégoin et D. T. Ribeiro (52 min), le 4 avril à 20 h 50 sur Histoire TV.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h15**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC HISTORIA

HISTOIRE TV

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177

Il y a 250 ans, la naissance des États-Unis d'Amérique

Dans un remarquable ouvrage sur l'indépendance des Treize Colonies, Bertrand Van Ruymbeke retrace les étapes de la création de cette nation, notamment en cette année clé : 1776.



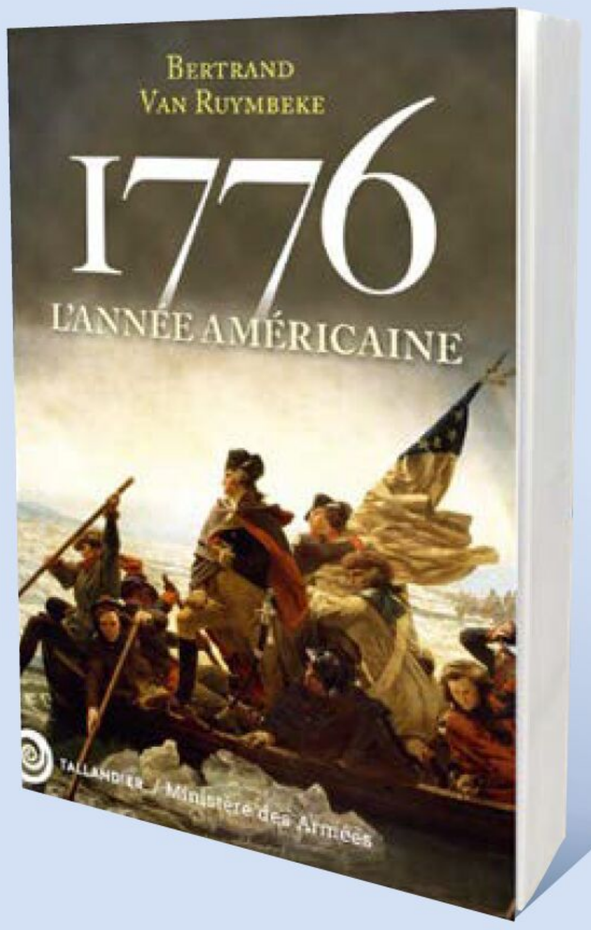
CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Pères La Commission des Cinq (de g. à dr. : J. Adams, R. Sherman, R. Livingston, T. Jefferson, B. Franklin) présente le texte de la Déclaration d'indépendance au Congrès, le 28 juin 1776.

À l'heure où les États-Unis s'apprêtent à célébrer le 250e anniversaire de leur existence, Bertrand Van Ruymbeke, spécialiste de l'histoire coloniale américaine, signe un ouvrage magistral sur leur accession à l'indépendance. Sources à l'appui, il revient sur les raisons qui ont peu à peu amené les Treize Colonies à déclarer leur indépendance et à défier par les armes l'autorité du roi George III. Malgré l'enchaînement des faits, insiste-t-il, rien n'est joué d'avance. Chez les colons, on croit longtemps à une atténuation de la pression fiscale et au maintien des libertés.

Démocratie à l'essai

En Angleterre, on pense que la vigueur du sentiment loyaliste et une présence militaire accrue suffiront pour tuer dans l'œuf la moindre velléité séparatiste. Mais faute de compromis, l'idée d'une rupture s'impose peu à peu à une caste de notables portée par l'esprit des Lumières. La résistance s'organise dans l'improvisation totale. Des «patriotes» tels que Samuel Adams et Thomas Paine entretiennent l'agitation. Le 16 décembre 1773, dans le port de Boston, les « Fils de la Liberté» rejettent à la mer la cargaison de thé de trois navires. Quelques mois plus tard, les délégués des colonies se réunissent à Philadelphie et envisagent pour la première fois l'hypothèse d'un recours aux armes. Mais c'est seulement au printemps 1775 que les hostilités s'ouvrent dans le Massachusetts. L'auteur rappelle avec justesse l'état d'impréparation des insurgés, le désordre de la mobilisation et l'intransigeance de George III, mais aussi les divisions opposant les Treize Colonies avant que ne soit décrétée l'union sacrée. Le principal mérite de l'ouvrage est de proposer une relecture de la guerre de l'Indépendance en centrant son propos sur l'année 1776, date charnière dans la chronique des événements. Les opérations militaires s'enlisent dans une impasse sanglante. Après avoir échoué à envahir le Canada, l'armée continentale commandée par George Washington essuie une série de revers, évacue New York et se



réfugie dans le New Jersey et en Pennsylvanie. Sur le plan politique, en revanche, les représentants des Treize Colonies en convention à Philadelphie franchissent un pas décisif en déclarant, le 4 juillet 1776, l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Un document essentiel et fédérateur, justifiant la rupture avec l'autorité britannique pour prôner des idéaux universels et dessiner les contours d'une nation appelée à devenir le banc d'essai de la démocratie.

Acte fondateur

S'il est complété par la Constitution fédérale et une énumération des droits (*Bill of Rights*), le texte de la Déclaration d'indépendance reste le véritable acte de naissance des États-Unis. Sa portée est immense: dans les colonies, il permet de battre le rappel des forces et de donner du sens à la lutte. L'insurrection devient une révolution. Son écho résonne par-delà les mers: la France, l'Espagne et les Provinces-Unies s'intéressent de plus en plus à la cause des Insurgents. Louis XVI – sous l'influence de Vergennes, son ministre des Affaires étrangères, mais aussi de Benjamin Franklin, émissaire spécial du Congrès – envisage de leur venir en aide et d'offrir à son royaume une revanche contre le rival anglais… Une étude brillante sur les sources de l'«exceptionnalisme états-unien» et de l'amitié franco-américaine!

FARID AMEUR

1776. L'Année américaine, de Bertrand Van Ruymbeke (Tallandier, 512 p., 24,90 €).

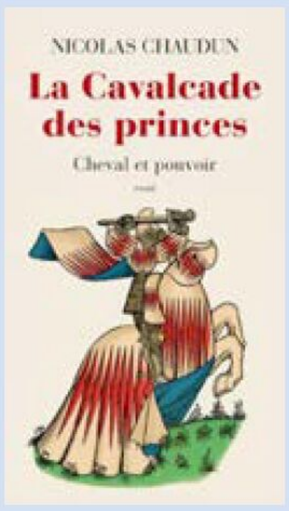
Rendez-vous avec les morts : l'évolution d'un culte



Depuis la fin du XVIIIe siècle, les morts ont commencé à quitter la cité pour habiter un nouveau cadre: le cimetière situé en périphérie. Guillaume Cuchet nous conte cette révolution funéraire et le nouveau rite qu'elle a engendré: la visite sur les tombes, notamment à la Toussaint, transformée en fête des morts. Le cimetière moderne des XIXe et XXe siècles, avec ses monuments isolés et ses caveaux de famille, dont le Père-Lachaise est le laboratoire, est le lieu d'une déchristianisation progressive. Il se nourrit de divers fantasmes: conservation des corps, demi-sommeil des morts, communauté des cercueils, perpétuité du souvenir et des regrets «éternels». De nouveaux rites sociaux sont mis au point: l'habillement du défunt en costume du dimanche, le port du deuil en noir, l'usage de papier à lettres à liseré noir, le dépôt de fleurs et de couronnes sur les tombes. Cette «religion des morts» atteint son apogée à l'issue de la Première Guerre mondiale, qui fait de la France un pays de veuves et d'orphelins. Trente ans plus tôt, en 1887, après plusieurs décennies de débats, la crémation, qui procède d'un autre imaginaire, avait été légalisée. C'est l'origine d'une nouvelle révolution funéraire, qui se déroule sous nos yeux: 1 % des funérailles donnaient lieu à crémation en 1980, 45 % aujourd'hui. Un essai stimulant, dont l'humour (noir) n'est pas absent. **THIERRY SARMANT**

La Religion des morts. Comment le XIXe siècle a inventé le deuil moderne, de Guillaume Cuchet (Seuil, « L'Univers historique », 300 p., 23 €).

À cheval, le pouvoir a de l'allure

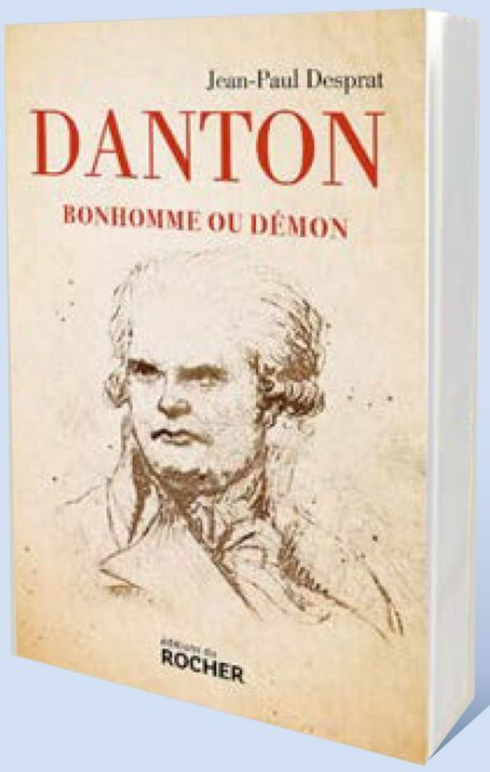


Domestiqué, admiré, convoité… le cheval n'aurait-il pas contribué à façonner le visage de l'humanité ? Sa force et sa vitesse en ont d'abord fait un outil pour l'homme en quête de subsistance et de conquête. Mais le cheval avait quelque chose de plus : l'aura. Peint sur les parois préhistoriques, enterré en compagnon d'éternité dans les tombes des guerriers scythes, redouté dans la mythologie sous la forme du centaure, il s'inscrit bientôt dans les usages de la sphère combattante et comme l'emblème d'une élite : depuis l'Antiquité, élever, dresser et harnacher un cheval est coûteux. C'est sur ce lien ancestral entre cheval et pouvoir que s'interroge Nicolas Chaudun au travers d'une déambulation érudite dans l'histoire et l'histoire de l'art : « Dans toute société sédentaire primitive, monter, c'est combattre ; et combattre bien, c'est régner. » L'homme à cheval devient marqueur de civilisation, et le chevalier s'illustre par son code d'honneur. L'idéal de cavalier victorieux, véhiculé dans la littérature courtoise et la légende arthurienne, se renforce à mesure que décline la cavalerie lourde. Puis la Renaissance voit triompher la représentation à cheval chez les aristocrates européens, avec l'éclosion des académies et l'enseignement des pratiques équestres théorisées. La superbe du prince s'évalue à l'aune de sa monture, et monter devient un art, rien de moins que la métaphore du juste gouvernement des peuples. Malgré les guerres et les changements sociétaux, la fascination semble aujourd'hui intacte. Serait-ce l'un de ces « pactes », tacites et primordiaux, qui unissent l'homme à l'animal et forgent le creuset d'une civilisation ? MATHILDE SAMBRE

La Cavalcade des princes. Cheval et pouvoir, de Nicolas Chaudun (Actes Sud, 224 p., 22 €).

Danton, l'éloquence et l'ambiguïté

Il y a quelques années, Jean-Paul Desprat nous donnait une merveilleuse biographie de Mirabeau, le grand tribun des débuts de la Révolution. C'est à un autre orateur qu'il s'attaque aujourd'hui: Georges Danton, dont la figure émerge sur la scène politique après la mort du député d'Aix (1791). Comme Mirabeau, Danton est d'abord un corps et une voix: corps puissant, visage d'une laideur frappante, voix de stentor. Comme Mirabeau, il parle d'abondance, sans plan déterminé, et son éloquence emporte les foules ou retourne une assemblée. A-t-il une pensée ou une doctrine qui lui soit propre? Il ne le semble pas. Avocat, comme tant d'autres acteurs de la Révolution, il gravite tout d'abord autour de la «faction d'Orléans», qui veut



mettre le futur Philippe Égalité sur le trône à la place d'un Louis XVI hostile au nouveau cours des choses.

La chute de la monarchie, le 10 août 1792, transforme l'agitateur en homme d'État. Ministre de la Justice puis membre du Comité de salut public, il est un des principaux acteurs du sursaut qui permet à la Révolution de triompher de ses ennemis intérieurs et extérieurs et ne recule pas devant les mesures extrêmes. Il a laissé faire les fameux massacres de Septembre. Sanguinaire par nécessité et non par tempérament, Danton finit par être dépassé sur sa gauche. Tout oppose le tribun débraillé et bon vivant, voire noceur, à l'austère et gourmé Robespierre.

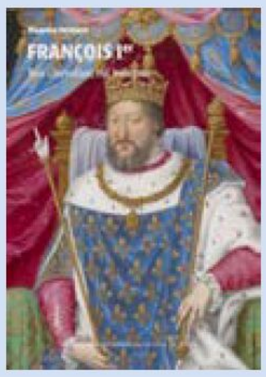
Doublement suspect

En ces temps de Terreur, les factions révolutionnaires s'entre-déchirent, obsédées qu'elles sont par l'idée que la trahison est partout. Pour Robespierre et ses amis, Danton devient doublement suspect: d'indulgence envers les ennemis de la Révolution, d'une part, de corruption, de l'autre – et il est vrai qu'autour du député on relève des enrichissements suspects. Trop confiant dans la puissance de son verbe, Danton ne voit pas venir la mise en accusation qui le mène devant le Tribunal révolutionnaire… qu'il avait lui-même contribué à fonder. La Révolution dévore ses enfants: il monte sur l'échafaud le 5 avril 1794.

Au long d'un récit mené sur un rythme trépidant, Jean-Paul Desprat nous fait entendre la voix de Danton, de ses partisans et de ses adversaires. Il nous fait découvrir une éloquence tout à la fois savante et violente, dont les actuels débats parlementaires ne donnent qu'une faible idée. Un magnifique portrait en action, qui donne à voir ce que sont les forces et les faiblesses d'un leader populiste. T. S.

Danton. Bonhomme ou démon, de Jean-Paul Desprat (Éditions du Rocher, 460 p., 24 €).

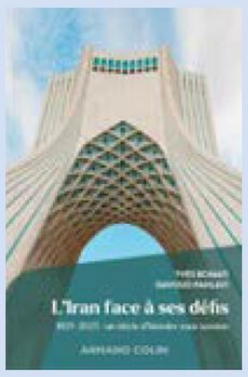
François Ier, l'homme derrière le monarque



Dans notre imaginaire, François Ier demeure le roi chevalier (que Bayard adoube à Marignan) et le roi mécène (qui recueille le dernier souffle de Léonard de Vinci). Telle est l'image que le Valois a voulu livrer, non sans succès, à la postérité, et à la construction à laquelle s'intéresse Maxence Hermant. Conservateur à la BnF et merveilleux connaisseur des manuscrits enluminés, il brosse à grands traits la biographie du souverain, mais en mettant toujours en valeur ses goûts artistiques et littéraires et ce que l'on pourrait appeler sa « politique culturelle ». Il nous invite ainsi à un voyage au cœur des collections royales, de manuscrits en tableaux, de camées en d'œuvres d'art. Somptueusement illustré, son livre est un enchantement. LAURENT VISSIÈRE

François Ier. Roi chevalier, roi mécène, de Maxence Hermant (Perrin, 256 p., 25 €).

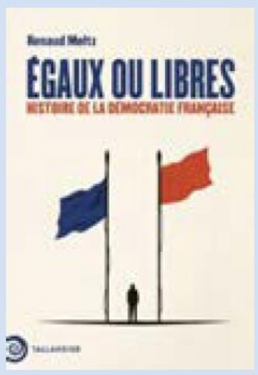
Iran : un siècle d'histoire à l'aune de l'actualité



Un livre à deux voix. D'un côté, un universitaire capé, mais qui ne jargonne pas ; de l'autre un prince impérial, témoin privilégié qui a vécu en Iran jusqu'en 1982. Dans un langage accessible au plus grand nombre, ils remontent dans l'histoire contemporaine, nous permettant de comprendre au plus près un pays sans cesse placé devant ses choix politiques, spirituels et identitaires. Nous mesurons le poids des hommes, ce qu'ils ont impulsé et incarné un temps, souvent jusqu'à leur chute. Nous comprenons l'importance de la religion d'État et ses déviances, les aspirations du peuple et surtout de la jeunesse, confrontée à la tyrannie et aspirant au renouveau. Alors que tout s'accélère en Iran, ce livre éclaire une actualité brûlante. DENIS LEFEBVRE

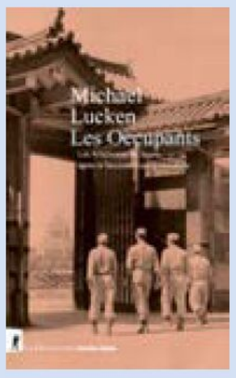
L'Iran face à ses défis. 1925-2025, un siècle d'histoire sous tension, d'Yves Bomati et Davoud Pahlavi (Armand Colin, 366 p., 23,90 €).

Quel avenir pour la démocratie ?



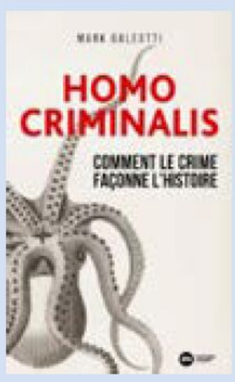
Prise en étau entre Trump et Poutine, la démocratie libérale est en crise. L'auteur montre que son apparition en France est tardive (1870-1880). Procédant d'un équilibre fragile entre égalité et liberté, elle est sans cesse remise en cause par les tenants d'une démocratie autoritaire ou ceux d'un libéralisme aristocratique ou ploutocratique. L'historien propose des remèdes pour l'avenir : tirage au sort des représentants du peuple, cogestion des entreprises, indépendance des médias. De quoi alimenter les débats lors de l'année électorale. T. S.
Égaux ou libres. Histoire de la démocratie française, de Renaud Meltz (Tallandier, 415 p. 23,90 €).

D'ennemi à allié, une conversion tout en douceur



***Puragumatizumu*, « pragmatisme » : tel est le maître mot de cette période de l'histoire du Japon au cours de laquelle, de 1945 à 1952, l'occupant américain convertit l'implacable adversaire de la veille en un allié fidèle. Des portraits d'acteurs de ce sujet complexe montrent les différentes facettes du soft power de l'Oncle Sam, dont la décontraction de velours cache toujours une main de fer. Côté nippon, un dosage variable de coopération lucide et de discipline collective assure la réussite de l'occupation. Ou comment inciter sans contraindre.** LAURENT AVEZOU
Les Occupants : les Américains au Japon après la Seconde Guerre mondiale, de Michael Lucken
(La Découverte, 334 p., 22 €).

Légal & illégal, le mariage arrangé



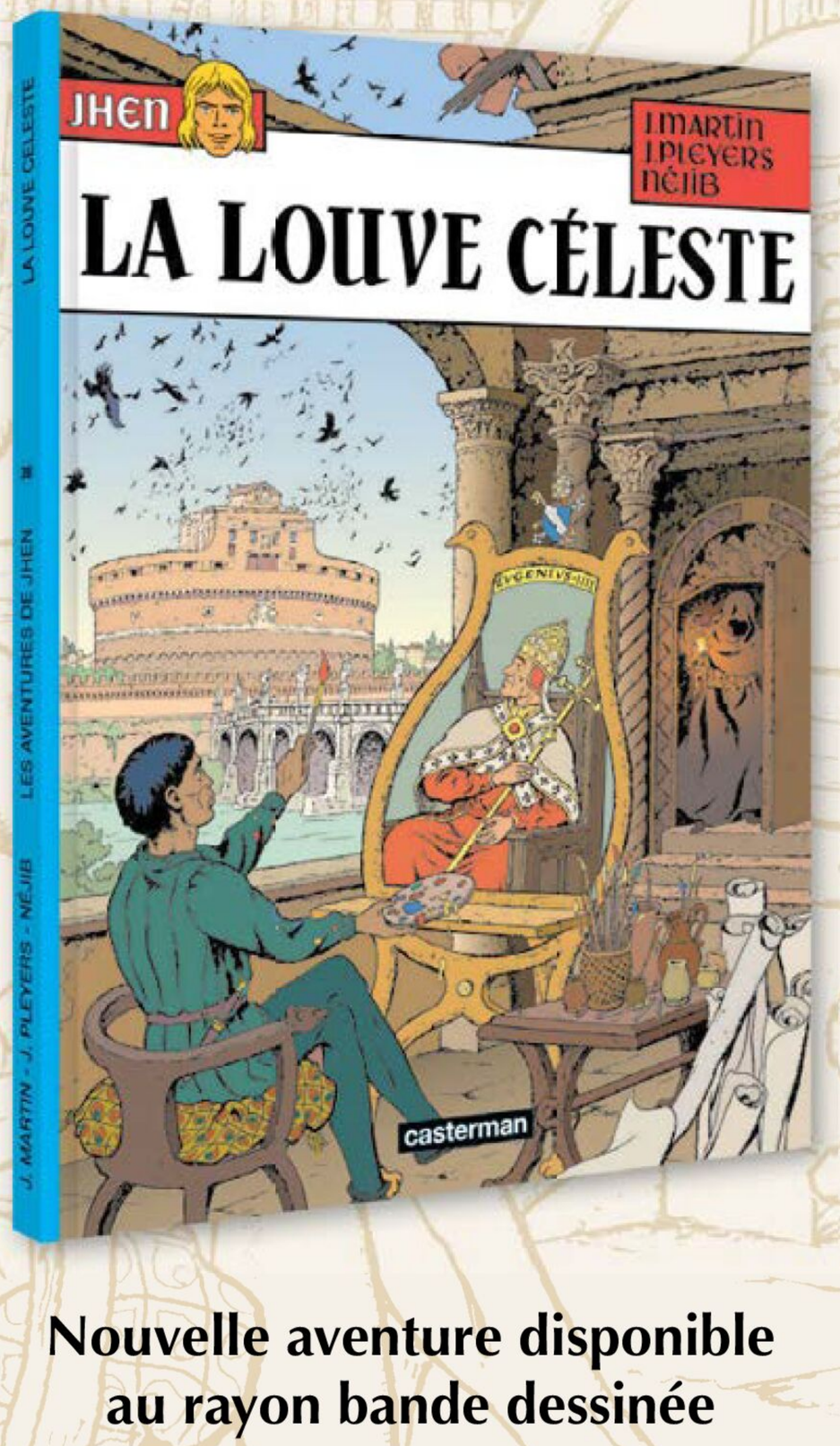
Convoquant la Grèce antique, les pirates des Caraïbes ou la Florence de la Renaissance, sans compter l'actualité des bidonvilles de Rio de Janeiro et de la Russie de Poutine, l'ouvrage s'intéresse à la criminalité organisée et son intrication avec les sociétés officielles. Il nous entraîne sur les pas des criminels qui ont façonné les États et évoque la fusion croissante de certains régimes avec le crime organisé. D. L.
Homo criminalis. Comment le crime façonne l'histoire, de Mark Galeotti (Nouveau Monde éditions, 337 p., 22,90 €).

J.MARTIN J.PLEYERS NÉJIB

JHEN

Château Saint-Ange – Rome, 1440.

Jhen au cœur d'un complot contre le pape orchestré par une mystérieuse société secrète.



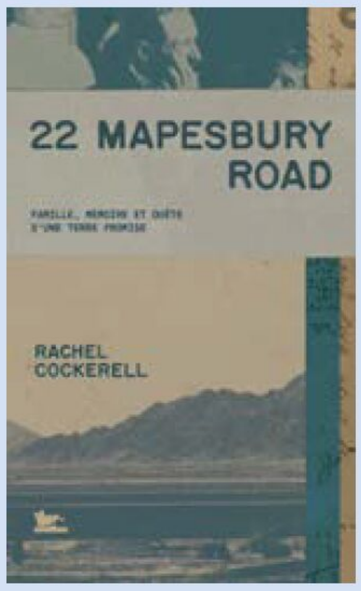
Nouvelle aventure disponible au rayon bande dessinée

casterman

© 2026 Jacques Martin, Jean Pleyers & Néjib / Casterman

Une autre terre promise

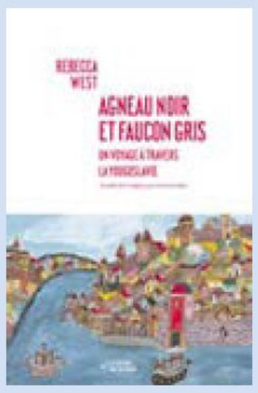
Les façons de narrer l'Histoire sont multiples. En témoigne ce livre qui raconte comment, en 1897, lors d'une initiative secrète, plusieurs milliers de Juifs d'Europe furent transplantés dans un port du Texas. Voulant, dans un premier temps, tenter de comprendre le mystérieux parcours qui avait été celui de David Jochelmann, son arrière-grand-père, Rachel Cockerell finit par suivre le chemin de Theodor Herzl et du premier congrès sioniste. Plutôt que de romancer une histoire en un récit linéaire, l'autrice nous plonge dans cette narration de la douleur et de l'espoir grâce à des extraits de lettres, des discours, des entretiens, des articles de presse, des récits. Dans sa postface, elle raconte comment, revenant dans la



maison familiale de Mapesbury Road, dans le quartier londonien de Kilburn, elle découvre une très vaste bâtisse, habitée par un oncle qui n'en utilise que quelques pièces; le reste contient ce qu'elle appelle des «détritus du XXe siècle»: vieux meubles, photographies, livres, carnets, objets sans valeur qui ont tous une histoire, papier jauni. Que reste-t-il d'une vie à la fin de la vie?

Roman vrai, mensonge, qui dit la vérité? Tout cela à la fois, mais placé sous le signe d'une phrase qui dit tout: «Si nous ne pouvons pas obtenir la Terre sainte, nous pouvons faire sainte une autre terre»! **GÉRARD DE CORTANZE**

22 Mapesbury road, de Rachel Cockerell (La Table Ronde, 447 p., 24,50 €).



Récit de voyage balkanique

Romancière prolixe et féministe engagée, Rebecca West réinventa le récit de voyage – faisant de ce dernier un objet littéraire lorgnant du côté de la fiction et du livre d'histoire. Parcourant la Yougoslavie à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, elle en rapporta ce pavé de mille pages, tout à la fois livre politique et récit prophétique, conte philosophique et promenade en terre inconnue. Tel Dostoïevski dans *Les Possédés*, Rebecca West, avec une troublante pertinence, évoque le tumultueux paysage politique social et idéologique de son temps. G. C.

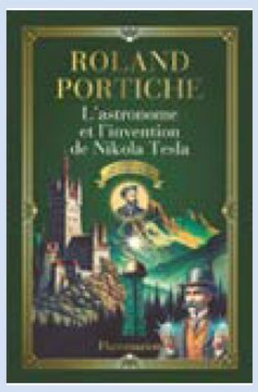
Agneau noir et faucon gris, de Rebecca West (Les Éditions Noir sur Blanc, 1278 p., 36 €).

En famille dans les Sudètes

Les livres sur la minorité allemande des Sudètes expulsée de Tchécoslovaquie après la Seconde Guerre mondiale sont légion. Décider d'en écrire un nouveau est un pari osé que réussit brillamment Timothée Demeillers, un des rares écrivains d'aujourd'hui à savoir plonger le lecteur dans le grand tumulte de l'Histoire. Aussi, lorsqu'il évoque le destin de sa grand-mère « accusée de porter la responsabilité de l'adhésion massive de son peuple au nazisme », l'empathie est-elle immédiate et le plaisir de lecture intense. G. C.

Le Tumulte et l'Oubli, de Timothée Demeillers (Asphalte, 604 p., 14,90 €).





Espace troué et mondes parallèles

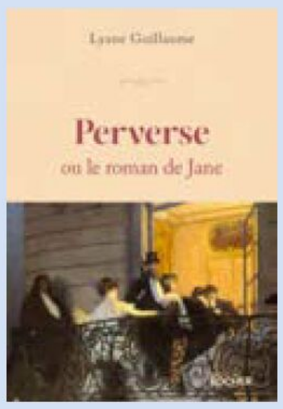
Roland Portiche aime les séries. Après ses livres consacrés aux aventures de Pellegrino Ernetti, voici le troisième tome de celles de Camille Flammarion, dont le goût pour l'astronomie n'a d'égal que celui qu'il nourrit pour les phénomènes mystérieux du spiritisme qu'il nomme les « forces naturelles inconnues ». Il n'envisage rien moins que de trouer le « tissu même de l'espace et de faire irruption dans un de ces mondes parallèles ». Pour l'aider : Lou-André Salomé, Jean Jaurès, Bram Stoker et le fameux Nikola Tesla… Tout un programme ! G. C.

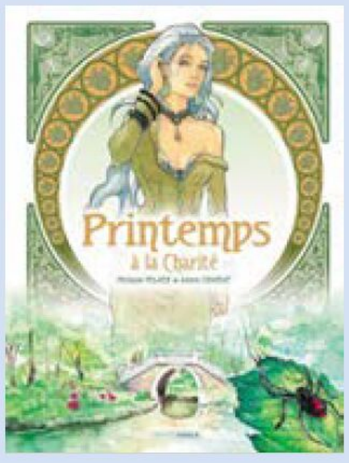
L'Astronome et l'invention de Nikola Tesla, de Roland Portiche (Flammarion, 363 p., 21 €).

La vie d'une autrice « décadente »

Lyane Guillaume aime tirer de l'oubli des gloires passées. Elle consacre son nouveau roman à Jane de la Vaudère, « femme de lettres » de la Belle Époque, à laquelle on doit des pièces de théâtre, des contes, des nouvelles… et des romans aux titres évocateurs : *Mortelle étreinte*, *Les Demi-sexes*, *Les Courtisanes de Brahma*… Chantre des amours polymorphes, la dame nous est ici restituée avec brio dans son temps où décadence et naturalisme vont l'amble. Quand elle meurt, en 1908, Marcel Proust vient juste de commencer *À la recherche du temps perdu*… G. C.

Perverse ou le roman de Jane, de Lyane Guillaume (Éditions du Rocher, 420 p., 21,50 €).





Une vengeance par charité ?

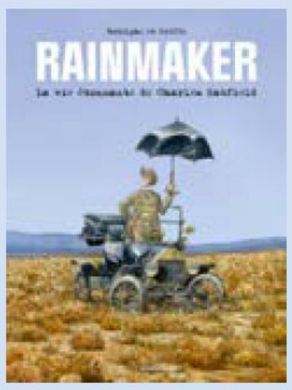
En ce beau printemps 1897, l'inspecteur Amaury Broyan enquête sur d'étranges morts qui, sans être des assassinats, ne semblent guère naturelles. Le point commun qui relie les victimes est d'avoir réchappé au terrible incendie du Bazar de la Charité (4 mai 1897). Une vengeance serait-elle à l'œuvre ? L'album est basé sur l'idée reçue selon laquelle les hommes auraient cherché à se sauver en laissant mourir les femmes derrière eux. Ce *Printemps* s'ajoute à l'automne et l'hiver d'une élégante tétralogie dédiée au Paris de la Belle Époque. L. V.

Printemps à la Charité, d'Alexis Chabert et Philippe Pelaez (Grand Angle, 72 p., 17,90 €).

L'apprenti sorcier « faiseur de pluie »

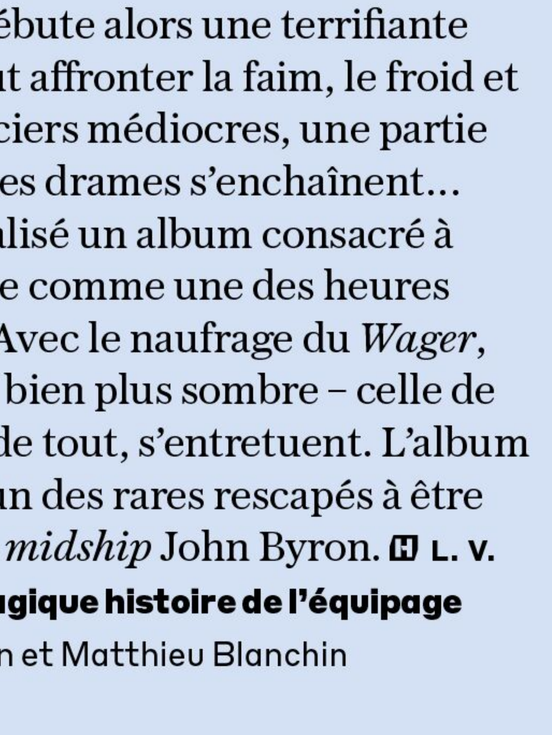
À la fin du XIXe siècle, dans une Californie dévastée par la sécheresse, Charles Hatfield (1875-1958) se vante d'avoir inventé un procédé pour faire pleuvoir. Ses premiers essais semblent prometteurs et, peu à peu, sa réputation de « faiseur de pluie » s'étend… au point qu'en 1915, la ville de San Diego signe avec lui un contrat mirifique. Mais l'expérience tourne à la catastrophe et la région disparaît sous un véritable déluge ! L'album rend hommage à ce personnage atypique, chimiste de génie, qui fait aussi partie de la légende de l'Ouest. L. V.

Rainmaker. La vie étonnante de Charles Hatfield, de Rodolphe et Griffo (Anspach, 46 p., 16 €).



Une île tombeau pour de pauvres robinsons

En 1740, l'Amirauté britannique arme une flotte chargée d'attaquer les colonies espagnoles du Nouveau Monde, dans le Pacifique. Sous le commandement du commodore Anson, six navires taillent leur route plein sud, mais, partis trop tard, ils atteignent le cap Horn à la mauvaise saison et sont dispersés par la tempête. C'est ainsi que l'un d'entre eux s'échoue sur une île déserte au sud du Chili. Pour les survivants débute alors une terrifiante robinsonnade, où il leur faut affronter la faim, le froid et le désespoir. Face à des officiers médiocres, une partie de l'équipage se mutine et les drames s'enchaînent… Les auteurs avaient déjà réalisé un album consacré à cette expédition, considérée comme une des heures de gloire de la Royal Navy. Avec le naufrage du *Wager*, ils en explorent une facette bien plus sombre – celle de naufragés qui, perdus loin de tout, s'entretuent. L'album se nourrit des souvenirs d'un des rares rescapés à être retournés en Angleterre, le *midship* John Byron. L. V.



Naufrage en Patagonie. La tragique histoire de l'équipage du *Wager*, de Christian Perrissin et Matthieu Blanchin (Futuropolis, 128 p., 22 €).





MATHIEU ZAZZO/PASCO



HELENE BAMBERGER/OPALE.PHOTO

Alex Lutz & Françoise Sagan

En tournée* avec son troisième seul en scène *Sexe, grog et rocking-chair*, l'humoriste et comédien nous fait part de son affection pour cette turbulente icône de la littérature (1935-2004) dont il salue le talent précoce, la liberté et l'humour. PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL ET ÉRIC PINCAS

HISTORIA – Comment avez-vous découvert Françoise Sagan?

Alex Lutz – Par hasard. Jeune adolescent, j'en avais entendu parler, un peu comme tout le monde, comme d'une autrice médiatique, reconnue, scandaleuse… Je savais vaguement qu'elle avait écrit *Bonjour Tristesse* (1954), sans avoir mis le nez dedans. Je n'étais ni un grand lecteur ni très à la hauteur scolairement, mais je me piquais quand même de lire quelques trucs de temps en temps. À 15 ou 16 ans, lorsque je suis parti en séjour linguistique en Angleterre, j'ai décidé de prendre un bouquin avec moi et, chez nous, dans la bibliothèque, j'ai choisi *La Femme fardée* (1981). Ce n'est vraiment pas son meilleur titre, il est un peu à l'eau de rose, mais j'ai tout de suite été frappé par un sens du portrait, du détail… Je repérais bien les défauts de Sagan, à qui on reprochait une écriture souvent fastoche, paresseuse et des peintures un peu bourgeoises, mais je voyais aussi une empathie teintée de mélancolie, une acuité formidable, des formules incroyables. Pour moi, dans tous ses livres, même les moins bons, il y a toujours un moment de grâce.

> “On reproche à Sagan une écriture souvent paresseuse, mais pour moi, dans tous ses livres, même les moins bons, il y a toujours un moment de grâce”

Qu'aimez-vous le plus chez elle? Son œuvre, son existence romanesque?

Ce qui me surprenait, c'était la facilité avec laquelle elle maniait la plume. Je ne sais pas si le talent existe, mais quelque chose lui a quand même été donné! Très vite après *La Femme fardée*, j'ai découvert *Bonjour Tristesse*. J'avais à peu près l'âge auquel elle l'a publié et je me suis dit: «Mais, ce n'est pas possible qu'elle ait pu écrire une chose pareille aussi jeune!» Ce livre, je l'ai relu dix fois, je ne lui trouve rien de scandaleux et il m'apparaît d'une grande modernité. Je le perçois comme une sorte de roman d'apprentissage sur le passage à l'âge adulte. Il raconte tout ce avec quoi la narratrice de 17 ans doit négocier pour devenir une jeune femme, en termes de ruse, de malice, de stratégie, d'erreurs, de choix irréparables… Et puis, chez Sagan, il y a aussi les interviews, dans lesquelles on sent tout le temps quelque chose de grave et quelque chose qui ne l'est pas.

Que peut-il y avoir de «saganien» chez Alex Lutz? Une ironie, une profondeur sous l'apparence de la légèreté, de la précocité, une scolarité mouvementée qui n'empêche pas une belle carrière?

Un mélange de tout ça. Je rajouterais un farouche désir de liberté, une volonté de ne pas appartenir à je ne sais qui ou je ne sais quoi. Et puis le sentiment d'être une vieille âme, même lorsqu'on est jeune. Je crois en être une depuis longtemps; ce n'est pas pour rien si j'ai réalisé mon film *Guy* (2018). En interview, Sagan a expliqué qu'elle n'avait pas eu l'impression d'être devenue une adulte du jour au lendemain, de s'être dit tout d'un coup: «Tiens, pouf! Je ne suis plus un enfant»… Elle l'expliquait mieux que je ne le fais, mais elle signifiait qu'elle était toujours pleinement ce qu'elle était au départ. Il me semble qu'il y a, chez elle, une notion d'immuable et c'est peut-être un autre point de ressemblance entre nous.

Vous évoquiez son farouche désir de liberté. Pensez-vous être à la hauteur de l'idée qu'elle s'en faisait?

Qu'est-ce que ça signifie «être à la hauteur»? Je pense qu'elle aurait été la première à vous dire: «Mais, je vous en supplie! À la hauteur de quoi?» Elle ne s'est jamais présentée comme un étendard et c'est en cela que je trouve sa liberté assez inspirante. C'est une liberté avec ses erreurs, ses malheurs, ses joies, ses peines, ses envies, ses stupidités parfois ou ses pardons. Et ce qui me semble encore plus admirable, c'est l'honnêteté du sentiment. Sagan ne triche pas avec ce qui la traverse et elle s'est toujours défendue de revendiquer quoi que ce soit ou d'avoir voulu •••

> “Ce qui la guide, ce sont les nuances, la complexité, les pleins et les déliés de l’âme. En plus, elle a quelque chose de pardonnant”

• • • provoquer des scandales. Son côté «Et pourquoi, je ne le ferais pas?» pouvait paraître surprenant, mais c’est aussi parce qu’elle était une femme que son comportement étonnait. Si un homme avait agi de la sorte, on se serait posé moins de questions. En tout cas, le fait qu’on puisse la réduire à un bol de coke, à de la boisson, à de la vitesse et à du coucher tard la rendait malheureuse. Mais, en même temps, elle s’autorisait à faire ce qu’elle voulait et, ça, c’était chouette!

En 2026, en quoi Françoise Sagan peut-elle être encore porteuse de sens?

Nous sommes dans une période assez polarisée, où la société peine à la discussion et où chacun a le devoir de choisir un camp. Tout est un peu construit sur cette architecture. Or, moi, ce qui me plaît dans la littérature, c’est quand j’ai un avis sur un personnage pendant dix pages et que, tout à coup, à la onzième, je constate que je me suis gouré. Ce renversement, Sagan savait parfaitement l’opérer. Encore une fois, avec ses bons et ses moins bons livres, mais vous constatez toujours que ce qui la guide, ce sont les nuances, la complexité, les pleins et les déliés de l’âme humaine. En plus, elle a quelque chose de pardonnant. Elle propose ses personnages, elle constate, mais elle ne les juge pas.

Quels arguments utiliseriez-vous pour inciter les générations actuelles à la lire?

Je leur dirais que c’est une autrice qui n’a pas l’air de leur demander des comptes. Dans *Chagrin d’école*, pour favoriser la lecture auprès des jeunes, Pennac suggérait de leur donner des bouquins, en disant que ceux-ci allaient peut-être leur tomber des mains, mais qu’un jour, ils pourraient éventuellement les ramasser. Chez Sagan, je trouve qu’il y a cet esprit de «littérature donnée». On lit un passage mais il n’est pas indispensable d’en faire ensuite une analyse, une suranalyse et une contre-analyse! Et puis, je ne les orienterais pas forcément vers des romans, mais vers ses interviews. J’ai eu la chance de monter le spectacle *Je ne renie rien* au théâtre avec Caroline Loeb [ce seul en scène s’appuie sur les entretiens que l’écrivaine a donnés entre 1954 et 1992, ndlr]. Il y a des passages magnifiques, que je trouve très inspirants pour des jeunes. J’adore, par exemple, quand Sagan affirme que l’imagination est sa valeur suprême.

C’est aussi une figure assez drôle, non?

Hilarante! J’aime énormément le dessinateur Gotlib et je trouve qu’elle a une vie «gotlibesque». Avec elle, on trouve toujours un moment où l’on frise l’absurde. En 1968, elle se retrouve à l’Odéon dans une assemblée générale d’étudiants. Le micro passe des uns aux autres et, alors qu’elle est dans la lune et ne fait pas vraiment attention à ce qui se raconte, l’un des participants la prend à partie devant tout le monde en demandant si «Madame Sagan est venue avec sa Ferrari». Elle se retrouve tout à coup obligée de répondre, elle voit le micro lui parvenir, elle le prend et elle réplique avec sa petite voix: «Ccccc… c’est faux, c’est une Maserati!» Ce côté lapin pris dans les phares, cet

Bio express **Alex Lutz**

Né à Strasbourg en 1978, Alex Lutz y commence sa carrière à 17 ans. En 2003, il coécrit et met en scène le dernier spectacle de Sylvie Joly. Six ans plus tard, il tient son premier rôle marquant dans *OSS 117 : Rio ne répond plus*, mais c’est à partir de 2012 que sa popularité explose grâce à *La Revue de presse de Catherine et Liliane*, diffusée pendant sept saisons sur Canal +. Après avoir réalisé son premier long-métrage en 2015, *Le Talent de mes amis*, il passe à nouveau derrière la caméra pour signer le portrait d’un chanteur sur le retour (*Guy*) : un rôle qui lui vaut le César du meilleur acteur en 2019. On lui doit aussi *Une Nuit* ou le récent *Connemara*, adapté du roman de Nicolas Mathieu. Le comédien s’est glissé dans la peau d’un tennisman (*5ème set*), d’un commissaire-priseur (*Le Tableau volé*) ou de Pierre Bergé dans la série *Becoming Karl Lagerfeld*. Il est actuellement en tournée avec son troisième seul en scène, *Sexe, grog et rocking-chair*, dans lequel il évoque la disparition de son père. Les précédents lui ont, chacun, valu le Molière de l’humour. Il a également publié un premier roman, *Le Radiateur d’appoint*, en 2020 chez Flammarion.

humour par la candeur, je trouve que c'est assez amusant. Et puis, il y a beaucoup d'ironie dans sa façon d'évoquer ses personnages, de les décrire…

Trouvez-vous du courage en elle?

Oui! Notamment quand elle dit que ce n'est pas rien d'être flemmarde, que ça demande une certaine discipline. C'est une forme de courage, parce que cette attitude va à l'encontre de tout ce qu'on attend d'une femme à l'époque. Sagan écrit, publie, elle vit des histoires d'amour, elle part, elle reste… Il en fallait aussi pour aborder la question du désir et du plaisir chez une jeune fille comme elle le fait dans *Bonjour tristesse*. Sans avoir l'intention de publier un brûlot, sans chercher à porter de quelconques revendications, mais en affirmant que ces émotions-là existaient bel et bien. Et, dans toute cette histoire, il y a quelque chose que je trouve très beau: je crois vraiment qu'elle n'était pas consciente de ce qu'elle allait provoquer.

Pensez-vous que Catherine et Liliane – les personnages de votre duo comique avec Bruno Sanches – auraient pu la faire rire?

Je l'espère! Oui, je pense quand même… Leur façon d'avoir un pied dans le XX^e^ siècle, un pied dans le XXI^e^ en essayant de s'en dépatouiller, non sans être paradoxales, l'aurait sans doute amusée.

Et qu'est-ce qui, chez Sagan, aurait fait rire ces deux copines?

Une forme d'inconséquence, une façon d'être dans l'instant. Je me souviens, par exemple, d'une interview où Sagan roule à tombeau ouvert dans Paris, en même temps qu'elle répond aux questions qu'on lui pose. Elle manque de heurter une voiture puis de renverser un piéton… Elle en est, d'ailleurs, mortifiée de gêne… Parce qu'il y a un trait de caractère dont nous n'avons pas parlé, mais je crois que cette femme était gentille. Et c'est déjà pas mal, vous ne trouvez pas?

*Reprise au Cirque d'hiver du 7 au 26 avril 2026 pour dix dates exceptionnelles.

Bio express Françoise Sagan

Françoise Quoirez voit le jour en 1935 à Cajarc (Lot) dans une famille d'industriels aisés. Après une scolarité agitée, elle publie son premier roman à 18 ans. Succès de librairie immédiat, *Bonjour tristesse* scandalise la France par sa liberté morale, mais le « charmant petit monstre », comme la surnomme Mauriac, devient l'icône de toute une génération. Son œuvre, composée d'une cinquantaine de livres, comporte une majorité de romans, parmi lesquels *Un certain sourire* (1956), *Aimez-vous Brahms…* (1959), *Des bleus à l'âme* (1972), mais également des pièces de théâtre, des nouvelles, des chroniques, des textes personnels comme *Avec mon meilleur souvenir* (1984), *…Et toute ma sympathie* (1993). Mariée (et divorcée) deux fois – avec l'éditeur Guy Schoeller, puis avec le mannequin américain Robert Westhoff, père de son fils unique –, Sagan a défrayé la chronique par son goût de la vitesse, de l'alcool et de la fête, ses amours libres et sa prise assumée de stupéfiants. Durant les quinze dernières années de sa vie, elle accumule les problèmes de santé, d'argent et les démêlés avec la justice. Malade et ruinée, elle meurt en 2004, âgée de 69 ans.

“Sagan, qui ne supportait pas qu'on la réduise à la drogue et l'alcool, ne s'est jamais présentée comme un étendard et c'est, en cela, que je trouve sa liberté inspirante”

Pour tenter de guérir la « maladie bleue », pathologie mortelle, la cardiopédiatre Helen Taussig, assistée d'un chirurgien et de son second, met au point l'une des premières opérations cardiaques, en 1944.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

Baltimore 1944. Helen est persuadée qu'elle vient d'avoir une bonne idée. Il faut qu'elle en parle très vite aux chirurgiens. Helen Taussig (1898-1986) est la cardiopédiatre du Johns Hopkins Hospital de Baltimore. Ce métier la passionne et en particulier ces «enfants bleus» pour lesquels on ne peut pour-tant pas grand-chose. Rien ou presque ne peut améliorer l'état de ces bambins atteints de l'anomalie congénitale décrite par le Marseillais Louis Fallot. Ils traînent leurs petits visages tristes avec leurs lèvres cyanosées, leurs petits corps malingres, accroupis la plupart du temps pour mieux trouver leur oxygène dans l'attente d'une mort annoncée…

Helen appartient à cette génération de femmes pour qui les études de médecine ont été un enfer; y parvenir a nécessité beaucoup de courage et de résilience. Elle n'a obtenu que ce modeste poste de cardiopédiatre au Johns Hopkins, une spécialité qui n'existe pas vraiment et dans laquelle aucun traitement n'est réellement proposé. De plus, Helen est sourde! Une maladie infectieuse dans l'enfance avec otites et surinfections! Pas facile pour ausculter les petits…

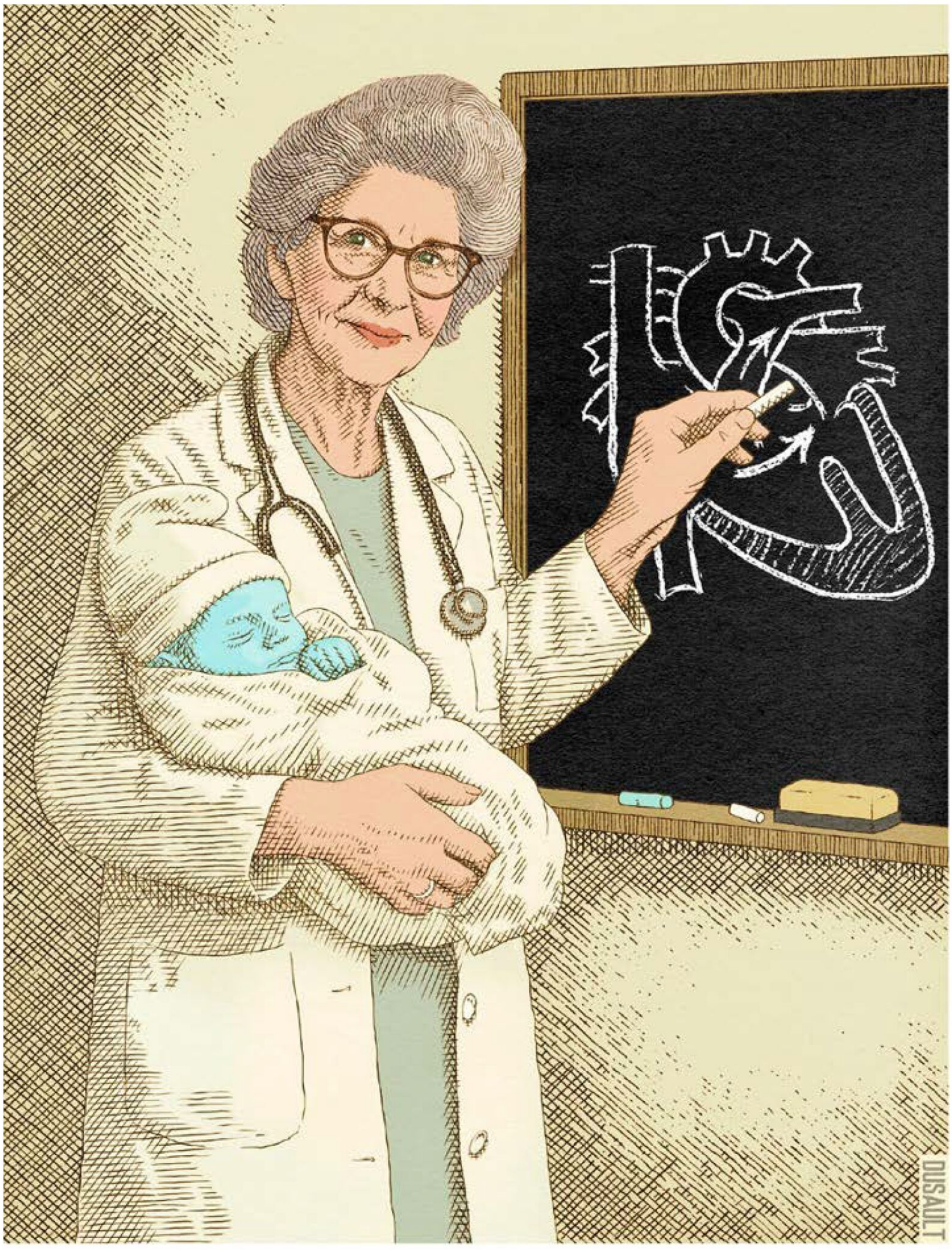
La vibration du souffle

Mais là encore, grâce à sa formidable volonté, elle a trouvé des solutions: d'abord Helen Taussig a appris à lire sur les lèvres de ses interlocuteurs, ensuite elle sait ausculter avec ses doigts et, ainsi, repérer les vibrations des souffles. C'est à la fois magique et à la limite du crédible.

Certes son idée peut sembler folle. Elle s'est aperçue que l'état des bébés qui naissent avec un «Fallot» est aggravé quand le canal artériel se ferme. Or ce canal est ce petit vaisseau qui fait communiquer l'aorte et l'artère pulmonaire pendant la vie fœtale. Il se ferme spontanément après la naissance. Mais tant qu'il se maintient perméable, l'enfant reste rose. Ce qui signifie à l'évidence qu'il faut créer un canal artificiel puisqu'on ne peut pas l'empêcher de se fermer spontanément.

Dans l'idéal, il faudrait opérer le cœur lui-même. Peut-être qu'un jour on saura l'arrêter temporaire-

ment… mais nous sommes en 1944 et c'est encore impossible. L'idée géniale d'Helen est de prendre une artère de la poitrine et de la coudre dans l'artère pulmonaire. Dans la poitrine, il n'y a que trois artères mais pas des moindres. Deux vont au cerveau : imprudent d'y toucher ! La troisième, la sous-clavière gauche, irrigue surtout le bras gauche : c'est cela qu'il faut tenter ! Elle se confie au nouveau chirurgien de l'hôpital, le Dr Alfred Blalock. L'opération est redoutablement difficile. Si Blalock aime les challenges, son heure a sonné.



Une arme secrète

Crayon à la main, Helen explique à Blalock comment elle voit l'intervention, ce qui plonge le chirurgien dans un abîme de réflexion. L'idée est certes intéressante mais avant d'envisager d'opérer un enfant, il faut d'abord créer l'équivalent de l'anomalie chez un animal. Là encore, facile à dire ! Mais Blalock possède une arme secrète, qui se nomme Vivien Thomas. Vivien est un Afro-Américain, petit-fils d'esclaves, que Blalock a connu comme technicien de laboratoire quand il travaillait dans le Tennessee. Ses qualités exceptionnelles de chercheur et d'opérateur l'imposent immédiatement comme incontournable. Nommé à Baltimore au prestigieux Johns Hopkins, Blalock n'a qu'une idée en tête : faire venir Vivien auprès de lui : « As-tu compris Vivien l'idée du Dr Taussig ? Il faut d'abord créer chez le chien l'anomalie des bébés bleus et ensuite la corriger en anastomosant [joignant] l'artère sous clavière dans une des deux branches de l'artère pulmonaire. »

Le programme est quasiment impossible à réaliser tant les difficultés sont énormes. Mais Blalock sait à qui il s'adresse : sans doute à un des meilleurs chirurgiens de son temps. Sans coup férir, Vivien opère des dizaines de chiens avant d'annoncer à Blalock (qui ne l'avait aidé qu'une fois) : « Vous pouvez maintenant passer aux enfants, l'opération fonctionne très bien ! »

Le 29 novembre 1944, Alfred Blalock réalise la première intervention chez un enfant bleu. Il s'agit d'une petite fille de 15 mois. Une photo de la salle d'opération est prise. Pendant que Blalock opère, Vivien, monté sur un tabouret derrière lui, le conseille sur tous les gestes dont il a infiniment plus l'expérience que l'opérateur principal. Mais cette opération ainsi que les deux suivantes sont des succès. La chirurgie cardiaque vient de naître.

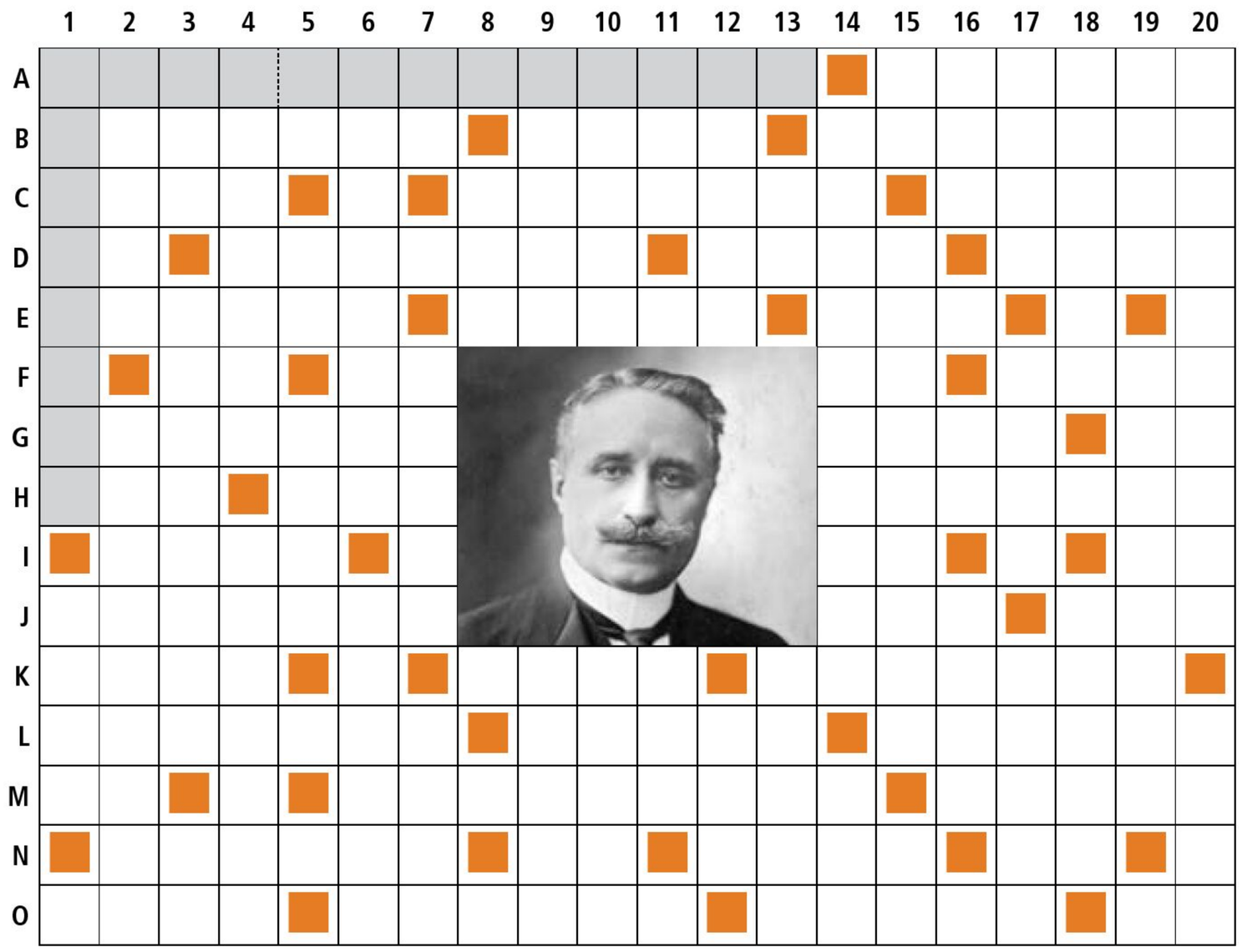
Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



HORS-SÉRIE
9,90
SEULEMENT

Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Elle a beaucoup dansé avec Fred Astaire. – **B.** Jeanne d'Arc mit fin au siège de cette ville en mai 1429. Selon Ovide, il fut rajeuni par la magicienne Médée. Ancienne région de Palestine. – **C.** Héroïne douce. Moine bénédictin qui fut archevêque de Cantorbéry. Donald plus riche que l'oncle Picsou? – **D.** Moulin dans l'Hérault. Cours qui chute de manière vertigineuse ! A fait rougir le roi de Prusse. Ses frères ont commencé à boire ensemble. – **E.** Il fut surnommé le «bombardier marocain». Rivière de Normandie. Archevêque de Rouen qui, selon certaines versions, aurait baptisé le chef viking Rollon. – **F.** Base d'alliance. Départ pour Tahiti. Cité bourguignonne. Type de pomme. – **G.** Il fut le dernier roi des Wisigoths. Imite le marbre. Révolte des mineurs. – **H.** Ancien nom de Tokyo. Ancienne capitale de l'Arménie. Il fut la résidence officielle des tsars. – **I.** Roi de Sparte. Au cœur du Sahara. En Floride avec un ami. – **J.** Général prussien dont l'arrivée à Waterloo entraîna la défaite de Napoléon. Roi qui le reste après avoir été renversé. Son train est suivi par le contrôleur. – **K.** Consacré par une huile sainte. Divinité égyptienne. Ne semblaient pas être du genre complexe pour Œdipe. – **L.** Vaut de l'argent. Ferais le déplacement. Humaniste hollandais. – **M.** Signes du zodiaque. Roi de Mycènes. Archer grec qui perça d'une flèche l'œil droit de Philippe II de Macédoine. – **N.** Société idéale selon Thomas More. Accusateur public ou coupable idéal. Monde de brut. Les chemises brunes de Röhm. – **O.** Dieu grec. On peut y admirer le palais du parlement de Bretagne. Victoire de Napoléon sur les troupes russo-prussiennes en février 1807. Cité dans les légendes bretonnes.

VERTICALEMENT : 1. Le personnage en illustration lui succéda à la présidence de la République. Personnage biblique qui en Ruth trouva une épouse. – **2.** Monts de Bretagne. Est grande dans une œuvre d'Ingres. – **3.** Victoire de Napoléon sur les Autrichiens en octobre 1805. Princesse parthe qui inspira Corneille. Pronom. – **4.** Archevêque de Séville qui convertit les Wisigoths au catholicisme. Architecte grec qui, avec Callicratès et Phidias, édifia le Parthénon. – **5.** Accord de Yalta. Forme d'intelligence. Éruption cutanée de courte durée. – **6.** Un Père pour les saint-simoniens. Peut suivre la fermeture. – **7.** Homme de division. Le procédé Bessemer a permis d'en fabriquer à faible coût. Roi d'Athènes qui se noya de chagrin. – **8.** Coule dans les Alpes bernoises. – **9.** Ne fut porté que par quatre rois de France. Un des douze apôtres de Jésus-Christ. – **10.** Chevalier qui fut capitaine au régiment d'Auvergne (1733-1760). Papas au cinéma ou mère de Constantin VI. – **11.** Fils de Lamech. Oncle d'Amérique. – **12.** A donc fait le mur. Pour Dionysos, ce fut la mère à boire. – **13.** Maître du palais. Un homme à fables. – **14.** Fondateur de l'Empire mongol. Maréchal d'Empire qui fut surnommé «le Brave des braves» par Napoléon. – **15.** «Phare» d'Alexandrie. Royaume franc de l'époque mérovingienne. Nuit claire. – **16.** Rivière de Roumanie. Pour l'Europe. Ville de l'Inde où l'on peut visiter le Taj Mahal. – **17.** Fille de troupe. Apogée, zénith. Général français qui, pendant la guerre d'Algérie, fut le président du Comité de salut public. – **18.** Poète français adepte du surréalisme (1895-1952). Déesse romaine du foyer. – **19.** Évêque de Reims qui baptisa Clovis. Attitude consistant à attribuer aux choses une âme analogue à l'âme humaine. – **20.** Région de la Gaule occupée par les Wisigoths, puis par les Arabes, et reconquise par Pépin le Bref en 759. Champion de tir à l'arc. H

Solution du n° 947

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	M	A	C	M	A	H	O	N	■	M	Y	R	M	I	D	O	N	S	■	T
B	A	L	I	E	N	O	R	■	L	E	S	E	■	R	A	L	E	I	G	H
C	G	E	R	M	A	I	N	S	■	U	■	N	O	E	■	T	R	O	I	E
D	E	S	O	N	■	R	A	T	I	S	B	O	N	N	E	■	E	N	Z	O
E	N	I	N	O	N	■	N	O	N	E	S	■	C	E	L	E	E	■	E	N
F	T	A	■	N	E	M	O							■	C	V	■	C	H	■
G	A	■	H	■	F	O	■							C	H	A	K	A	■	E
H	■	T	I	B	E	R	E							O	E	D	I	P	E	S
I	G	A	V	A	R	N	I							N	■	A	R	E	■	T
J	I	■	E	■	T	Y	R							T	U	■	O	T	H	E
K	V	E	R	D	I	■	E	A	Q	U	E	■	Z	I	N	O	V	I	E	V
L	E	S	■	E	T	C	■	R	■	A	T	H	E	N	E	S	■	E	R	E
M	R	A	V	A	I	L	L	A	C	■	E	A	N	E	S	■	A	N	S	■
N	N	I	E	L	■	A	I	G	U	I	L	L	O	N	■	O	R	■	E	X
O	Y	E	R	S	I	N	■	O	I	L	■	E	N	T	E	N	T	E	■	I

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



Les collectionneurs

Mes travaux actuels sur l'«inventeur» du Louvre, Dominique Vivant Denon (1747-1825), l'homme aux mille visages, l'écrivain, le diplomate, le voyageur, l'archéologue, le dessinateur et le graveur, m'ont amené à visiter plusieurs collections privées: extraordinaires rassemblements de dessins, de tableaux, de sculptures et d'objets des XVIIIe et XIXe siècles. J'avais eu à chaque fois l'impression d'y entrer comme Raphaël de Valentin au début de *La Peau de chagrin*, le célèbre roman de Balzac, dans le magasin de l'antiquaire des quais de Seine: «Voyez Monsieur! Si vous voulez prendre la peine de monter au premier étage, je pourrais vous montrer de fort belles momies du Caire, plusieurs poteries incrustées, quelques ébènes sculptées…» Le musée du Louvre fait parler de lui ces jours-ci. On se demande ce qui l'emporte du vol des bijoux de la Couronne ou des récentes escroqueries chinoises à la billetterie?

Les collections privées ont cette particularité d'être des mondes clos. Toutes, en dépit de leur nature ou de leur époque, enferment les secrets de ceux qui les ont constituées. Si on entend si peu parler d'elles, c'est parce que nous avons tous les nôtres ramassées dans les filets de nos goûts, de nos obsessions ou de nos désirs. Les objets racontent des histoires. Ils sont comme des amers qui résistent aux vagues du temps et de l'oubli. Je ne suis qu'un collectionneur du dimanche mais je me suis demandé, en travaillant sur Denon dont la collection était considérée comme l'une des plus originales des débuts du XIXe siècle, ce qui pouvait pousser les collectionneurs à consacrer une partie de leur vie à ces amoncellements d'objets et de souvenirs. J'ai un ami marin qui à force de ramasser dans les îles du Pacifique ces «fétiches d'Océanie et de Guinée» chers à Apollinaire, en a tellement rempli sa maison qu'on s'y promène dans un étroit chemin entre deux rangées de masques, de sagaies et de statues. Il y a deux sortes d'hommes en ce bas monde, ceux du grand vide métaphysique et ceux du trop-plein! Quand, aujourd'hui, nos vies se résument tristement à des symptômes qui les commencent et à des thérapies qui les finissent, les psychiatres nomment ces accumulations compulsives d'objets, qu'ils assimilent à une forme de trouble obsessionnel du comportement, syllogomanie, du grec *sullogos* («rassemblement»). Peut-être remplit-on sa maison d'objets pour en chasser les fantômes? Peut-être se sent-on trop à l'étroit dans une vie que l'on décore ainsi de ses rêves? Les objets que les collectionneurs rassemblent ne le sont pas seulement pour leur valeur esthétique ou historique, ils sont autant de prolongements d'eux-mêmes, comme de nouvelles vies dilatées à l'infini.

Collectionner, c'est voyager, c'est arrêter le temps avec la main, c'est toucher l'histoire du doigt. C'est aussi avoir un œil, trouver la perle dans le fumier, se moquer des modes et du moment. Au XIXe siècle, Horace de Viel-Castel comparait l'un de ses amis collectionneur à Diogène enfermé dans son tonneau. Lamartine et la nostalgie des lieux de son enfance ne sont pas loin: «Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.» Les collections sont autant de vies rêvées, de débordements d'amour, de remèdes à nos déceptions et à l'ennui. Balzac, lui-même collectionneur, en parle admirablement dans *Le Cousin Pons*, qui vivait dans son «musée» comme dans un roman d'amour car, disait-il, «les âmes créées pour admirer les grandes œuvres ont la faculté des vrais amants.» Il y a un érotisme de la collection, une forme de fétichisme. Il faut avoir été un peu déçu du genre humain pour dialoguer avec des objets. Ce sont des conversations utiles où l'on dit des choses que l'on ne dirait à personne d'autre.

E. de Waresquiel

> «Collectionner, c'est voyager, c'est arrêter le temps avec la main, c'est toucher l'histoire du doigt, c'est aussi se moquer des modes et du moment»

Chaque vendredi dans Les Echos

Votre journal s'enrichit, votre week-end aussi



À retrouver chaque vendredi :

- Le journal Les Echos
- Les suppléments **Les Echos Patrimoine** et **Les Echos Exquis**
- Le magazine Les Echos Week-End



Immobilier
Placements
Impôts

Nouveau



Mode
Art de vivre
Culture

Nouveau





Les Echos
Prenez un temps d'avance

Ville de LUNÉVILLE

DU 10 AVRIL 2026
AU 28 FÉV. 2027

Hôtel Abbatial
1, place Saint-Rémy
Lunéville

EXPOSITION

Louis XVI
l'Inconnu de Versailles



- du vendredi au dimanche
de 14h à 18h
hors vacances scolaires
- du mercredi au dimanche
de 14h à 18h
pendant les vacances scolaires

Entrée : 3 €

Avec le soutien de HISTORIA